

Le Livre D'Atrix Wolfe

McKillip, Patricia

VISIT...

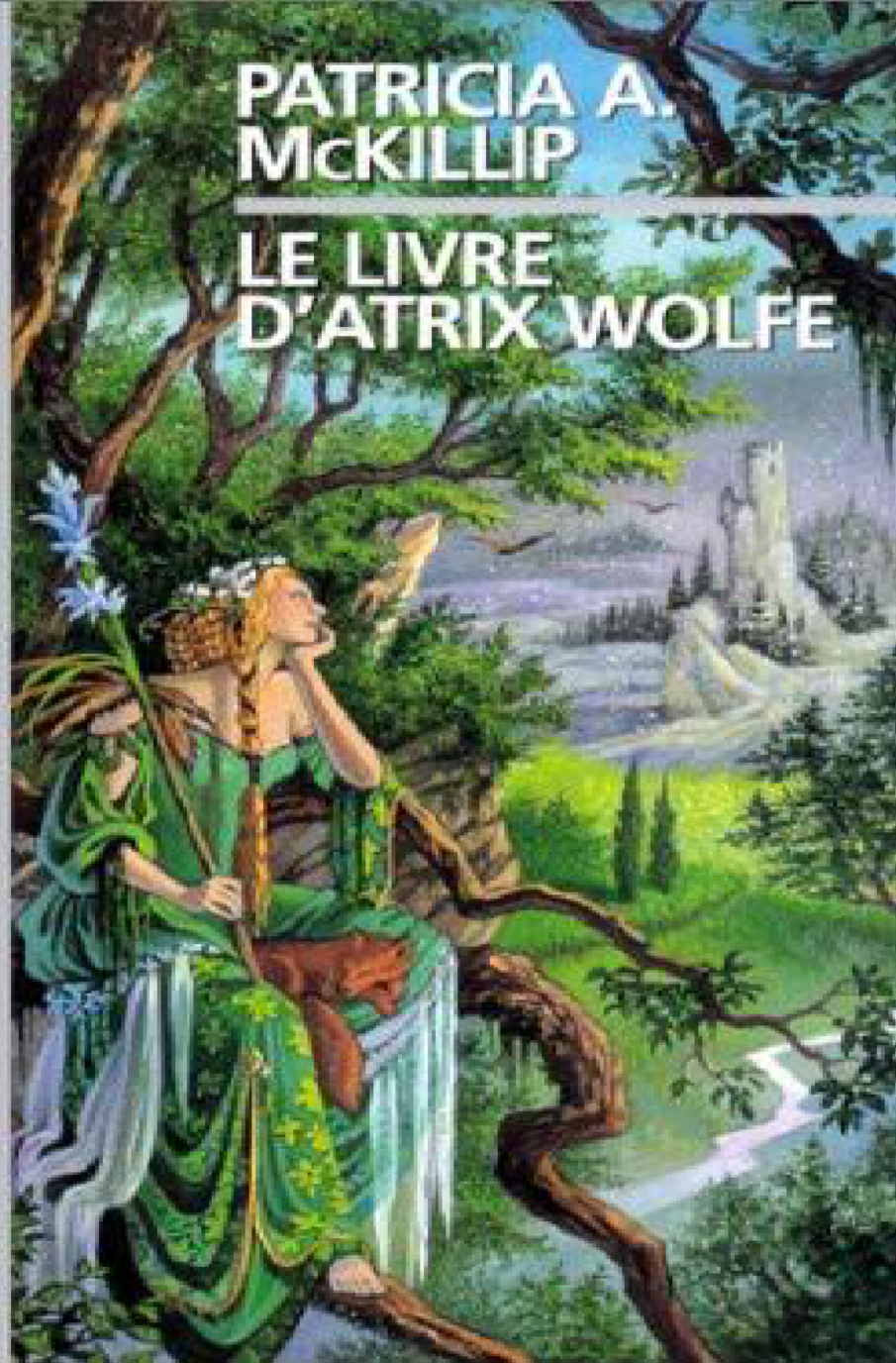
LANZAROTE
Caliente.COM



S-F
FANTASY

PATRICIA A.
McKILLIP

LE LIVRE D'ATRIX WOLFE



PATRICIA A. McKILLIP

LE LIVRE D'ATRIX WOLFE

Traduit de l'américain par Geneviève Blattmann

ÉDITIONS J'AI LU

Collection créée et dirigée par Jacques Sadoul

Titre original :

THE BOOK OF ATRIX WOLFE

An Ace Book. published by The Berkley Publishing Group, N. Y.

Copyright © 1995 by Patricia A. McKillip

Pour la traduction française : © Éditions J'ai lu, 1997

PROLOGUE

Le Loup Blanc suivait les corbeaux le long des rochers escarpés dévalant vers les champs enneigés de Pelucir.

Sous sa forme de loup, parmi les loups, il avait senti le danger se rapprocher des montagnes qu'il aimait. Avec la venue de l'hiver, ses rêves devinrent sombres, confus, agités par le feu, le sang, les croassements rauques et perçants des freux s'interpellant parmi les cris des hommes. Les ténèbres, sur leur monture noire, avançaient jusqu'au cœur même de Pelucir, brandissant une épée de feu et d'os qui transperçait ses songes. Puis il se réveillait brusquement sous sa forme humaine, dans un enchevêtrement de fourrure et d'odeurs, et s'efforçait de voir au-delà de la pierre, de la nuit, dans le feu qui flambait vers Chaumenard.

Finalement, torturé par les rêves et incapable de se reposer, apaisé, sous sa forme animale, il s'élança à la rencontre du cavalier sombre de Pelucir. Il l'arrêterait là, d'une façon ou d'une autre, dans les vastes champs et les douces collines du royaume confinant à Chaumenard. Avant qu'il ne jette son regard avide sur le pays des mages, des érudits et des fermiers qui élevaient des chèvres sur les monts dont ils griffaient les flancs abrupts de profonds sillons de l'aube au crépuscule.

Le vieux mage s'attardait chaque année un peu plus dans les montagnes parmi les loups. Cette année, il avait oublié que c'était l'hiver et qu'il était humain. Rendu si brutalement au monde, il n'avait pas pris le temps d'informer quiconque de sa destination. Il ne savait pas non plus qui se battait à Pelucir. Sous sa forme animale, il courait plus vite que n'importe quel loup. Il était un chatolement de vent glacé balayant le flanc de la montagne, l'ombre blanche de sa propre légende, à peine perceptible, se déplaçant, furtive et silencieuse, sous le regard scrutateur de la lune hiémale, en direction de l'œil de la terrible tempête : le château des rois de Pelucir.

Il avait vu Pelucir sous des cieux plus cléments, à l'époque où le massif et imposant château se dressait au milieu des champs, où la rivière s'écoulant nonchalamment sous son pont reflétait un vert si tendre que la boire eût été consommer la belle saison elle-même. Le vieux donjon, une tour carrée, sombre, commençait à perdre ses pierres ici et là, comme des dents gâtées. En face, des prés luxuriants ondoyaient jusqu'à une colline ronde où apparaissait la lisière d'un

insondable bois de chênes et de bouleaux. À cet instant, les arbres semblaient rigides et argentés sous le clair de lune, et cent feux se consumaient autour du château dans le froid brûlant.

Le mage, guère plus encore qu'un scintillement de neige, s'arrêta à l'ombre blafarde d'un parapet. Des tentes se gonflaient et s'affaissaient sous le vent ; des gardes frissonnaient près des flammes, leur attention tournée vers le château. Des ailes bruissaient dans l'ombre profonde ; une sentinelle jeta soudain une pierre en chuchotant un juron. Des feuilles noires déchiquetées voletèrent dans le vent, puis retombèrent. Un autre homme l'invectiva sèchement, puis tout redevint silencieux.

Le mage passa sur le chemin de ronde. Rêves et cauchemars s'enroulaient autour de lui, s'accrochaient. À l'intérieur du château, des enfants emmitouflés dans des tapisseries ancestrales gémissaient dans leur sommeil ; quelqu'un hurlait constamment sans que l'on pût le consoler ; de jeunes gardes parlaient à voix basse de volailles brunissant à la flamme, de pâtés de gibier chauds ; des vieillards grelottant sur les remparts convoitaient ardemment les feux qui brûlaient au-dessous, le chêne robuste sur la colline. Dans les champs, des blessés que la fièvre rongait rêvaient de pieds faits de glace et non de chair et d'os, de l'extrémité acérée d'un os là où aurait dû se trouver une main, d'une masse de plumes noires bruissant doucement dans l'ombre, aux aguets. Le mage vit enfin ce qu'il cherchait : une oriflamme que serrait un poing ganté dans un champ pourpre, la bannière de la maison de Kardeth.

Il avait connu les souverains de Kardeth au cours de sa longue vie. Des guerriers fiers et valeureux auxquels le repos ne seyait pas bien longtemps, et pour qui le choix entre acquérir des connaissances ou de la terre était arbitraire. Érudits, ils parlaient avec une égale passion des arts et des livres anciens de Chaumenard, ou de ses vallées riches et sauvages, de ses monts escarpés. Ce prince, dont le nom échappait au mage, avait dû considérer Pelucir comme un obstacle mineur entre Kardeth et Chaumenard. Mais tandis que son armée mettait un âpre siège devant le château, l'hiver l'avait assiégé, lui. Il avait la forêt sur la colline pour le gibier et le bois ; il lui suffisait d'attendre que le château, affamé, se rende. Mais il n'y avait pas trace de soumission derrière ces portes massives, dans ce grand donjon dont l'unique fenêtre, tout en haut, rougeoyait sous les flammes, sur ces remparts qui déversaient la lumière des torches et projetaient les ombres de ses gardes sur la neige. Dans le bois, le gibier se faisait rare. Celui qui resterait à la mauvaise saison serait désespérément maigre.

Voilà ce que les rêveurs faméliques, épuisés et transis révélaient au mage dans leurs délires. Il reprit lentement sa forme humaine devant la tente du souverain. L'homme était grand, avec des cheveux blancs

comme des arêtes de poisson et un visage dur et escarpé comme les rochers qu'il affectionnait. Il ne portait pratiquement rien sur lui. Les gardes firent tapage un moment autour de l'intrus, criant à la sorcellerie et chassant d'invisibles dangers avec leurs flèches. Le prince sortit de la tente et s'avança pieds nus dans la neige, une épée à la main.

Le mage, devant la ressemblance de l'homme avec son grand-père aux cheveux roux, se rappela enfin son nom. Le prince fronça les sourcils ; puis son visage sombre, méfiant, se détendit légèrement sous le coup de l'étonnement. Autour de lui, les gardes se turent.

— Laissez-le, dit Riven de Kardeth. C'est un mage de Chaumenard.

Il ouvrit les tentures.

— Entrez.

D'un signe de tête, il indiqua une paillasse où un homme, blême et fiévreux, s'escrimait à retirer ses cuissardes.

— Mon oncle Marnye. Il a été blessé la nuit dernière.

Il ôta les bottes des mains du vieillard et le repoussa doucement sur la paillasse. Sa bouche se fit de nouveau dure.

— Ils viennent la nuit – les guerriers de Pelucir. J'ignore comment. Ils ont un passage secret. Les portes s'ouvrent sans bruit pour eux. Ou bien ils se glissent sous les murs à travers la pierre. À l'aube, je découvre les sentinelles gelées dans la neige, becquetées par les oiseaux. Mon oncle a entendu quelque chose ; il a été frappé alors qu'il donnait l'alarme. Nous n'avons trouvé personne. C'est pourquoi mes sentinelles ont si peur de la sorcellerie.

— Il n'y a pas de magie dans ce château, dit le mage. Rien que la faim. Et la rage.

Il s'agenouilla devant la paillasse, glissa la main sous la tête de Marnye et plongea son regard dans ses yeux troubles et brillants. Un instant, il éprouva une forte migraine, ses lèvres se desséchèrent, son corps grelotta de fièvre.

— Dors, souffla-t-il, enveloppant le mot d'une pénombre douce et informe qui pénétra le corps agité et tremblant du blessé.

Marnye ferma les yeux.

— Dors, murmura-t-il, et les paupières du mage s'alourdirent, se fermèrent.

Le sommeil les unissait tel un sortilège. Puis le mage ouvrit les yeux et se releva, s'écartant de la paillasse.

— Cela doit s'arrêter, dit-il, sans élever la voix, mais sur un ton ferme et passionné.

Le prince, ressentant la morsure du pouvoir cinglant derrière les mots, considéra un instant le mage en silence.

— Merci d'avoir aidé mon oncle, souffla-t-il enfin.

Les anciens mages de Chaumenard ne s'entremettent pas dans la guerre.

— Vous menacez Chaumenard lui-même. Je connais Kardeth. Vous écraserez Pelucir comme une noix et vous prendrez tout ce que vous voudrez. Mais vous ne vous arrêterez pas là. Vous ne vous arrêterez pas tant que vous n'aurez pas fait vôtres tous les sentiers de montagne et toutes les huttes de chevrier.

— Et toutes les riches vallées et tous les vieux grimoires.

Il continuait à observer le mage, s'exprimant de façon courtoise, mais inflexible.

— Chaumenard n'est pas gouverné. Il n'y a que des fermes isolées, des écoles coûteuses où les dirigeants font éduquer leurs enfants, et des villageois qui transportent leur village sur leur dos jusque sur les hauts plateaux.

— Ils vous combattront.

— Ce sera leur choix.

— Si vous survivez à ce siège.

Le prince cilla. Il inspira sans bruit et se déplaça légèrement ; la fatigue apparaissait sur ses traits. Il déploya un tabouret de cuir pour le mage et s'assit face à lui.

— Atrix Wolfe, dit-il, surprenant le mage.

— Oui. Comment... ?

— Je vous ai vu, quand mon grand-père régnait sur Kardeth. J'étais très jeune, mais je ne vous ai jamais oublié. Le Loup Blanc de Chaumenard. C'est ainsi qu'il vous appelait et il nous entretenait de votre pouvoir, nous racontait des histoires fantastiques. Selon lui, vous étiez – vous êtes – le plus grand mage vivant.

— Je suis presque le plus vieux, murmura Atrix, ressentant le poids des ans alors qu'il s'asseyait.

— J'étais sceptique, car un tel pouvoir me semblait trop grand pour Kardeth.

— Il est tout relatif en tant qu'arme.

Le prince haussa légèrement les épaules.

— Je me rappelle. Il disait qu'un tel pouvoir parmi les plus grands mages a des limites clairement formulées.

— L'expérience nous enseigne ces frontières, répondit le mage. Et elles ne sont pas imaginées dans quelque tour paisible en haut d'une montagne. Si nous nous impliquions dans la guerre, nous finirions par nous battre entre nous, ce qui engendrerait un désastre tel que même vous ne pourriez le concevoir. Le pouvoir n'est pas pacifique. Mais nous, nous essayons de l'être. Les souverains de Pelucir ne sont pas pacifiques non plus, poursuivit-il, se détachant du rêve qu'il voyait briller dans les yeux du prince. Celui-là, ainsi que ses soldats, préférera être transformé en fantôme avant de capituler. Je connais les rois de Pelucir. Rentrez chez vous.

— Et vous connaissez les guerriers de Kardeth. (La voix du prince s'était faite plus tranchante.) Nous ne reculons jamais.

— Vos hommes combattent des choses inhumaines. La souffrance. La faim. La folie. L'hiver lui-même. Des ennemis sans visage et sans pitié.

— Pelucir aussi.

— Je sais.

— Ils ont lâché leur meute il y a deux jours. Les chiens ont hurlé de faim sous la lune à l'intérieur des murs.

Ses mains se fermèrent, se crispèrent.

— À présent, ils rôdent la nuit dans mon camp. Ils se joignent aux corbeaux pour dévorer les charognes. Parmi mes morts. Je suis prêt à braver l'hiver pour vaincre le roi de Pelucir. Ensuite, au printemps, je traverserai les montagnes verdoyantes de Chaumenard.

— Le printemps, l'avertit Atrix, n'est pas encore là. Pour l'heure, vous êtes prisonniers dans le cœur d'acier de l'hiver, aussi vrai que vous avez empoisonné le roi de Pelucir. Et à moins que vous ne souhaitiez devenir une armée de spectres hantant ce lieu, vous devez retourner à Kardeth. Il n'y a aucun honneur pour vous, ici. Il n'y a donc aucune honte à battre en retraite.

— Je verrai le printemps à Chaumenard.

Il parut le voir, à cet instant. Un monde vert couché dans sa mémoire, en attente, juste au-delà de son champ de vision. Ses yeux revinrent sur Atrix, encore vibrants de ces images ardentes et désespérées.

— Et le roi de Pelucir vivra pour le voir avec moi, reprit-il. Ainsi que sa femme, son héritier et son enfant à naître. Si...

— Si ?

— Si vous m'aidez.

Dans le bois verdoyant sur la colline, au sein de l'infini rêve du printemps, la fille de la Reine du Bois fit halte pour regarder au-delà de la frontière et entendre le faible gémissement des vents cinglants, bribes de paroles charnelles dans une obscurité qui l'intriguait tout autant qu'elle la fascinait. Une goutte de sang humain coulait dans ses veines, comme dans celles de son père, l'époux de la reine. Elle leur procurait parfois des visions, des rêves éveillés du monde au-delà du bois. Son père avait appris à les ignorer. Elle, en revanche, pour qui le langage était encore une source quotidienne de découvertes, ne faisait pas une telle distinction. Tout était nouveau, tout lui parlait, tout avait un nom. Elle n'avait pas encore appris que quelque chose pouvait ne rien signifier.

Troublée par l'attitude de sa fille, la souveraine des sylves tira sur ses rênes. Ils s'arrêtèrent.

— Qu'y a-t-il ? Que vois-tu, Shagran ? Ilyos, que voit-elle ?

Il ne répondit pas, perdu dans une vision étrange de pénombre striée d'éclairs, d'arbres nus comme l'os sous le clair de lune, de feux fleurissant partout sur le champ blanc. Sa fille lui ressemblait, mêmes cheveux, brillants et nacrés, mêmes yeux poussière d'or. L'enfant rompit le silence :

— Je vois des corbeaux.

Son corps frêle, souple et nerveux, se raidit comme celui d'un animal flairant une proie. Elle secoua brièvement la tête, perplexe, et prononça un mot humain :

— Chagrin.

La reine se tourna vers son époux. Ses longs cheveux retenaient captifs tous les rouges et les ors ardents des feuilles d'automne. Ses yeux étaient sombres et dorés comme des yeux d'effraie. Même dans son bois, ils pouvaient être troublés.

— Tu lui as enseigné ce mot, dit-elle. Pas moi, Ilyos.

— Je lui apprends le langage du pouvoir, répondit-il distraitement.

La voix de la reine, cassante, le ramena dans le bois.

— "Chagrin" est un mot qui ne veut rien dire, jusqu'à ce qu'il veuille tout exprimer.

— Et c'est cela qui le rend puissant, reprit-il doucement.

Il la regarda et toucha la main fine, ornée de bijoux, de son épouse.

— N'aie pas peur. Les humains connaissent beaucoup de mots qu'ils n'utilisent jamais.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Shagran qui entendait à présent des voix, plus clairement, qui saisissait des rêves et des

cauchemars, des images qui apparaissaient et se délaient comme des nuages malmenés par le vent.

Elle tourna la tête et vit le mot dans les yeux de son père. La reine fit brusquement avancer sa monture.

— À toi de lui expliquer, dit-elle en s'éloignant vers un ruisseau argenté dans lequel un chêne durant l'une des saisons arbitraires du bois, avait laissé tomber des feuilles d'or qui reposaient maintenant au fond de l'onde limpide.

En aval, un cerf blanc releva la tête, des perles d'eau gouttant de son museau, et la considéra sans crainte.

Shagran suivit sa mère des yeux et l'observa un moment, insouciant. Elle regarda sa longue chevelure ondoyer comme une cape flamboyante sur le vert profond de la soie qu'elle portait. Elle regarda le cerf blanc et le cheval blanc se confondre l'un l'autre, leurs têtes inclinées sur l'eau argentée pour boire. Elle regarda le chêne près de sa mère tendre une main feuillue pour effleurer ses cheveux.

— La mort, répondit enfin son père.

Elle se tourna de nouveau vers lui.

— La mort ? Qu'est-ce que c'est ?

Il semblait incapable de le dire. Il essaya, puis sourit légèrement en lui effleurant la joue du bout des doigts.

— Viens, dit-il. Nous ennuyons ta mère.

Mais le rêve obscur la saisit une fois encore, mystérieux et pressant. Son père restait immobile. La reine sentit son esprit, qui s'écoulait entre eux plus aisément que le langage, s'absorber dans la curiosité de sa fille, éprouver ce qui captait son attention dans le sinistre et dangereux chaos humain.

La reine revint vers eux.

— Pourquoi doit-elle regarder ? demanda-t-elle, agacée. Pourquoi la laisses-tu faire ? Qu'est-ce qui te fascine à ce point ?

— C'est mon héritage, s'excusa-t-il. Il y a une force en action, ici, une force terrible. Il est préférable qu'elle la reconnaisse maintenant, de sorte qu'elle n'en soit pas perturbée plus tard.

— J'entends une meute ! s'exclama soudain Shagran.

Elle connaissait les chiens de chasse. Ceux de sa mère étaient dorés comme le soleil, rouge comme le feu, blanc comme l'os.

— Et j'entends quelqu'un qui pleure. Ou qui rêve qu'il pleure.

Elle écouta, perçut la voix de la neige, comme un bruissement sec sur le champ, le croassement d'un corbeau, un murmure qui devint

brusquement cri avant de s'éteindre pour redevenir chuchotement, pleurs. Bribe de conversation. Elle saisit un mot.

— Un loup. Un loup parle.

— Les loups ne parlent pas, lui dit son père.

— Si...

— Pas dans ce monde.

— Ecoute.

Il écouta.

— Shagran, viens ! s'écria la reine, saisissant la bride du cheval de sa fille.

Les minuscules grelots tintèrent. Mais Shagran, absorbée par ce lieu étrange, imprévisible, s'efforçait de voir plus distinctement, bondissant tel un fauve sur les odeurs, les mouvements, les sons. Le doux air printanier devint brumeux. Un vent vint déverser des bouffées de fumée, de neige, dans le bois de la reine.

— Shagran, répéta la reine, inquiète. Ilyos.

Mais son époux se contentait de regarder, aussi fasciné que Shagran tandis que celle-ci attirait, par son attention soutenue, puissante, le monde sombre vers eux.

— Un mage, dit-elle soudain en regardant son père sans le voir. Comme toi. Un mage parle.

— Je l'entends.

La reine tordait nerveusement ses rênes. Des saphirs étincelaient sur le cuir. Le chêne, tourmenté par ce vent étrange, gémit. Les oiseaux avaient fui. Mais elle ne pouvait se résoudre à les quitter et les observait, soucieuse. Leurs visages, tant celui du père que de l'enfant, exprimaient le même envoûtement.

— Et maintenant, quelqu'un répond au mage.

— Chhht ! souffla son père. Ecoute.

Le Loup était debout, arpentant la tente du prince, agité, mais ne pouvant pas se résoudre à partir. Le prince l'observait.

— Je ne peux pas vous aider.

— Dans ce cas, nous mourrons tous ici, répondit le prince. Notre fierté et notre obstination nous serviront de pitance quand nous n'aurons plus rien d'autre à manger.

— Vous savez que je ne peux pas utiliser la magie pour Kardeth contre Pelucir.

— Même pas si cela doit nous sauver la vie ?

Le Loup se tourna, son ombre dilatée, menaçante, sur les parois de la tente.

— Vous n'avez pas besoin de mon aide pour mettre fin à cette guerre. Déposez les armes. Pliez vos tentes et partez. Je vous aiderai, pour vos blessés.

— Je ne reculerai pas.

Ses yeux suivaient les allées et venues du mage. Son visage demeurerait impassible.

— Les guerriers de Kardeth meurent, mais ne capitulent pas. Même devant l'hiver.

— Cela se passe entre Kardeth et Pelucir...

— Et se passera entre Kardeth et Chaumenard, après la chute de Pelucir.

— Et vous espérez encore mon aide !

— Je ferai preuve d'une telle retenue dans Chaumenard que vous aurez peine à reconnaître l'armée de Kardeth. Je le jure.

Il leva la main alors que le mage faisait volte-face.

— Je le jure, répéta-t-il doucement. Vous sauverez des vies, ici et à Chaumenard.

— Non.

— Alors, le roi de Pelucir, son héritier et son enfant à naître mourront et je me montrerai terrible envers les chevaliers et les vagabonds de Chaumenard.

Le mage se tint immobile. Ses yeux, couleur d'argent terni, soudain vides d'expression, soutinrent le regard du prince. Autour d'eux, des ombres que rien de visible ne projetait frémirent dans l'air.

— Je pourrais vous forcer à partir, dit-il.

— Vous devriez me tuer pour cela.

— Ne me tentez pas.

Il tremblait de rage ; on eût dit que le loup avait été pris dans la mâchoire métallique d'un piège. Le prince demeurerait immobile, comme s'il craignait qu'un mouvement, un cillement, n'enflamme les ombres électriques qui se répandaient autour d'eux. D'une voix très douce, très prudente, il reprit la parole :

— Je vous en conjure une dernière fois. Aidez-moi à mettre un terme à tout cela. J'en suis moi-même incapable.

Le mage sortit dans la neige.

Il traversa aveuglément le champ, atterré par le spectacle de la guerre : la famine et les cauchemars, la neige sanglante, les cadavres exposés, gelés, la terreur, la douleur, les chiens hurlant, enragés. La fureur informe se façonna alors dans son esprit en une vision plus terrible que la guerre ou l'hiver. Quelque chose qui ferait oublier leur conflit aux deux armées, qui les ferait fuir.

Il pétrit sa création en puisant dans la noire et interminable nuit d'hiver, dans les feux qu'alimentaient les flèches, dans les derniers mots des agonisants, les cris des rêveurs, les images de leurs peurs. Il la modela avec les empreintes sanglantes d'un corbeau dans la neige, le reflet d'un freux dans l'œil d'un guerrier, la faim, le froid, la rage impuissante de ceux que les murs du château retenaient prisonniers, avec les pleurs des enfants assommés de sommeil, leurs rêves quand ils s'endormaient enfin.

Il la façonna avec le bois de la colline.

Il y trouva des souvenirs effroyables, parmi les animaux épuisés et faméliques, traqués par des chasseurs émaciés. Du vert, ou une espérance de vert, colorait les arbres dans leur esprit. Il s'en aperçut à peine, tout à sa colère et à son désespoir. Pas plus qu'il ne remarqua les visages qui n'étaient pas souvenirs, les pleurs qui n'étaient pas tout à fait humains, ni ne reconnut le pouvoir qui n'était pas le sien. Il happa un chasseur hors d'un rêve, changea ses yeux olivine en prunelles noires de jais, le couronna d'un énorme enchevêtrement de cornes au cœur duquel il fixa l'astre que les guerriers redoutaient le plus : la lune noire qui ne projetait aucune ombre, sous laquelle tout pouvait se mouvoir. Il sortit les chiens farouches et affamés du champ, les rendit grands et noirs comme la nuit. Il ne remarqua pas, alors qu'il s'emparait du souvenir d'un cheval blanc pour le noircir et introduire des étincelles entre ses dents, le reflet vert dans ses yeux. Il créa un guerrier sans allégeance autre qu'à la mort et, quand sa propre passion se fut consumée, il le vit à l'orée des mondes, cavalier noir frémissant de haine.

Dans le bois de la reine, les saisons luttaien. La neige tourbillonnait aux frontières déchirées des mondes, s'agrippait à l'herbe, aux branches des chênes, à la chevelure brillante de la reine. Shagran, d'une pâleur spectrale dans la neige, regardait des zébrures de lumière colorer les cheveux de son père, modifier sa silhouette, l'expression de ses yeux. Il lutta jusqu'à ce qu'il ne pût plus bouger, jusqu'à ce que l'étrange pouvoir l'immobilisât.

— Shagran !

Elle entendit le cri de la reine, quelque part au-delà de la tempête et de la magie.

— Shagran !

La terreur et la fascination modelaient et remodelaient son visage. Les vents froids du pouvoir lui ravirent sa voix, transformèrent la structure de ses os. Elle parut rétrécir dans ce monde glacé, voûtée et impuissante, comme les animaux qu'elle entrevoyait dans le bois gelé. La voix de sa mère semblait venir de très loin. Son père avait disparu. Un cavalier avec une lune noire se levant entre ses cornes ardentes la regardait sans la reconnaître. Elle essaya de crier ; aucun son ne sortit de sa bouche. Il se détourna d'elle, chevaucha hors du bois éternel et entra dans le monde humain.

Les portes s'ouvrirent, déversant la lueur des torches sur le champ enneigé tandis que le roi de Pelucir menait ses guerriers parmi l'armée endormie de Kardeth pour une dernière bataille, désespérée, qui devait juguler le siège.

Le cavalier sombre le rencontra dans le champ.

— Le grand mage se transforme, expliquait le Pr Danicet vingt ans plus tard à l'école des mages de Chaumenard, d'un moment à l'autre, d'une forme à l'autre, pour satisfaire aux besoins impérieux, toujours fluctuants, de la vie. Il devient pierre, aigle, guérisseur, quand sont exigés immobilité, vol ou vie. Il doit se couler dans un flux continu de pouvoir, car le pouvoir inutilisé, négligé ou nié pourrait trouver sa propre forme, son propre chemin destructeur dans le monde. Ainsi les plus grands mages, comme Atrix Wolfe, l'ont-ils décrit, en s'appuyant sur l'infinie variété de leurs propres expériences. Chaque instant doit être consacré à la vie, car le renégat qui choisit de traiter avec la mort portera son masque avant d'en revêtir la forme ultime, inerte et impuissante.

Elle s'interrompt, guettant les questions sur la douzaine de visages devant elle. Ses yeux, remarqua Talis Pelucir, étaient du même bleu que celui qui colorait la grande fenêtre derrière elle. Une question traversa son esprit.

— Talis ? dit-elle.

Toutes les têtes se tournèrent vers le prince de Pelucir, né au beau milieu de la curieuse et mortelle lubie d'un mage renégat. Ses yeux, derrière des verres qui reflétaient la lumière rayonnant au-dessus des sommets montagneux, étaient étrangement opaques.

— Pourquoi Atrix Wolfe vit-il parmi les loups ? demanda-t-il, fasciné par la légende du grand mage. Néglige-t-il ses pouvoirs ?

— Le Loup Blanc est très vieux, répondit Danicet.

Son expression avait changé. Elle traduisait douceur et émerveillement à l'évocation d'Atrix. Sa voix elle-même se fit plus douce.

— Je crois qu'il a décidé de vivre sa dernière forme parmi les loups. Vent, pierre... qui sait, sur les montagnes qu'il aime, ce qu'il choisira de devenir à la fin ?

— Je pense, intervint brusquement Lares, la plus jeune fille de Riven de Kardeth que, dans la mesure où la guerre fait partie de la vie, les mages devraient s'en inquiéter. Ainsi, les forces dans la dernière bataille entre Pelucir et Kardeth auraient été plus égales.

Les têtes se tournèrent de nouveau vers Talis, qui continuait

d'étudier la couleur du ciel. Lares et lui étaient à l'école des mages depuis deux ans, mais le siège que Lares avait mis devant l'amer souvenir semblait ne jamais vouloir prendre fin. Silencieux, imperturbable, il écouta la réponse de Danicet.

— Les mages ne s'occupent pas des guerres, dit-elle simplement, ainsi qu'il a été démontré à Pelucir. Je me contente de reprendre les conclusions auxquelles sont parvenus les plus grands et les plus expérimentés d'entre eux. Vous, naturellement, ferez votre propre choix. Maintenant, afin de continuer à mettre en pratique vos facultés de métamorphose, je veux que vous vous cachiez dans cette partie de l'école. Lares vous cherchera.

Lares, songea Talis avec lassitude en regardant ses épaules raidies sous sa lourde chevelure. Elle se redressa sous le poids de son regard. Il se leva, quitta la salle avec les autres élèves qui se dispersèrent dans le couloir. Un placard attira son attention. Lares n'irait jamais le chercher parmi les balais.

Il remarqua l'étagère encombrée alors qu'il refermait la porte. Il respira un mélange de cire, d'huile, de chiffons sales et de vieux cuir. Tandis que ses yeux de mage s'ajustaient à l'obscurité, il laissa son esprit errer parmi les objets oubliés là. Il sentit un cuir souple, du parchemin fin. Intrigué, il s'attarda et, s'abandonnant à sa curiosité, se transforma en une page de livre.

Il émergea quelque temps plus tard, cillant dans le noir, avec le sentiment de sortir d'un rêve très étrange. Prenant le livre, il ouvrit la porte. La rangée de fenêtres le long du couloir de pierre donnait sur la plus haute cime de Chaumenard, là où les arbres se raréfiaient et où le roc nu s'élançait à l'assaut du ciel. Les fenêtres, à cet instant, étaient noires, et les lampes brillaient. Il le remarqua distraitement, à la poursuite d'une image laissée dans sa tête par le rêve. Elle le fuyait. Adossé contre la pierre du mur, il ouvrit le livre.

Les rituels qui y étaient écrits semblaient très clairs, précis, élémentaires, comme si quelque grand mage les avait destinés à des élèves débutants. Leur simplicité même était le signe d'une puissante expérience et d'un exceptionnel sens de l'ordre. Intrigué, il en chercha l'auteur, mais ne trouva aucun nom dans le livre, nulle part. Il poursuivit sa lecture. En lui grandissait, toujours plus fort, le sentiment de quelque mystère. Il tournait les pages, toujours enveloppé du sentiment étrange d'éternité qui l'avait saisi dans le placard, comme si une partie de lui-même continuait à rêver à l'intérieur du livre.

Talis Pelucir.

Au loin, une voix appelait. Glissant la main sous ses lunettes

rondes, il se frotta les yeux. Puis, toujours envoûté, il reprit sa lecture. Il avait la taille de son père, ses cheveux noir de jais, les pommettes et le sourire de sa mère. Burne, son frère aîné, le lui avait souvent dit. Leurs parents étaient morts la nuit de sa naissance.

Talis.

Son attention vagabonda soudain vers les montagnes ; il releva les yeux. Mais maintenant, la nuit recouvrait ce qu'il cherchait. Ce morceau de rêve, comme une pièce de puzzle, peut-être le vol rapide d'un aigle le long du flanc de granit, si rapide que les pierres et les arbres se brouillaient... *Talis...* Il ferma les yeux, essayant de se rappeler les songes étranges, fuyants, qui semblaient être les souvenirs de quelqu'un d'autre.

— Talis !

Quelque chose se pencha, menaçant. Surpris, il disparut et se déplaça, puis réapparut prestement pour rattraper le livre avant qu'il n'atteigne le sol, en même temps qu'il évitait une ombre tranchant l'air. Il remonta ses lunettes sur son nez et considéra Lares d'un œil las, se demandant ce qu'elle lui réservait encore.

Elle lui sourit, crispée. Ses yeux étaient de glace.

— Très réussi.

— Merci, répondit-il poliment.

— Il y a des heures que je te cherche.

— J'étais ici.

— Pourquoi n'as-tu pas répondu quand je t'ai appelé ?

— Je ne t'ai pas entendue.

Les yeux de Lares s'assombrirent. Les mains de Talis se refermèrent plus solidement sur le livre. Il était prêt à s'y fondre de nouveau, si elle se mettait en colère. Elle maîtrisait mal ses humeurs. Le simple fait de poser les yeux sur Talis suffisait parfois à la rendre agressive. Elle avait grandi comme lui, bercée par l'histoire du Champ du Chasseur, le seul champ de bataille qu'eût déserté l'armée de Kardeth. Elle en portait la honte et rendait Pelucir responsable du maléfice, bien que, ainsi que le lui rappelait régulièrement Talis, le sortilège eût tué son père. L'amertume ne contribuait qu'à alimenter sa rancœur. La courtoisie et l'alacrité restaient les meilleures défenses pour s'en garantir.

— Tu t'es caché pour que je ne trouve pas, dit-elle.

— On nous a demandé de...

— Je veux dire, tu as continué. Après que j'ai renoncé à te chercher. Tu as bien dû m'entendre t'appeler.

— Non, je...

Il s'interrompit brusquement, les sourcils froncés, percevant l'écho de son nom dans sa tête.

— Si, en fait, je t'ai entendue, reconnut-il enfin, le regard fixé sur quelque nébuleuse bribe de mémoire. C'est comme si je n'avais pas reconnu mon nom.

Elle se tut, partagée entre la colère et la curiosité. La seconde prit brièvement le pas sur la première.

— Où te cachais-tu ? J'ai trouvé tout le monde sauf toi.

— Là-dedans.

— Dans un livre ?

Sa bouche se pinça de nouveau.

— Les mages commençaient à s'inquiéter, reprit-elle avec irritation. Personne ne te trouvait. L'heure du dîner est passée, je suis affamée, et on commençait à penser que tu avais escaladé la montagne pour aller te cacher parmi les loups.

Il secoua la tête.

— J'étais dans les balais. Je suis désolé, ajouta-t-il pour plus de sûreté, voyant ses yeux se rétrécir comme si le simple mot de "balai" constituait un affront personnel.

Il ajouta encore, irrésistiblement, las de prolonger une bataille terminée vingt ans plus tôt :

— C'est aussi bien que ton père n'ait pas pu s'emparer de Pelucir ; les princes de Pelucir ont si peu de dignité...

— Et encore moins d'honneur, rétorqua-t-elle.

Les mots firent mouche. Talis se recula imperceptiblement. Sa patience habituelle chavira sous l'afflux de tous les récits d'horreur et d'espoir qui constituaient son héritage.

— Pourquoi, demanda-t-il, incrédule, devons-nous continuer la bataille chaque fois que nous nous rencontrons ? Je te l'ai dit et répété : Pelucir n'avait rien à voir avec la magie déployée dans le Champ du Chasseur. Ton père a dû fuir, c'est vrai, mais au moins est-il encore vivant.

— Il aurait préféré mourir plutôt que de demander à un mage de se battre pour lui.

— Et c'est bien sûr le mien qui aurait engagé un sorcier assez stupide pour le tuer.

— Et suffisamment lâche pour disparaître quand il s'est rendu compte de ce qu'il avait fait.

— Est-ce cela qu'on pense à Kardeth ? s'étonna-t-il. Qu'une espèce de sorcier insensé a exercé une magie si effroyable que même un prince de Kardeth a eu peur au point de ne plus jamais pouvoir reprendre les armes ?

— Mon père n'a pas peur ! tempêta-t-elle. Ses rêves ont été brisés. À Pelucir. Par le roi de Pelucir, qui allait perdre ses terres, et qui aurait dû savoir les perdre honorablement.

— C'est sa vie qu'il a perdue, à leur place.

Son visage s'était rembruni. Il songea à son frère Burne, plus jeune alors que lui-même aujourd'hui, et qui avait vu mourir leur père.

— Ton père te ment, ajouta-t-il, oubliant toute prudence.

Cette querelle le déprimait.

— Il a lui-même ordonné au mage de venir sur le champ de bataille. C'est la honte avec laquelle il doit vivre.

Il vit son visage s'enflammer sous ses cheveux roux. Ce qu'elle aurait voulu faire, il ne le sut jamais. Le mage Hedrix apparut soudain entre eux. C'était un petit homme avec des yeux dorés et des sourcils en aigrettes de hibou. De sa voix âgée, fragile, il murmura des mots apaisants. Ses mains tapotaient doucement l'air autour d'eux, comme pour assoupir la tension qui l'électrisait.

— Personne ne sait ce qui est arrivé la dernière nuit du siège de Pelucir, dit-il calmement. Vous pourriez vous disputer à ce propos jusqu'à ce que la terre s'ouvre pour engloutir les pics de Chaumenard. Aucun mage ni sorcier n'a jamais revendiqué le sortilège, qui s'est lui-même volatilisé avec l'aube.

Lares ouvrit la bouche ; il posa la main sur son poignet sans cesser de parler et elle renonça à l'interrompre.

— Nous savons seulement que les rois de Pelucir, au cours des siècles, ont si peu fait cas de la magie sous leur règne qu'ils auraient sans doute eu du mal à trouver ne serait-ce que le nom d'un mage.

— Alors... commença Lares, crispée.

Il secoua la tête ; ses doigts frères resserrèrent leur pression.

— Non. Votre père n'a pas pu être effrayé et chassé du champ par quelque chose qu'il aurait lui-même ordonné. Cela n'aurait pas de sens. Les princes de Kardeth sont bien trop intelligents et rompus à toutes sortes de pouvoirs.

— Dans ce cas, qui...

— Personne ne sait, reconnut-il simplement. Personne ne sait.

Il lâcha son poignet.

— Mais tu dois arrêter d'accuser Talis qui, ne l'oublie pas, était à peine âgé d'une heure quand la bataille a pris fin.

— Je ne peux pas m'en empêcher, rétorqua-t-elle sèchement en évitant le regard de Talis. Depuis le jour de ma naissance, je n'entends parler que de cela. Le siège de Pelucir. La trahison et le déshonneur du roi de Pelucir.

— Moi aussi, dit doucement Talis. Les seules histoires que j'aie entendues lorsque j'étais enfant parlaient des horreurs du Champ du Chasseur qui m'étaient racontées par ceux qui y avaient survécu et ne pouvaient oublier. C'est pourquoi Burne m'a envoyé ici.

Elle parut sceptique, mais au moins relevait-elle maintenant les yeux vers lui.

— À cause du siège ?

Il lui adressa un mince sourire.

— Pour apprendre un peu de magie, au cas où le roi de Pelucir rencontrerait de nouveau le cavalier avec sa meute, ses cornes ardentes et la lune qui n'est pas la lune sur le pas de sa porte. Burne pense que je pourrais le combattre.

Il s'adossa contre le mur, regardant le visage de Lares changer d'expression.

— Je sais... Hedrix a raison : les rois de Pelucir n'ont que de très vagues notions de magie.

Elle ne répondit pas, les yeux de nouveau fuyants. Il la sentait vacillante, mais, en vraie Kardeth, elle refusait de capituler.

Le mage effleura sa main.

— Tu as bien travaillé, aujourd'hui ; tu as découvert les cachettes de tous les élèves. Même celle de Talis.

— Il n'était pas vraiment caché, se renfroigna-t-elle, acerbe, mais sans réelle agressivité. Il était là, en train de lire.

Le mage regarda Talis, puis le livre qu'il tenait à la main. Ses yeux se voilèrent et devinrent étrangement pâles.

— Et nous ne pouvions te trouver...

Il prit le livre, l'ouvrit. Lares se pencha par-dessus son épaule.

— Il n'y a rien d'intéressant, déclara-t-elle. C'est un manuel de sortilèges pour débutants, rien de plus. Hedrix, est-ce terminé, pour moi, ou voulez-vous que je retrouve d'autres choses égarées ?

— Ton calme, c'est tout, dit-il gentiment.

Elle sourit. Talis, songeur, vit son visage se transformer. Elle lui sourirait comme cela si... Ses yeux l'accompagnèrent alors qu'elle

remontait le couloir de sa démarche souple, ses cheveux raides, épais, d'un rouge plus sombre que le feu, animés d'ombres mystérieuses.

Hedrix s'éclaircit la gorge.

— Pardon ? dit Talis.

— J'ignore qui est l'auteur de ce livre. Mais Atrix Wolfe a écrit quelque chose ici, il y a longtemps, quand il est descendu de la montagne pour enseigner un peu.

— Quand était-ce ?

Le nom, songea Talis, avait lui-même la sonorité d'un sortilège, d'un enchantement.

— Il y a des années. Ce devait être peu de temps après ta naissance... Mais il n'est pas resté longtemps, et je ne pense pas qu'il ait fini son manuscrit, car il ne l'a jamais montré à qui que ce soit. Je doute en outre qu'il ait écrit quelque chose d'aussi élémentaire.

Il lui rendit le livre.

— Rapporte-le à la bibliothèque quand tu auras fini de le lire. Tu as choisi un curieux moment pour disparaître, ajouta-t-il, ses sourcils huppés s'envolant jusqu'au milieu de son front pour redescendre aussi vite.

Talis, d'un doigt, remonta ses lunettes.

— Ce n'était pas mon intention.

— Des messagers sont venus de Pelucir, cet après-midi. Ils étaient déjà inquiets de se trouver parmi des mages, mais ils se sont franchement affolés en apprenant que tu avais disparu. Ils semblaient avoir peur...

Talis hocha la tête.

— Oui. Je connais cette peur, bredouilla-t-il. Que voulait mon frère ?

— Le roi veut que tu rentres chez toi.

Il posa la main sur l'épaule de Talis. Celui-ci le regarda en silence, pensif.

— Il dit qu'il a besoin de toi à Pelucir, maintenant, car il n'a pas d'autre héritier.

Talis prit une lente inspiration, et s'écarta du mur.

— Un autre legs du Champ du Chasseur, soupira-t-il. Ses blessures ont laissé de graves séquelles.

Il leva les yeux vers les montagnes, ne vit que la nuit au-delà des pierres. Il baissa la tête. Son regard s'attarda sur le cuir, le parchemin

du livre sans nom.

— Est-ce que je peux l'emporter ? demanda-t-il soudainement.

— Seulement, répondit Hedrix, si tu m'expliques un jour la raison de la fascination qu'il éveille en toi.

— Je jure de vous le dire. Quand je saurai.

À l'aurore, il tint à monter une dernière fois sur la montagne. Il ne s'attarderait pas, promit-il aux messagers inquiets. Quelque chose l'attirait, de plus fort que son amour pour les pics embrasés de soleil, où la lumière se déverse de pierre en pierre comme de l'eau, où le vent rugissant charrie des fragrances de fleurs sauvages, où la résine des pins devient ambre, où les champs, dans la vallée, se creusent de profonds sillons.

Il oublia le temps. Alors qu'il escaladait la pente nue, il aperçut l'école des mages, loin au-dessous, blocs de pierre dressés sur de la pierre, petite et fragile au milieu de la vaste forêt qui s'étendait aux alentours. Parfois, le brouillard escamotait la montagne. Les élèves appelaient cette brume l'Ombre du Loup. Quelques-uns gravissaient le pic à la recherche du Loup Blanc, pris au charme des légendes qui couraient à son sujet, des histoires que racontaient les mages. Peut-être était-il là, parmi les loups, disaient-ils, peut-être est-il mort. Personne ne l'avait vu depuis de nombreuses années.

Cherchez le pâle animal que suit une ombre blanche.

Qui ne laisse aucune empreinte dans la neige.

Qui s'évanouit en une volute de fumée quand on le rencontre au hasard du chemin.

Son nom accompagnait Talis comme son double impalpable, sans qu'il pût en saisir la raison, sinon que la montagne tout entière semblait appartenir au mage. Les vents vibraient du hurlement des hardes. Plus il montait, plus fort il les entendait, jusqu'à ce qu'il se sente entouré de leurs ombres invisibles. Il s'arrêta avant le sommet. Avec la distance, la crête de rochers escarpés, monolithes colossaux entre lesquels se glissait le soleil, paraissait éthérée et magique. Elle semblait inaccessible. Il était déjà monté plus haut qu'il ne l'avait jamais fait. Il se tourna, hors d'haleine, en sueur. Le monde en contrebas chancelait avec lui. Il s'assit un instant, regarda les faucons, plus bas, éclaboussures d'or figées fugacement dans l'air, avant qu'ils ne plongent vers la forêt ombreuse. La transpiration embuait ses lunettes. Il les retira et les nettoya sur sa chemise. Il se releva ensuite en s'appuyant contre l'angle vertigineux de la pierre, et reprit son ascension.

La lisière escarpée du monde, au-delà de laquelle il pouvait entrer dans la pure lumière, l'attirait. Il savait qu'il aurait dû redescendre ; il grimpait depuis des heures. Mais il éprouvait la sensation d'avoir tout laissé derrière lui. Il s'était débarrassé du monde comme d'une huppelande trop lourde. Et il grimpait toujours, tremblant de fatigue, poussé par la lumière blanche, le cocon luminescent qui enveloppait les rochers. Il tomba une fois, provoquant une petite avalanche de pierres. Il repoussa ses lunettes sur son nez et continua son ascension. Les vents gémissaient à ses oreilles, le tiraient, le dépassaient ; leurs voix trop fortes semblaient le dépouiller de sa magie. Il ne s'entendait plus penser.

Il s'arrêta de nouveau, vaguement conscient que les rocs, au-dessus de lui, avaient commencé à s'écarter les uns des autres, falaises et surplombs aux angles impossibles. Ombre et lumière filtraient à travers eux, créant un théâtre d'illusions parmi les pierres. Il déglutit, la gorge sèche, et une fois encore essuya la buée de ses lunettes. Il remarqua le sang dont ses paumes écorchées avaient maculé sa chemise. Il voulut remettre ses lunettes. Ses mains tremblaient. Elles glissèrent le long de son nez et tombèrent.

Les pierres se troublèrent ; lumière, rochers et ombres devinrent indistincts, se fondirent. Il vacilla, bousculé par le vent, et entendit sa propre respiration, rauque d'épuisement, dans sa gorge. Il ne pouvait écarter son regard de la lisière de lumière au-delà de la montagne. Il était incapable de bouger, comme si son corps refusait de le laisser s'éloigner d'un pas de plus du monde. Il ne pouvait pas non plus rebrousser chemin, ensorcelé par la magie du lieu. Debout, immobile, il se sentait à peine humain et comprenait pourquoi un mage, attiré par ces espaces dominant d'aussi haut l'agitation des hommes, répugnait à reprendre sa forme.

Il fit un pas de plus vers le sommet, bien que chaque muscle se révoltât, que chaque parcelle de bon sens protestât. Mais quelque chose le gênait ; un détail lui avait échappé. Un brouillard blanc s'effiloqua sur un rocher, au-dessus, puis, revenant brusquement à lui, il se rappela avoir perdu ses lunettes.

Il cilla. Le brouillard s'était figé, tache blanche et floue sur le granit effrité. Il ne la voyait pas distinctement. Projettes-tu une ombre blanche ? eut-il envie de demander. Ne laisses-tu aucune piste que l'on puisse suivre ?

— Atrix Wolfe ? dit-il.

Ses lunettes étincelèrent soudain, étoiles de feu blanc à ses pieds. Il se pencha pour les ramasser, les rechaussa, et vit le loup.

Il l'observait depuis le bord des rochers en surplomb, près de se

dissoudre dans leur ombre. Le Loup Blanc de Chaumenard.

— C'est vrai, murmura-t-il, grelottant de fatigue et d'émerveillement.

Le loup devint éclair blanc dans l'air, puis souvenir.

Rentre chez toi, dit la montagne. Il hocha la tête.

— Oui, répondit-il. Maintenant, je peux retourner à Pelucir.

Shagran versa un seau d'eau fumante dans un chaudron, y plongea des mains gercées et craquelées, puis commença à frotter. Des rognures d'oignon et de pommes de terre carbonisées flottaient à la surface. Elle les jeta sur le carrelage, d'où un vieux bonhomme ratatiné, courbé sur un balai noueux, les ôtait, au cours de ses incessantes circonvolutions dans la cuisine. Elle lavait des casseroles dans un coin, au-dessus d'un méchant évier. Il y en avait toute une pile qui l'attendait. Elle ne les regardait jamais, ne les comptait jamais. Elles apparaissaient, disparaissaient, réapparaissaient au gré des grandes marées culinaires qui régentaient les cuisines du château. Elle s'occupait des marmites, des poêles... Enfin, de tout ce qui se trouvait sous son nez, entre ses mains ou tombait dans ses oreilles. Elle ne regardait jamais ni devant ni derrière elle. Le passé comme le futur n'était qu'une chaîne interminable et ininterrompue de casseroles qu'on ne distinguait plus les unes des autres avant qu'entre ses mains laborieuses elles n'aient recouvré l'éclat de la propreté.

— Shagran ! cria quelqu'un.

Elle s'arracha à son récurage, s'essuya les mains sur sa robe de lainage grossier, trop longue et trop large, cadeau d'une des plongeuses qui ne pouvait plus la mettre en raison d'un tour de taille considérablement élargi. Tout cela parce qu'elle l'avait un jour aidée à se relever.

— Ne fais jamais cette erreur, avait-elle dit à Shagran.

Elle avait de gros yeux, une grosse bedaine, des os pointus, saillants sous la peau. Elle posa un doigt sur la joue de Shagran qui la regardait fixement.

— Tu ne comprends rien, n'est-ce pas ? Pour toi, c'est presque une bénédiction d'être aussi simple d'esprit. Ne les laisse jamais te toucher, et tu seras tranquille. Pauvre gosse, murmura-t-elle en baissant les yeux sur son ventre rebondi.

Shagran ne la revit jamais.

Elle était, ainsi que l'avait dit un des tournebroches un jour en la voyant émerger des profondeurs d'un chaudron plein d'eau où flottaient des arêtes de poisson et des yeux de graisse, à peine humaine. Blafarde comme une bougie, un visage aussi inexpressif que le cul d'une casserole. Comme le feu, il suffisait de l'alimenter pour

qu'elle travaille. Elle ne pleurait jamais, ne parlait jamais, n'esquissait que rarement l'ombre d'un sourire. "Enfant du chagrin", s'exclamèrent-ils quand ils la trouvèrent nue et tremblante, accroupie à côté du tas de bois. Et ce nom lui était resté. Elle dormit et mangea avec les chats de la cuisine jusqu'à ce qu'elle ait assez de forces pour travailler. C'était une fille noueuse, grêle, qui grandissait un peu plus chaque année. Rien ne semblait jamais accrocher son regard, ni nourrir sa mémoire, comme si son visage n'était qu'un masque d'oubli.

— Shagran !

Elle remonta le fil de son nom à travers la cuisine spacieuse et grouillante. Elle se souvenait des voix, peut-être parce qu'elle-même n'en avait pas. Celle-ci appartenait à l'un des marmitons. Elle plongeait dans une bourrasque de plumes d'oie que les plumeuses jetaient en l'air, autour d'une longue table couverte de pâte à pain que l'on pétrissait et façonnait en boules, en fouaces, en couronnes, à travers des nuages d'odeurs : oignons qui rissolaient dans le beurre, énormes jattes d'épices et de brandy où macérait la viande hachée, chair flétrie des lapins et des faisans rôtissant sur les hâtelets que tournaient lentement des tournebroches en sueur.

Elle évita un chien et le coude du maître queux alors qu'il menaçait un de ses marmitons d'une cuillère en bois.

— Grumeleuse ! gronda-t-il. Incroyable ! Impossible.

C'était un homme aux cheveux gris, sec, impétueux, qu'on aurait plus facilement imaginé traversant de dangereuses contrées sur un fier destrier afin de délivrer un message fatidique, que se torturant l'esprit pour inventer cinquante façons différentes d'assaisonner la venaison. Shagran trouva le marmiton qui versait un ragoût dans un bol en bois pour les chiens.

— Carbonisé, marmonna-t-il.

D'un coup de pied, il poussa la marmite vers elle. Le cul de fonte était noir, tant dehors que dedans. Elle enveloppa ses doigts dans le lainage raide de sa robe pour ne pas se brûler en saisissant les poignées et souleva la marmite. En retournant à ses brosses et à son chaudron, elle dut contourner un fier escadron de serveurs en livrée venus chercher des plateaux de bœuf froid, de saumon poché, de miches de pain nattées, de salade, de fruits enrobés de chocolat chaud, de gâteaux à la crème et aux noix hachées menu comme de la farine pour le repas de midi dans la grande salle. Elle les évita prudemment, sachant que la moindre éclaboussure de graisse sur leur beau plumage gris et pourpre provoquerait moult sifflements et coups de trompette, comme dans un troupeau de cygnes. Se rengorgeant des cancanes qu'ils propageaient en lissant leur plumage, ils ne lui accordaient pas plus

d'attention qu'à leurs propres ombres.

— Le prince Talis devrait être de retour dans la journée. Un message a été envoyé, hier soir, pour prévenir le roi, à ce qu'on m'a dit.

— J'ai su que le messenger avait chevauché toute la nuit.

— Et il en a été récompensé par une belle chaîne en or.

— Une dague avec un pommeau en or.

— Non, c'était une chaîne en or.

— En tout cas, nous sommes tous d'accord sur le métal ! Le roi est tellement soulagé que le prince revienne enfin de Chaumenard et qu'il s'éloigne de toute cette sorcellerie.

— Mais c'est pourtant lui qui l'a envoyé dans cette école pour apprendre la magie.

— Il a appris ce qu'il a appris, et maintenant le roi veut qu'il se marie.

— Il n'aura pas besoin de sorcellerie pour ça. Avec toutes celles qui sont venues pour se présenter. Que des jeunes dames jolies et fières.

Shagran écarta sa marmite d'un pourpoint festonné et trouva un petit passage entre quatre tables où un apprenti posait des framboises aussi délicatement que s'il s'agissait de pierres précieuses sur un énorme gâteau ourlé de crème ; un autre étalait des rangées de carottes et de panais qui recouvraient comme des écailles un banc de poissons en gelée ; un troisième transformait radis, céleris et persil en bouquets de roses, et le quatrième sculptait des cygnes dans une meringue.

Shagran fit un écart pour les éviter. Ils étaient tous d'un tempérament nerveux et friseraient la crise d'hystérie s'ils venaient à être bousculés.

Un autre cancan fusa alors qu'elle franchissait ce cap sans encombre avec sa marmite. Le maître d'hôtel s'entretenait avec la surveillante chargée de s'assurer qu'il ne manquait rien sur les plateaux, de veiller sur la mise de ceux qui les portaient, et de régenter tout le petit monde de la cuisine.

— On m'a dit que le roi a une préférence pour Dame Maralaine de Terine. Un peu plus jeune que le prince, pas très bavarde, mais une fleur, un faon sauvage...

— Maralaine de Terine, répéta pensivement la surveillante en rectifiant une bordure de persil sur un plat de viande froide.

C'était une femme massive, opiniâtre, qui portait ses cheveux noirs en un petit chignon si rigide qu'il semblait taillé dans un bloc de

granit, et devant laquelle même les tournebroches filaient doux.

— Elle vient d'une grande famille, non ? J'ai l'impression que chaque année amène une nouvelle Dame de Terine à courtiser en vue de fiançailles. Peut-être le roi espère-t-il que ce sera héréditaire.

— Quoi ?

— Cette nombreuse descendance.

Sourcils froncés, elle frotta le coin d'un plateau en argent avec son tablier.

— La maison est plutôt triste, sans le prince. Sorcellerie ou pas, il est temps qu'il revienne pour enchanter une jeune dame et qu'elle nous donne des héritiers.

Shagran se glissa entre un bûcheron remplissant une caisse de bûches et un mitron sortant un plateau de pain du four en pierre. Elle parvint à atteindre l'énorme chaudron suspendu au-dessus de l'évier. De l'eau sifflait dans une bouilloire, au-dessus du feu. Elle la versa dans le chaudron-bassine, y immergea la marmite sale et commença à frotter.

— Shagran !

Elle se redressa brusquement, les mains dégoulinantes de savon et de ragoût-calciné, et refit le même chemin, cette fois pour prendre une poêle à frire encore brûlante, pleine de graisse et de bouts de saucisse. Elle dut passer à quatre pattes sous une table pour éviter la procession compassée des serviteurs qui, chargés de lourds plateaux, se dépêchaient de les emporter dans la salle avant qu'ils ne refroidissent. De retour à son évier, elle posa la poêle par terre en attendant de finir la marmite. Le balayeur s'arrêta pour grignoter les morceaux de viande brûlée qu'elle rejetait de son eau de vaisselle.

— Shagran !

Pendant un temps, les casseroles sales surgirent de toutes parts. La pauvre fille rampait, esquivait, circulait dans tous les coins de la cuisine et récurait, tandis qu'une tour de cuivre et de fonte rutilante s'élevait à côté du gros chaudron. Puis l'agitation, dans la cuisine, s'apaisa peu à peu. Les petits éminceurs et les éplucheurs somnolaient sous les tables, des morceaux de bœuf et de pain chapardés à la main ; les cuisiniers et les marmitons discutaient du souper ; la surveillante comptait les serviettes en papotant avec le maître d'hôtel ; les plongeuses, assises devant leurs larges évier près du chaudron de Shagran, lorgnaient les tournebroches en chuchotant.

Le souper était une longue épopée de grosses tourtes au lièvre et au faisan portant des scènes de chasse gravées sur leur croûte, de légumes sculptés en jardins, d'imposants plateaux où s'étagaient des couches

d'oies rôties, de bécasses, de pigeonneaux, couronnées de minuscules oiseaux-mouches en blancs d'œufs et en sucre. Les serviteurs en livrée allaient et venaient, échangeaient des bribes de ragots éventés. Les musiciens qui sonnaient des cuivres à chaque plat rôdaient dans la cuisine et buvaient du vin pour se rafraîchir la gorge.

— Écoutez ! dit brusquement l'un d'eux. Il y a quelqu'un au portail.

Ils se turent, et l'on put discerner le chant épique des trompes parmi le vacarme des invectives, le cliquètement des cuillères dans les saucières et le martèlement sourd des casseroles.

— On sonne pour le prince Talis ! annoncèrent-ils, leurs visages arrogants pour un temps détendus. Il est enfin rentré.

Le maître queux sortit une bouteille de cherry en grommelant. La surveillante, qui gourmandait un tournebroche paresseux, abandonna son ton acerbe et oublia d'user de sa spatule.

Shagran, trempée de la tête aux pieds, s'arrêta pour manger des pommes de terre brûlées arrachées au fond d'une marmite et un croûton de pain indigne des corbeilles. Les plateaux commencèrent à revenir et tout le monde se jeta sur les reliefs. Shagran replongea dans son eau sale, continuant à ériger sa tour de casseroles.

Finalement, le calme revint. Cuisiniers et marmitons sortirent. La surveillante compta les plateaux, les serviettes et les couronnes de pain du petit déjeuner. Le balayeur fit son dernier tour. Les plongeuses essuyèrent l'argenterie et la délicate vaisselle en porcelaine avec du linge plus doux que leurs doigts. Elles aussi quittèrent bientôt la salle. Les feux se mouraient. Éplucheurs, éminceurs et plumeuses regagnèrent leur place, sous les tables, avec les chiens. Les tournebroches sortirent dans la nuit, le visage tendu, à l'affût, tels des chiens de chasse. Les chats aussi commencèrent à rôder. Shagran termina une dernière lèchefrite et la mit à sécher sur les pierres. Puis elle fit basculer le chaudron et vida l'eau sale dans le conduit d'écoulement. Le remettant d'aplomb, elle le remplit d'eau froide.

Elle prit son temps, la transportant seau après seau depuis la citerne en pierre dans le coin. La surveillante se retira à son tour en bâillant, exposant de grosses dents en marbre. Plus rien ne bougeait dans la cuisine, à l'exception des félins et des braises rougeoyantes. Shagran ne remplit son chaudron qu'à moitié, laissant de la place pour l'eau chaude du matin. Elle raccrocha le seau au-dessus de la citerne puis, agenouillée devant le chaudron, les mains croisées sur le bord, la tête appuyée sur ses bras, elle regarda, attentive.

L'eau s'arrêta enfin de frissonner et devint calme, si étale que son souffle suffisait à en faire frémir la surface. Elle l'observa, les yeux lourds de fatigue, mais résolument ouverts, car ce qui se passait la nuit

dans le chaudron lui procurait son unique plaisir. Elle n'avait jamais douté de ce qu'elle voyait. C'était aussi réel que les feux, le chignon de la surveillante ou les colères du maître queux. Le chaudron lavait les casseroles le jour et rêvait la nuit. Shagran ne rêvait jamais, aussi plongeait-elle volontiers dans ces songes qui irisaient la surface de l'eau et qui lui parlaient dans leur langage secret. Elle ne les comprenait pas, mais au moins ils n'exigeaient rien d'elle. Ils défilaient silencieusement sur l'eau, et elle les regardait. Ces images l'apaisaient, l'accompagnant jusqu'au sommeil.

L'eau sombre devint or. Des feuilles dorées pendaient aux branches d'arbres souples et blancs, à des chênes massifs, imposants, aux frondaisons voûtées en délicats entrelacs de rameaux. Des chiens blancs couraient le long d'un chemin éclatant sous les ramures. De temps à autre, une feuille tombait, scintillante, dans l'air immobile. Des cavaliers sur des chevaux immaculés suivaient les chiens ; les feuilles tourbillonnaient sur leur passage, projetant des volutes d'or dans l'air. Les visages des cavaliers étaient parfois humains, parfois composés de feuillage vert ou de fine écorce brune. Tandis qu'ils chevauchaient, les arbres soulevaient leurs branches, quand ils ne se penchaient pas pour les effleurer d'une caresse feuillue.

Un château se dressait dans un champ. Un enchevêtrement de vigne vierge, de lierre et de rosiers en constituait les premiers murs. Des roses fleurissaient ici et là dans le feuillage. Les remparts étaient aussi blancs que la planche à découper en marbre. Les tours, rondes et couronnées de mâchicoulis encapuchonnés d'or, semblaient aussi fragiles que les petits animaux sculptés dans la meringue par les cuisiniers. Les pièces se succédaient dans le chaudron rêveur, des pièces où des roses s'épanouissaient entre les pierres, où des fontaines soufflaient des arches de diamant dans de profondes vasques, où des bouquets d'arbres blêmes poussaient le long de fenêtres colorées comme des prismes à la lumière.

Les rêves du chaudron lui montrèrent ensuite une pièce dans une tour. Des bougies, montées sur un candélabre en bois de cerf et or, projetaient leur lueur sur une table sombre et cirée. Un livre était ouvert sur la table, ses pages plus propres que celles, tachées et déchirées, du livre de cuisine, mais tout aussi incompréhensibles.

Les rêves s'achevaient toujours au moment où elle savait qu'elle ne pourrait plus rester agenouillée, qu'elle allait se ménager une place au chaud le long du four en pierre. À l'instant où ses paupières se fermaient, un visage, qu'elle ne voyait jamais distinctement, apparaissait. Elle saisissait fugacement un ruban de perles tressé dans des cheveux mordorés, de l'or et des pointes de bois de cerf dans une couronne, une peau plus pâle que les arbres. Elle fermait les yeux sur

cette vision qu'elle distinguait à peine, mais qu'elle retenait obstinément dans sa mémoire quelques instants avant que le sommeil, noir et immuable comme le fond du chaudron vide, ne l'aspire dans le néant.

Le Loup Blanc rêvait.

Des feuilles frôlaient son visage, ses cheveux, ses yeux. Il marchait dans un bois où, de toutes parts, jaillissait le vert tendre, vif et lumineux du printemps. Il portait une robe toute simple, de lainage grossier, suffisamment large pour lui permettre de longues enjambées. Il n'avait rien sur lui, pas même, il le savait avec cette certitude que connaissent les rêveurs, dans ses poches profondes. Il se déplaçait sans bruit à travers l'obscurité et la lumière, dans l'entrecroisement de chênes et de bouleaux, d'or, de blanc et de vert tendre, de flaques d'ombre impénétrables. À la façon des rêveurs, il savait et ne savait pas qu'il avait franchi une frontière entre deux mondes. Il savait et ne savait pas que les feuilles mortes sous le chêne pouvaient aussi avoir été des flocons d'or, que dans les toiles d'araignées suspendues au-dessus de lui sur son chemin, chaque goutte de rosée reflétait son visage, qu'il laissait un sol intact derrière lui, et qu'aucune ombre ne le suivait.

Tandis qu'il marchait, trois cerfs blancs comme neige, avec des yeux dorés, traversèrent en courant une clairière ensoleillée devant lui.

Un rai de lumière sur ses yeux l'éveilla.

— Guérisseur !

Une gamine malpropre, aux vêtements négligés, avait ouvert sa porte et en martelait le battant. La voix était haut perchée, à la fois remplie d'espoir et de crainte.

— Guérisseur ! Il faut venir voir notre vache !

Il roula de sa paillasse en gémissant et se leva.

Des fragrances l'assaillirent : chèvrefeuille, lavande et menthe se mêlaient aux senteurs de pin de la paillasse. Il passa la main dans ses cheveux fins, en ôta une brindille et s'avança prudemment entre les herbes et les fleurs sauvages qui séchaient aux poutres basses de sa cabane. C'était presque plus une caverne qu'une cabane : du bois arc-bouté contre une paroi de granit. Par endroits, il ne pouvait se tenir debout. La fillette cramponnée à la porte l'observa encore quelques secondes puis détala comme un lièvre à travers les arbres. La voix du guérisseur, étrangement profonde et vigoureuse pour un homme de

son âge, interrompit sa fuite.

— La vache de qui ?

Le petit visage blafard se tourna. Il vit une tignasse blonde et des yeux gris parmi les fougères, et hocha la tête en la reconnaissant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle est toute gonflée et elle bave !

Le guérisseur rentra dans sa cabane, et versa dans une petite bourse en cuir un mélange de mauve, de reine-des-prés, de gui et de rue bouillis dans du vin coupé d'eau. La fillette avait disparu quand il ressortit, mais il suivit aisément ses traces à travers les fougères piétinées.

Le soleil était à peine levé. Il apercevait au-delà des arbres sombres les pics escarpés, glacés, et la lumière froide, éblouissante qui les auréolait. Même au printemps, la forêt était longue à se réchauffer, et pourtant il marchait pieds nus et vêtu d'une vieille tunique effrangée et sans manches. Il les avait arrachées depuis longtemps pour en faire des bandages. C'était cette habitude de dormir dans la nature, d'être peu et mal habillé ou d'apparaître inopinément en haut d'un arbre ou d'un rocher pour y cueillir des plantes qui lui avait valu sa réputation. "Le guérisseur", l'appelaient-ils en face ? Dans son dos, toutefois, il était "le sauvage". Il répondait à l'un et à l'autre nom, indifféremment. Il soignait leurs bêtes – possédant un don magique pour les plantes, disaient-ils –, mais il refusait de prodiguer ses soins aux hommes.

Il trouva la fillette et la vache dans une étable propre au bord d'un champ labouré descendant en pente douce. Le fermier, sa femme et leur vacher le regardèrent arriver avec inquiétude.

— Vous voyez ! s'exclama le fermier en montrant la vache.

— Elle a dû manger quelque chose, renchérit le vacher.

Le guérisseur ne répondit pas et se mit au travail, sa mixture d'herbes humides dans les mains. Il caressa la vache, lui flatta l'encolure, examina ses yeux, respira son haleine, puis lui donna son remède à manger. Au bout de quelques instants, elle mugit et vomit. Tous se reculèrent d'un pas.

— C'est fini, dit sobrement le guérisseur en étudiant la masse nauséuse qu'elle avait rendue. Elle va de nouveau se nourrir. Elle avait brouté de la bourse-de-capucin. Ce sont les feuilles que l'on voit là.

La vache commençait déjà à se tourner vers son foin.

Le fermier et la fille suivirent le guérisseur qui ressortait de l'étable. Il ne s'arrêta pas pour attendre un quelconque salaire. La voix du

fermier l'accompagna en partant :

— J'enverrai ma fille vous apporter quelque chose.

Le Sauvage, disparaissant dans les fougères, se souvint de son rêve et ne répondit pas.

Trois cerfs blancs aux yeux d'or...

Un vent doux et fort descendait de la montagne ; il sentait les loups, les lièvres, les fraises sauvages, la pierre. Le vent et la nostalgie menacèrent de l'arracher à sa forme humaine. Il s'y accrocha tristement, refusant de se rappeler ces doux instants, quelques jours ou quelques semaines plus tôt, où au bout de vingt ans, il avait repris sa forme de loup. Un garçon de l'école était monté bien trop haut, seul, en quête d'une légende. Il avait de nombreuses fois observé les élèves et les jeunes mages alors qu'ils cherchaient à apercevoir l'insaisissable Loup Blanc. Jusque-là, toujours, les vents, la solitude et le roc impitoyables les avaient découragés avant qu'un vrai danger ne les guette. Celui-ci avait tout bravé. Alors, il était redevenu mage, puis loup. C'était cela, songea-t-il, ou laisser une vie en péril à cause de lui. Depuis le sommet, le loup vit le garçon s'arrêter, tremblant de froid et de fatigue, fasciné par l'immensité de pierre, ses lunettes glissant de sa main, tombant dans les rochers. Le mage les retrouva, et les lui tendit pour qu'il reparte enfin, qu'il redescende de la montagne.

C'était le premier et le seul sortilège que le mage s'était autorisé en vingt ans. L'aisance avec laquelle il avait quitté son corps humain l'étonnait. Depuis lors, les vents le charmaient, la pierre, l'eau courante, les animaux de la forêt, les aigles en vol. Son corps brûlait de se fondre dans toute chose sur laquelle se posaient ses yeux. Le vent, qui touchait sa peau nue, lui rappelait les limites de sa forme humaine et avec lui revint le souvenir, implacable et terrible, de ce qui l'avait enfermé dans ce corps, depuis qu'une nuit d'hiver il était rentré du Champ du Chasseur à Chaumenard.

Il repoussa ces assauts de sa mémoire en cherchant des violettes friandes d'ombre dans le sous-bois et au pied des arbres. Il avait les mains pleines de tendres crosses de fougère et d'ail sauvage quand il rejoignit sa cabane.

Quelqu'un l'attendait. Le palefrenier d'une auberge, située un peu plus loin sur la route, dans les profondeurs de la forêt. Il passa devant lui sans un mot pour aller poser ses plantes, puis ressortit. Le palefrenier, un jeune homme musclé avec du crottin sur les bottes, cligna des yeux en regardant le guérisseur, comme s'il découvrait le bien-fondé de toutes les histoires étranges qui couraient sur lui.

Cet homme vit dans une caverne et marche pieds nus, été comme hiver, tel un animal. Il parle à peine, mais il connaît le nom de tout ce qui pousse.

— C'est l'aubergiste qui m'envoie. Une femme voudrait aller voir sa fille à l'école, mais son cheval refuse de sortir de l'écurie et de se lever. Et personne ne comprend pourquoi.

Le guérisseur réfléchit un instant, aussi immobile que le roc. Ses yeux, brumeux comme de l'argent terni, distants, demeurèrent fixés sur le visage du garçon jusqu'à ce que celui-ci, se balançant d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, baissât la tête pour se regarder, comme s'il se sentait soudain invisible. Puis le guérisseur opina brièvement et disparut dans sa cabane.

Des sacs de différentes tailles sur l'épaule, il suivit le garçon jusqu'à l'auberge.

— Il revint tard, l'air vaguement hagard ; mais le cheval était sur pied. Il trouva une caisse de pommes de terre nouvelles et quelques digitales pourpres devant sa porte : son salaire pour la vache. La femme de l'auberge lui avait donné une petite gourmette en argent qu'il fit tomber dans un pot en faïence craquelée sur le bord de la fenêtre. Il fit un feu, prépara une décoction d'herbes et suspendit les autres plantes pour les faire sécher. Au bout d'un temps, il se mit à marcher de long en large à travers la fumée, écoutant les vents, écoutant les loups hurler à la lune s'élevant au-dessus de la montagne.

Trois chiens de chasse blancs, aux yeux et aux ombres rouges comme le feu, traversèrent ses rêves cette nuit-là, à la poursuite du cerf blanc. Ils ne faisaient aucun bruit. Leur silence lugubre alarma le mage dans le bois. Il voulut alors trouver son chemin pour sortir de la forêt, mais, comme bien souvent dans le monde onirique, il semblait avoir pris racine comme un arbre.

Rien ne suivit les chiens, cette fois. Il se réveilla, profondément agité, s'interrogeant sur le message que son esprit lui adressait. Chasser, disait le songe. Chasseur. Mais ce cavalier sombre était entré dans la légende vingt ans plus tôt et n'avait plus jamais reparu, sauf dans le souvenir des hommes. Le mage n'avait pas besoin de dormir pour se le rappeler : le Chasseur, la forme ultime de sa magie, traversait sur son cheval chaque jour de sa vie.

Le point culminant de tout ce qu'il avait jamais appris...

Il passa la journée très haut sur la montagne, à chercher une minuscule petite fleur sauvage qui vivait, semblait-il, d'air et de rocaille. Il l'utilisait en cataplasme pour refermer les plaies. Fleur des pierres, l'appelaient les chevriers qui lui montraient les endroits où ils en avaient vu. Ils s'en méfiaient ; les chèvres qui en mangeaient trop tombaient malades. Le guérisseur grimpa au-delà des troupeaux, s'efforçant de dépasser ses rêves, fuyant l'ombre étrange qui assombrissait ses pensées, comme si une lune noire s'était levée d'on

ne savait où pour jeter son obscure clarté sur son cœur.

À l'approche du crépuscule, il glissa d'un rocher en voulant atteindre une dernière plante. Il tomba dans un bruit de poterie brisée, surpris par la douleur, ne résistant qu'à grand-peine au désir de se fondre dans la pierre, ou de s'élancer vers le ciel. Un instant, il s'étonna de la forme fragile qu'il habitait, et de la façon inconsidérée dont il en avait usé au cours des ans. Ce serait sans doute un grand soulagement de l'abandonner définitivement. Sa chute s'arrêta enfin dans un éboulis, à la lisière d'un pré. Il releva la tête au-dessus de l'herbe et des fleurs sauvages et rencontra l'œil jaune fendu d'une chèvre.

La chèvière l'aida à s'asseoir. C'était une petite femme maigrelette, aussi agile que ses bêtes, avec un visage si érodé qu'elle pouvait aussi bien être née avec les montagnes.

— Il ne faut jamais aller là où les chèvres ne vont pas, dit-elle. Pensiez-vous pouvoir sauter où elles ne le peuvent pas ?

Elle fit bouillir des fleurs de pierre et lui prépara une infusion qu'il n'avait encore jamais goûtée. Le breuvage calma ses contusions et fit descendre les étoiles plus près qu'il ne les avait jamais vues. Il s'endormit dans le pré et entendit, juste avant de sombrer dans ses rêves, la cloche lointaine de l'école en contrebas qui avertissait élèves et mages de la tombée de la nuit.

Trois chevaux blancs avec des yeux en os et des ombres de gelée blafarde galopaient derrière les chiens. Leurs cavaliers invisibles jetaient des ombres pâles, scintillantes, de rubans, de capes et de cheveux battus par le vent. Contrairement au cerf et aux chiens, ils virent le mage. Ils dirigèrent leurs farouches montures vers lui et s'arrêtèrent. Il s'éveilla juste avant qu'ils ne deviennent visibles.

La chèvière était partie. Il entendait la voix de la femme rebondissant de rocher en rocher, appelant une chèvre descendue dans une ravine. Elle lui avait laissé un peu de pain noir et des lentilles froides qu'il mangea, assis dans le pré, les yeux fixés sur les minuscules bâtisses de pierre à l'orée de la forêt. Tout ce qu'il avait appris dans son existence de mage semblait lointain et incongru, un savoir que la montagne ou la forêt engloutiraient au bout du compte et rendraient dénué de sens.

Juste avant qu'il ne se lève, il s'aperçut de loin, à travers l'œil d'un aigle, ou celui de la lune : ni humain ni inhumain, n'ayant sa place nulle part, mage impuissant, homme prisonnier du temps, hanté par le souvenir du pouvoir. La tristesse planta une flèche acérée dans son cœur que cet instant fugace avait ouvert pour lui rappeler ce qu'il avait perdu.

Il se leva, les vents de la montagne et les vents de la mémoire le pressant, l'attirant hors de lui-même. Il poursuivit son chemin obstinément, douloureusement, et redescendit, les yeux fermement rivés sur le sentier, les mains vides, jusqu'à ce qu'il retrouve sa cabane et puisse enfin se reposer.

Dans ses rêves, les cavaliers invisibles prirent forme.

Trois cavaliers sans visages fixaient le mage dans la forêt. Il hurla, terrorisé, mais, comme toujours dans les songes, il sut qu'aucun son n'avait franchi sa gorge. L'un des trois visiteurs était un adulte aux cheveux clairs ; l'autre une enfant aux longs cheveux nacrés volant au vent. Le troisième était une femme, à la chevelure de feuille d'automne, tressée de rubans et de rangées de perles. Elle portait une couronne de bois de cerf et d'or. Un trou noir remplaçait l'ovale de sa face. Derrière eux chevauchaient des chasseurs aux visages de feuilles, de branches de saule nattées ou d'écorce lisse de bouleau blanc. Alors que le regard du mage, fasciné et confondu, leur découvrait des yeux et une bouche d'écorce, la cavalière couronnée encocha un trait sur son arc.

Chagrin ! cria une voix alors qu'elle décochait la flèche. La voix, sauvage et douce comme l'eau d'un ruisseau, appartenait à l'ovale vide et sombre sous la couronne. L'air devint givre et fulgurance devant le mage blanc, scintillant, froid comme la mort. Elle cria encore *Chagrin !* et la flèche l'atteignit.

Il se réveilla, stupéfait.

Dans le château du roi de Pelucir, Talis, qui essayait d'éteindre la flamme d'une bougie par sa seule volonté, réduisit en miettes tous les miroirs autour de lui.

Il faisait à peine jour. S'éveillant à l'aube, comme de coutume, il avait un moment oublié où il se trouvait. De la fenêtre de sa chambre, il voyait non pas les pics nus de Chaumenard, mais un bois vert et brumeux sur une colline couronnée d'un ciel nacré. La voix de la magie avait retenti fébrilement en lui et l'avait tiré du lit. Il s'était rappelé, soulagé, le livre qu'il avait emporté de l'école. Il l'avait ouvert, avait choisi un sortilège au hasard pour s'exercer. Les seuls bruits, jusqu'à ce qu'il prononce les derniers mots de la formule, provenaient des cuisines et du chenil : coups de hache sur le bois, aboiements des chiens affamés. Puis le miroir rond et lourd suspendu au-dessus de la cheminée avait éclaté aussi violemment que s'il y avait jeté une pierre. Les débris de verre jaillirent du cadre de chêne et s'éparpillèrent sur le sol. Il observait les éclats, perplexe, quand quelqu'un frappa à sa porte. Dans le couloir, d'autres chambres s'ouvrirent, et des voix, étonnées, furieuses et apeurées, crièrent à la sorcellerie.

Il ouvrit rapidement, et se trouva devant une dizaine de gardes qui entouraient le roi, nu sous une cape, les cheveux en bataille. Sa maîtresse, Genia, était derrière lui, les yeux encore ensommeillés, ses sourcils pâles froncés par l'étonnement.

— Je suis désolé, s'excusa rapidement Talis, assumant la responsabilité de les avoir tirés du lit, mais ne sachant trop, encore, ce qui s'était passé. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Je me suis réveillé avec des morceaux du miroir de Genia dans ma barbe ! s'exclama son frère, ébahi. C'est toi qui as fait ça ?

— J'essayais d'éteindre une bougie.

Burne le considéra avec étonnement. C'était un homme solidement charpenté, débordant d'énergie, aux cheveux dorés et à la barbe grisonnante. Talis vit avec horreur qu'un éclat de verre y brillait encore. Alors qu'il était plus jeune que Talis, il avait couru jusqu'au Champ du Chasseur pour y voir leur père mourir. Il l'avait enterré, avec leur mère, et avait élevé Talis comme le fils qu'il n'aurait jamais. Talis, habitué au mélange de répulsion et de fascination qu'exerçait la

magie à Pelucir, perçut la tension dans la voix de son frère.

— Tu as brisé tous les miroirs du château en essayant de souffler une bougie ? C'est ça qu'ils t'ont appris pendant deux ans dans cette école ?

— Je crois, répondit Talis, songeur, que ça doit venir du livre de rituels.

— Alors, trouves-en un autre, rétorqua Burne, irrité. Ou va dans les bois pour t'exercer. Tu es censé apprendre à défendre le château, et non à le démolir. Notre grand-oncle est sans doute déjà au portail, sur son cheval, en train de pourfendre les corbeaux de son glaive.

Il tourna les talons, laissa une empreinte sanglante derrière lui, et poussa un juron sonore.

— Je suis désolé, répéta Talis dans son dos.

Il rentra dans sa chambre, où les serviteurs balayaient le verre. Debout devant la fenêtre, il regarda le soleil se lever derrière les arbres, marbrant le Champ du Chasseur d'or et de ténèbres.

Un coin de l'imposant donjon qui projetait une ombre noire attira son attention. Le toit, par endroits, s'était effondré ; une flèche enflammée avait brûlé une poutre puis consumé une partie de la charpente avant qu'on ne parvienne à maîtriser l'incendie. On disait le donjon hanté par les fantômes estropiés, affamés, amers des guerriers morts durant le siège. Il était possédé, disait-on encore, par une sombre magie tissée de sang, de feu, de haine et de peur. Personne n'y montait jamais.

— Tu veux *quoi* ? demanda Burne durant le petit déjeuner dans la grande salle.

Talis, brisant impitoyablement les miroirs de si bon matin, s'était par là même privé de la compagnie de jeunes et jolies invitées, comme si, songea-t-il avec regret, elles s'étaient évanouies avec leurs reflets.

— Je veux utiliser le donjon. Je ne dérangerai personne, là-haut, à part les fantômes.

— Ce n'est pas un sujet de plaisanterie, dit Burne, pincé.

— Je ne plaisante pas, répondit calmement Talis. Et je n'ai pas peur des spectres. J'ai grandi avec eux. Ils ont toujours hanté ce château.

Burne, en silence, saisit une arête de saumon sur le bord de son assiette et se recula dans son fauteuil en soupirant.

— Je sais. Et ils t'ont hanté, toi aussi. Non. C'est lugubre, là-haut. Je ne veux pas que tu t'y perdes dans les souvenirs.

C'est déjà fait, songea Talis, grattant les raisins secs d'un pain façonné en forme de cygne.

— Le livre que j'ai rapporté est bizarre, dit-il patiemment en rompant le cou de l'animal. C'est comme si les mots n'étaient pas à prendre dans leur sens habituel.

Burne, qui se curait les dents, le considérait d'un air suspicieux.

— Ils ne veulent pas dire ce qu'on attend d'eux, poursuivit Talis.

— Qu'est-ce que...

— C'est pour ça que j'ai mis la pagaille, ce matin. Les rituels paraissent très simples, élémentaires. Eteindre une flamme, comme ça...

Il se concentra, laissant la flamme d'une bougie devant eux brûler dans l'obscurité de son esprit, puis mourir, alors qu'il repliait les ténèbres sur elle. La bougie s'éteignit. Burne cilla, étonné.

— Ce n'est pas difficile. Et c'est ce que j'essayais de faire ce matin, rien de plus.

— Alors pourquoi as-tu cassé tous ces miroirs ?

— Parce que le rituel concernait en fait les miroirs, et non les bougies. Mais le texte parlait de bougie. Et de feu. Alors, ça m'a embrouillé.

— Moi aussi.

— Je suis pratiquement sûr qu'il en va de même pour tous les sortilèges. Ils appartiennent au langage secret d'un mage inconnu. Il faut que je comprenne cette langue pour pratiquer sa magie.

Burne grogna.

— Ce serait aussi bien si tu laissais tomber ce livre.

— Non.

— Tout ça m'a l'air beaucoup plus dangereux qu'utile.

— C'est toi qui m'as envoyé à Chaumenard, lui rappela Talis. Et Pelucir a besoin de la sorcellerie pour se défendre, n'est-ce pas ?

— Mais sûrement pas au prix de ta vie.

Talis secoua la tête.

— Il n'est pas question de cela.

Il releva ses lunettes d'un geste machinal, évitant le regard sceptique de Burne.

— Les mages ne s'entretiennent pas par manuel interposé. Je serai prudent.

— Non.

— Burne, je ne renoncerai pas à utiliser ce livre. Il est bien trop fascinant. Je retournerai à Chaumenard si tu veux que...

— Non.

Burne changea de position et de tactique.

— De toute façon, le donjon doit être complètement délabré, maintenant. Tu t'y romprais le cou. Et en plus des fantômes et des souvenirs douloureux, il est sûrement envahi par les chauves-souris et les rats.

— C'est encore une chose qui m'attire là-bas. Si ce lieu a engendré sa propre magie pendant le siège, je dois l'explorer. Il représente peut-être une source de pouvoir qui pourrait nous être utile pour défendre le château. Une sorcellerie qui ne serait liée à aucun mage, mais attachée au cœur et au sang de Pelucir.

Les sourcils de Burne se rejoignirent.

— Je ne comprends pas.

— Moi, je comprendrai. Si tu me laisses essayer.

Le roi demeura silencieux, le regard fixé sur son arête de saumon. Il prit finalement une décision et devint cassant.

— Tu seras gardé en permanence.

Talis, surpris, ne protesta pas.

— S'il t'arrive quelque chose, je ne me le pardonnerai pas. Au moins, si tu es sous surveillance, je saurai ce qui s'est passé.

— Il ne m'arrivera rien, promet Talis.

Après le petit déjeuner, accompagné de deux gardes, son livre sous le bras, Talis se dirigea vers le donjon. Les soldats, trop jeunes pour avoir connu le siège du château, le suivirent la mort dans l'âme. Ils étaient blêmes et nerveux, comme s'ils s'attendaient à trouver et le Chasseur et le sorcier de la bataille légendaire au sommet de la tour. La porte épaisse, fermée, mais non verrouillée, céda sans difficulté. Des enfants à la recherche de fantômes étaient sans doute passés avant eux, songea Talis. Étant moins doué pour allumer du feu que pour l'éteindre, il avait emporté une torche. La lumière repoussait les ténèbres vaporeuses devant lui, sans toutefois les percer totalement. Les fenêtres étroites, même celle qui faisait face au soleil, restaient curieusement opaques.

Quelque chose de pâle glissa silencieusement à la périphérie de l'auréole de lumière.

— Un fantôme, murmura un des gardes.

Les dalles de pierre ébréchées étaient tachées de sang.

— Les guerriers sont venus ici, répondit l'autre sur le même ton en regardant le sol, pour *Le* fuir.

Ils avaient tiré leurs épées. Talis releva les yeux, et aperçut dans un croisillon faiblement éclairé et vibrant de poussière, loin au-dessus de lui, d'autres fantômes blancs s'égaillant sur les chevrons et les lattes pourries du plancher intermédiaire. Où ? demandèrent-ils, indifférents.

— Des hiboux, dit-il aux gardes qui le considérèrent avec méfiance.

Ils ne le crurent pas. Les fantômes, songea Talis, ne sentent pas aussi fort. Il pénétra plus avant dans l'obscurité, trouva enfin l'escalier de pierre usé qui gardait encore les empreintes ensanglantées des guerriers blessés fuyant le Champ du Chasseur. Les marches semblaient se matérialiser, l'une après l'autre, sous ses pieds. Elles grimpaient interminablement le long des parois, sans qu'il puisse deviner où elles le conduisaient. Les gardes chuchotaient derrière lui. Enfin, il vit un rectangle noir flottant dans un cadre de lumière pâle. La porte était devant lui, à une ou deux marches. La flamme en lécha brièvement le bois. Il suspendit sa torche à un anneau de fer fixé au mur et découvrit un visage dont les yeux s'ouvrirent pour le regarder.

Ce n'étaient que des nœuds, des flaches et des taches de résine assemblés en une sentinelle plutôt austère, mais un des gardes faillit en perdre l'équilibre et dégringola quelques marches.

— Sorcellerie, cracha-t-il comme un juron, et le visage parut en prendre ombrage.

— Ce n'est que du bois, fit observer Talis distraitement.

Il sentait derrière la porte battre le cœur sombre du donjon : sa mémoire et son pouvoir magique. Il avança la main vers le loquet.

— Restez ici.

— Sire Talis ! Le roi...

— C'est pire à l'intérieur, souffla-t-il en remontant ses lunettes.

Les gardes se figèrent, transis de peur. Il sourit. Les deux hommes s'assirent sur les marches.

— Si vous avez besoin de moi, ajouta-t-il, appelez. Je vous entendrai.

Il referma rapidement la porte derrière lui. Des silhouettes se mouvaient sur le mur. La pièce semblait plus grande qu'elle n'aurait dû l'être. Sur les murs, des couches d'argile, de paille et de chaux noircies par la fumée protégeaient l'endroit des intempéries. La lumière qui tombait du toit défoncé et entraît par l'unique et large fenêtre dessinait clairement les ombres. Il regarda, hypnotisé, la découpe d'un homme prêt à tirer une flèche lâcher son arc alors qu'un

glaise tombant de nulle part lui tranchait la main. L'air devint soudain presque irrespirable, comme si la pièce était envahie de fumée et qu'une chaleur trop intense se dégageait de l'âtre froid. Une autre ombre rôdait nerveusement sur les parois. Elle s'arrêta pour regarder à la fenêtre et se recula précipitamment. Talis vit une boule de feu traverser le champ et se ruer sur l'ouverture. Celle-ci bougea.

Il cilla. La fenêtre donnait désormais sur le jardin d'herbes aromatiques, à l'arrière de la cuisine. Il s'en détourna, tremblant légèrement ; le silence, tout autour de lui, était tendu, comme si le cri de l'homme à la main coupée allait franchir les frontières de la mémoire et jaillir dans le présent. Sentant la sueur couler sur son visage, il ôta ses lunettes, se frotta les yeux du revers de la main, et chercha un endroit où poser le livre. Une table, songea-t-il en relevant un tabouret renversé. Un seau pour recueillir la pluie. Un miroir, intact. Une bougie. Il cessa de réfléchir, submergé par un accès de désespoir et de colère subit qui semblait suinter des pierres pour s'infiltrer en lui. *Regarde*, lui disait le donjon. *Vois. Cela est arrivé.*

— Oui, murmura-t-il. Oui...

Et une affreuse tristesse s'empara de lui, une douleur telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de sa vie. Il tituba jusqu'à la porte et s'y adossa en attendant que sa respiration s'apaise et que rien, dans son expression, ne pût alarmer les gardes.

Il fit apporter divers objets jusqu'à la porte, mais n'autorisa personne à entrer dans la pièce. La fenêtre se déplaçait au gré de ses caprices durant la journée, comme si elle fuyait un bombardement de pierres ou cherchait la caresse d'un furtif rayon de lune. Au contact du grand calme de Talis, le donjon paraissait s'apaiser. Les ombres sur les murs se faisaient plus rares, l'air était moins chargé de cris silencieux.

Il ne s'essaya pas davantage à la magie ce jour-là, de crainte de provoquer la fureur de Burne s'il commettait une nouvelle erreur. Mais il resta si longtemps à lire le livre, essayant de trouver un lien entre un miroir et une flamme, de deviner le sens caché des mots, que le crépuscule se coula à son insu dans le bois qu'encadrait la fenêtre, et que les gardes, en entendant les trompes du soir, frappèrent nerveusement à la porte.

— Sire Talis, le roi vous attend dans la grande salle.

Il l'y rejoignit bientôt, mais si distrait, si loin des visages qui l'entouraient, que le roi explosa :

— Si ce repaire de chauves-souris doit te perturber autant, je le ferai fermer. Tu as toi-même l'air d'un fantôme.

Talis s'empressa de discipliner ses pensées et s'appliqua à se

montrer aussi sociable que possible. À la fin du repas, au moins trois rumeurs différentes couraient sur son mariage imminent. Burne avait l'air satisfait. Mais sa maîtresse, une femme douce et sagace, avait remarqué les efforts de Talis. Alors qu'ils se retiraient dans leurs chambres respectives, elle vint le trouver.

— Ne laissez pas le roi vous ennuyer, dit-elle gentiment. L'amour a besoin de prendre son temps ; il se reconnaîtra lui-même le moment venu. Burne le sait. Il essaie de mettre le passé derrière lui, mais il ne peut pas le faire aux dépens de votre avenir. Soyez patient.

Talis était de retour dans le donjon avant le lever du soleil. Le visage, sur la porte, ouvrit un œil distrait alors qu'il la poussait, puis replongea dans le sommeil. Le château dormait encore. Seuls les chenils, les écuries et les cuisines étaient déjà en effervescence, car les invités avaient été conviés à chasser ce matin en compagnie du roi.

Talis, bien plus intéressé par les mystères du livre de magie que par ce passe-temps barbare, espéra que son frère ne remarquerait pas son absence. La fenêtre lui offrait une vue du champ et du bois, au loin, brume de verts et d'ombres, où la nuit s'attardait encore sous les chênes dorés et les bouleaux plus blancs que l'os. Le soleil et les chasseurs troubleraient bientôt cette paix, délogeant des bandes d'oiseaux effarouchés des frondaisons. Pour l'instant, le bois rêvait. Le château aussi. Talis ouvrit le livre.

Le soleil se leva sans attirer son regard, car la fenêtre était maintenant tournée vers les jardins et les fontaines. Talis s'était redressé, tenté par un sortilège. Il n'avait pas l'air bien difficile : ouvrir le loquet d'une porte à distance. Talis regarda la porte, puis le livre.

Le rituel, il le savait, n'aurait rien à voir avec ce qui était écrit. Il concernerait plus probablement les arbres, ou le vent. Mais, se dit-il avec logique, s'il découvrait ce qu'il signifiait réellement, alors il pourrait trouver un lien entre la réalité et les mots, et prouver que, dans le langage malicieusement codé du mage, porte signifiait arbre – ou vent.

"Ustensiles, disait le livre. Une tasse en or. Un grand bol d'eau. Une bougie allumée dans un bougeoir en or."

Il avait déjà tout sur place ; c'étaient des objets que la magie requérait communément. Il versa un peu d'eau de pluie du seau dans une cuvette en porcelaine et alluma la bougie. L'odeur de cire parfuma l'air. Le souvenir nostalgique du printemps dans les hauts prés et les montagnes l'effleura. Il fit le vide dans son esprit et se concentra.

"Tenir la tasse à l'envers au-dessus de l'eau, disait le livre, de sorte

que l'or reflète l'eau et que l'eau reflète l'or. Le reflet reflétant le reflet. Mettre la bougie entre les deux, dans l'eau, afin que le feu, l'or et l'eau se nichent au creux de la tasse.

"Répéter ces mots trois fois. À l'envers."

Talis, tenant fermement la tasse au-dessus du feu, de l'or, de l'eau, se figea, déconcerté. De quels mots s'agissait-il ? Puis une idée lui traversa l'esprit :

— *Srevnel a. Siof siort. Stom sec. Retépér.*

Il sentit l'air vibrer autour de lui, comme si le donjon, intrigué par cette curieuse magie, l'observait.

— *Srevnel a*, répéta-t-il.

Il eut la sensation de percevoir en écho une voix inconnue, pressante, intense.

— *Siof siort. Stom sec. Retépér. Srevnel a*, recommença-t-il une troisième fois. *Siof siort. Stom sec.*

Il entendit un cri, faible et distant comme un souvenir franchissant le temps. Son visage se crispa.

— *Retépér !*

Et la lumière jaillit de l'eau.

La tasse lui échappa des mains, tourbillonna dans la pièce et s'écrasa contre le mur. La lumière, qui bourdonnait dangereusement, zébra sa vision, heurta le plafond, puis sortit par la fenêtre, laquelle s'était de nouveau déplacée, peut-être attirée par les cors qui annonçaient le début de la chasse.

Talis entendit le cri affolé des trompes, puis le bruit métallique du cuivre contre la pierre. Les aboiements des chiens noyaient les voix des hommes, mais il perçut, à la seconde où il put enfin sortir de sa paralysie, des piailllements isolés ici et là, parmi les clabaudages excités.

— Burne, souffla-t-il.

Horrifié, il se précipita à la fenêtre, s'y accrochant avant qu'elle ne se déplace de nouveau. Il se pencha prudemment au-dessus du bord, retenant ses lunettes, et regarda la scène en contrebas.

Burne lorgnait un éclair de feu blanc qui s'enfouissait comme une taupe au pied de son cheval. Celui-ci, le préféré de son frère, tremblait comme une feuille, mais ne désarçonna pas son cavalier. Le musicien, assis parmi les chiens, l'air ahuri, n'avait pas eu cette chance. Des serveurs avaient renversé leurs plateaux de vin épiché et de brandy chaud, éclaboussant leur livrée. Des gobelets roulaient sous les pattes des chiens. La meute gémissait et grondait devant la lumière, les

chevaux étaient prêts de s'emballer. Tout le monde semblait frappé de stupeur. Tous regardaient le trait de lumière qui, mû par une sorte de frénésie, finissait de disparaître dans le sol.

Les têtes se relevèrent alors pour se tourner vers Talis.

Il ne vit qu'un visage : celui de son frère. Furieux, empourpré. Le vacarme ambiant couvrait la voix du roi, mais Talis saisit le sens général de ses invectives. Qu'avait-il donc appris en deux ans à Chaumenard, et pourquoi lui, Burne, avait-il pris la peine de l'envoyer là-bas ? Et pour quelle raison avait-il survécu au siège de Pelucir, si c'était pour être tué par son propre frère ? Il ajouta ensuite quelque chose qui incita Talis à se pencher plus dangereusement encore à la fenêtre, pour mieux entendre. Les chiens, dont les glapissements avaient chassé l'éclair, commençaient à se calmer. La voix du roi lui parvenait maintenant distinctement.

— ... quitter ce donjon. C'est un cauchemar de souvenirs effroyables et je veux que tu restes parmi les gens au lieu de frayer avec des fantômes qui vont te rendre complètement fou...

— Ce n'est pas le donjon ! cria Talis. Burne, c'est seulement le livre.

— Alors, débarrasse-t'en ! Je veux qu'on le brûle et qu'on referme ce donjon...

— Burne, écoute-moi...

— Tu as failli me tuer !

— C'était un accident !

— Tu m'as accidentellement manqué ?

— Non !

— Alors qu'essayais-tu de faire ?

— Ouvrir une porte !

— Avec un éclair ?

— Burne, je t'en prie, écoute-moi ! Attends... je viens avec toi...

Le roi refusa de discuter davantage. Quelques instants plus tard, Talis, armé pour trucher tout ce qui bougeait, galopait à sa poursuite et le rattrapait à mi-chemin du bois. Tous semblaient impatients de l'interroger sur l'incident, de le taquiner, de lui raconter ce qu'ils faisaient au moment où l'éclair avait jailli de la tour et pratiquement embroché le roi. Mais c'était plus qu'une flèche de lumière ; plutôt un être étrange de nature lumineuse, doué de vie, et mû, semblait-il, par un besoin urgent de s'enterrer vivant. Et ce bruit bizarre qu'il faisait. Ce bourdonnement. Comme la vibration d'une énorme corde de luth.

— Burne... implora Talis, mais le roi ne lui offrait que son profil

dur, sa mâchoire crispée.

— Non.

Les chiens, découplés, filèrent vers le bois. Le roi lança sa monture au petit trot. Talis, indécis, se retourna vers le donjon. Les cavaliers se déployèrent. Trompes et cors sonnèrent la chasse aux cerfs, aux lièvres, aux sangliers et aux oiseaux. L'œil unique au sommet de la tour, aveuglant de lumière, rencontra son regard. Il eut une vision soudaine. Une image folle de lui-même se barricadant à l'intérieur et laissant Burne l'assiéger. C'était clair. Le roi ne lui pardonnerait jamais, et il n'avait plus aucune raison de vouloir rester là-haut. Cependant la bâtisse l'attirait toujours, aussi chargée de souvenirs que l'esprit des guerriers qui avaient survécu à cette nuit. Elle constituait un mystère, au même titre que le livre de magie qu'il devrait sans tarder aller cacher. Il vit les cavaliers disparaître dans la forêt et se résolut à essayer une nouvelle fois de persuader son frère.

Il lança son cheval au galop.

Des sonneries indiquèrent un cerf en deux endroits différents. Il suivit une direction, aperçut des éclairs d'or, d'incarnat, de pourpre vif parmi les feuilles ; ils étaient plus loin qu'il ne l'aurait pensé. Les trompes retentirent encore, puis le son doux, argentin, des cors signalant un lièvre. Les aboiements semblaient venir de toutes les directions à la fois, bien qu'il ne vît aucun chien. Il chevauchait rapidement, au mépris du danger, choisissant de s'orienter au son des trompes, car Burne traquerait le cerf avant le lièvre. Une tresse de feuilles de bouleaux effleura son front. Il se pencha sur l'encolure de son cheval, galopant bien trop vite sous les rameaux tendus des chênes. Mais il avait beau faire, la chasse paraissait s'éloigner toujours.

Il entendit le cor, de nouveau, distant, moqueur, puis soudain très proche, et ailleurs encore. Les chasseurs s'étaient apparemment éparpillés dans le bois. Il s'élança d'abord dans une direction, puis dans une autre, ne voyant rien d'autre que des arbres, les ombres mouvantes des feuilles que le vent caressait. Il traversa les ombres, ahuri, défiant toute prudence, puis un ruisseau peu profond pavé de grosses pierres moussues. Il sentit son cheval trébucher et le redressa en tirant sur les rênes. Le bras effilé d'un chêne, sur l'autre rive, le frappa en pleine poitrine, le souleva de sa selle et le jeta dans l'eau.

Le monde bascula dans l'obscurité. Il parvint enfin à rouvrir les yeux, incapable de respirer, ne sachant s'il était dans l'eau ou dans l'air. Il trouva finalement de l'air, le happa goulûment, essayant, en clignant des yeux, de dissiper l'étrange brume verte qui l'avait enveloppé. Il se rendit compte peu à peu qu'il s'agissait du feuillage,

tout simplement. Il avait perdu ses lunettes et le monde se brouillait. De petites explosions de douleur éclataient dans son genou, ses côtes, son épaule, sa nuque. Il était allongé sur le dos, dans l'eau. Du frai et des rubans de mousse visqueux glissaient autour de lui. En gémissant, il attrapa ses lunettes et se redressa tant bien que mal parmi les pierres. Il grimaça, ayant l'impression d'être en miettes, bien qu'en état de fonctionner. Il chaussa les lunettes ; un verre était cassé. Il nettoya l'autre.

Près de lui gisaient sa lance à sanglier et quelques flèches brisées. Le fourreau fixé à sa ceinture était plein d'eau. Il tâtonna autour de lui et saisit son couteau de chasse. Aidé de sa lance, il se releva et pataugea hors du ruisseau. Son cheval avait disparu, ce qui le surprit, dans la mesure où l'animal était d'un tempérament plutôt placide et peu enclin à s'effaroucher d'un rien. Appuyé sur sa béquille de fortune, il tendit l'oreille pour suivre la chasse.

Le bois restait totalement silencieux.

Pas de trompes, pas d'aboiements, pas de galops effrénés, pas de voix, pas même un pépiement d'oiseau se plaignant du remue-ménage. Les feuilles elles-mêmes observaient une parfaite immobilité ; elles auraient aussi bien pu être sculptées dans la pierre. Encore que, remarqua-t-il, étonné, leurs ombres, sur le sol, se balançaient légèrement.

Le son d'un cor retentit. Une seule note, très douce.

Trois cerfs immaculés, avec des yeux et des ombres d'or, surgirent des taillis en courant devant lui.

Il entendit son propre cri muet et sentit le fin duvet se hérissier sur sa nuque. Il essaya de bouger, mais ne put que s'agripper plus fermement à sa lance pour ne pas tomber. Les cerfs s'évanouirent sans bruit parmi les arbres, leurs ombres baignant tout ce qu'elles touchaient d'un fugace rayon de soleil doré.

Trois chiens de chasse blancs comme l'os, avec des yeux et des ombres rouge sang, sortirent silencieusement du bois à la poursuite des cervidés.

Il essaya de se rendre invisible, mais, dans ce monde sens dessus dessous, ne parvint qu'à effacer son ombre. Les mains mouillées cramponnées à la lance, il se tourna désespérément pour s'éloigner, pour se soustraire à la vue de ce qui viendrait ensuite. Mais il ne pouvait se mouvoir assez rapidement, et l'équipage fut là avant qu'il n'ait pu réagir.

Trois chevaux blancs avec des yeux d'os et des ombres de givre galopaient derrière les chiens. Sur leurs talons venaient trois rouans,

et ensuite trois chevaux noirs, et derrière eux encore une armée de chasseurs qui semblaient composés de racines, d'écorce, de feuilles, comme si le bois lui-même participait à la chasse. À travers le foyer vide de ses lunettes, Talis percevait un mouvement vert et diffus d'arbres chevauchant un vent impétueux. À travers le verre intact, il voyait des visages de feuilles et de sève, de branches fines de saule, d'écorce pâle et parcheminée de bouleau. Seuls les cavaliers qui se dirigeaient dans sa direction n'avaient pas de visages.

Il vacilla, se rattrapa à sa lance, les yeux fixés sur la cavalière aux mains fines et baguées qui s'avancait vers lui dans un éclatant tourbillon blanc de robe longue et de cape, de rubans de perles et de soie, une couronne d'or et de bois de cerf posée sur de longs cheveux flamboyants des feux de l'automne et encadrant un ovale sombre en guise de visage. Figé, Talis la vit sortir une flèche, lever son arc. Avant qu'elle ne tire, cependant, il murmura :

— Au moins, avant de me tuer, laissez-moi connaître votre visage. Et dites-moi pourquoi.

Il vit ses traits.

Il tituba de nouveau, frémissant, sans voix. Ses yeux sombres, or, troublés, étaient sertis dans un visage à la fois fier et vulnérable, et si beau qu'il ne semblait exister aucun mot, dans le langage humain, pour le décrire.

Elle baissa son arc. Sa voix avait la pureté, la majesté, les accents tourmentés du cor qu'il avait entendu.

— Je suis la mère du chagrin.

— Oh... dit-il silencieusement.

Sa voix avait disparu, le monde avait disparu, à l'exception de ce qui se trouvait dans le cercle de son verre resté intact.

— Comment puis-je vous aider ?

— Vous pouvez me voir. Vous êtes entré dans mon monde. Vous ne rêvez pas ?

— Non.

— Dites-moi votre nom.

Il inspira longuement, en tremblant, avant de lui donner et son nom, et tout ce qu'elle exigerait de lui.

— Je suis...

Quelqu'un l'appela derrière lui et le bois prisonnier de son unique verre fut anéanti.

Il se tourna, interdit, abasourdi par le clabaudage de la meute,

incapable de se remémorer l'apparition qu'il venait de quitter. Des chasseurs surgirent des arbres en criant ; des trompes sonnèrent ; les chiens se jetèrent à l'eau, harcelant un sanglier qui, dans sa panique aveugle, traversa le ruisseau et chargea droit sur lui.

Il ne se souvint pas d'avoir bougé. Il se souvint du sang sur la hure de la bête après qu'elle eut éventré un chien d'un coup de défense, de son odeur fétide quand elle s'approcha, et de ses petits yeux furieux et terrifiés. La lance trembla dans ses mains, essayant de se libérer. Quelque chose jaillit devant lui. Il vivait la scène à travers une brume sanglante.

Talis, entendit-il alors, en provenance d'un autre monde replié secrètement à l'intérieur du bois.

Puis ce fut la voix du roi :

— *Talis* !

Il s'agenouilla, tenant encore la lance sur laquelle le sanglier, dans son affolement, s'était embroché jusqu'à la garde. Cela, il pouvait s'en rendre compte, même à travers son verre brisé. Les chiens dansaient autour de lui, aboyant avec excitation sous son nez pour fêter ce qu'il venait d'accomplir. Il ouvrit finalement les mains, laissa retomber son arme et vacilla en se relevant. Burne le prit par le bras, l'entraîna à l'écart de la meute.

Il lui martelait le dos en lui parlant, le visage encore marqué par la peur. *Talis* grimaça alors que la douleur se réveillait soudain dans chaque recoin de son corps. Il ôta ses lunettes, en essuya le sang, les mains tremblantes. Son ouïe parut revenir avec sa vue. Alors qu'il les chaussait de nouveau, la voix de son frère lui parvint enfin.

— J'ai cru que tu étais mort. Je t'ai vu mort quand il est arrivé derrière toi et que tu restais là, sans bouger, sans te soucier du vacarme infernal qui faisait rage derrière toi. Et puis tu t'es retourné, tu as baissé ta lance et le sanglier s'est jeté dessus aussi proprement que s'il s'embrochait pour le dîner. Un seul coup, directement dans le cœur.

Il lui donna une nouvelle claque dans le dos, puis l'examina avec plus d'attention.

— Tu es tout mouillé... Et tu as du frai dans les cheveux.

— Je suis tombé dans le ruisseau, expliqua *Talis*, hébété. Je voulais te rattraper, et j'allais trop vite. J'ai cassé un verre et me suis peut-être aussi brisé une côte.

Je me servais de la lance comme d'une béquille. C'est pour ça que je la tenais.

Burne l'observa en silence un instant, le visage de nouveau tendu.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas eu recours à la magie ? Tu aurais pu être tué !

— Je ne sais pas. Je n'avais pas les idées très claires.

— Tu as dû t'assommer. C'est pour cette raison que tu ne nous entendais pas.

— Oui.

Il toucha ses lunettes et vit un visage dans le jeu d'ombre et de lumière des feuilles agitées par le vent.

— J'étais en état de choc. Burne, je suis désolé d'avoir failli te tuer, ce matin.

— N'en parlons plus, soupira Burne. Tu n'es pas le premier à essayer, de toute façon.

— Pour le donjon...

— Garde-le, puisque tu y tiens. Si ce n'est pas là, tu te trouveras un autre endroit pour faire tes bêtises, je suppose.

— Ce ne sont pas des...

Il s'interrompit.

— Merci, Burne.

— Bien. En attendant, cela fait une excellente histoire. Presque aussi bonne que ta chute de cheval et la mise à mort de ce solitaire enragé alors que tu boitillais sur ta lance avec des lunettes à moitié cassées !

Il assena une autre claque dans le dos de Talis en partant d'un éclat de rire retentissant.

— Tu pourras nous la servir quand on dégustera ta prise, ce soir !

Talis eut le sentiment, alors qu'il dégoulinait d'eau et de sang, et qu'il contemplait d'un œil la masse verte et floue du bois, et, de l'autre, les chiens se jetant à la curée, que la magie empruntait parfois de bien étranges voies.

Il retrouva son cheval, qui n'avait en réalité pas bougé, mais tout simplement refusé de le suivre dans le rêve, et rentra au château accompagné par les musiciens, le sanglier vidé de ses entrailles suspendu à sa lance derrière lui. Le médecin lui banda les côtes et le genou, lui interdit de monter l'escalier du donjon et lui donna un fortifiant propre, songea Talis, à dissoudre les chaînes d'un pont-levis, et qui l'abrutit jusqu'au lendemain soir ? Il semblait également de nature légèrement hallucinogène : tandis qu'il s'efforçait, pendant l'interminable festin, de rassembler ses pensées effilochées, le visage de la Reine du Bois ne cessait de lui apparaître parmi les convives. Il

attribua cette illusion à ses lunettes brisées qui lui faisaient voir double. Soudain, une jeune fille adoptait son expression impérieuse et vulnérable ; une autre, à la chevelure aux couleurs d'automne, le faisait sursauter. Soudain, il revoyait le visage de la reine, juste avant qu'il ne se détourne de lui. C'était un visage étrangement contrasté : à la fois délicat et majestueux, jeune et sans âge, farouche et serein, fier et tendre...

La sonnerie des trompes accueillit l'arrivée du sanglier. Talis se vit brusquement lui-même sur le plateau d'or et d'argent, aveugle et inerte. S'il ne s'était pas retourné, si la lance s'était brisée lors de sa chute, s'il l'avait perdue dans le ruisseau... Il déglutit, la gorge sèche, rajusta ses lunettes, et l'étrange vision se dissipa, ainsi que son appétit. Plus tard, les trompes saluèrent le départ des os, des reliefs de viande et des défenses qui reposaient tels des croissants de lune sur le plateau sanglant. Talis, dont l'esprit vagabondait de plus en plus, se contraignit à écouter son grand-oncle raconter un incident survenu un automne plus tôt, à moins que ce ne fût dix ans plus tôt, ou bien encore la saison précédant la naissance de Talis. Il y avait une Grande Chasse, expliquait-il, qui s'éternisait lors d'un automne qui ne connaissait pas de fin. C'était la chasse originelle d'où provenaient tous les contes. Il était question, dans cette histoire, d'un étrier cassé, d'une haie où séchait le linge de bohémiens, et d'un porc. Les yeux de Talis erraient sur les desserts. Elle était là, de nouveau, au bout de la table, une noisette entre ses doigts longs et fins, bagués d'or. Elle rit soudain, amusée par un détail du récit ; son visage se transforma, devint humain. Le roi se pencha vers Talis.

— Tu ne manges pas ? As-tu mal ? murmura-t-il.

Talis secoua la tête.

— Je crois que je ne sentirais même pas la douleur si tu me brisais une table sur la tête. J'ai l'impression de flotter dans un autre monde.

Burne grogna.

— Il vaut mieux que tu ailles te coucher avant de t'effondrer dans ton assiette.

Les serviteurs apportèrent des linges humides parfumés à l'eau de rose, et des petits bols de fruits glacés. Talis s'essuya les mains et se leva en chancelant.

— Et ne t'approche pas du donjon pour l'instant, ajouta Burne. Tu es assez dangereux comme ça quand tu as les idées claires.

— Entendu, répondit distraitement Talis.

Des ombres le suivirent, modelées par les flammes vacillantes des torches. Les voix, les rires, la musique semblèrent l'accompagner un

moment, même à travers la nuit obscure, comme s'il était entré dans une autre salle où l'on célébrait une autre chasse victorieuse. Il gravit lentement les marches du donjon. Elles lui parurent plus nombreuses que d'habitude. Il ouvrait la porte, au sommet de l'escalier, quand il se rappela, non sans une certaine surprise, qu'il était parti pour se coucher.

Il se rendit compte au bout d'un instant que la pièce était éclairée, alors qu'il était monté dans l'obscurité. La lumière ne provenait pas d'un feu, mais, semblait-il, d'un soleil ancien, doré, immobile, comme le bois par un tranquille après-midi d'été. Il avait de nouveau deux mondes devant lui : ce lugubre donjon, tout infesté d'ombre et cet autre, où la lumière tremblait comme si minuit n'existait pas.

Dans cette clarté, même le passé n'existait plus. Toutes les ombres tourmentées avaient déserté le mur. Il n'en voyait plus qu'une : longue, mince, couronnée de ce qui semblait être un cercle de feu ou de bois de cerf. Il la regarda un long moment, jusqu'à ce qu'il eût la sensation que son cœur était fait de cette douce lumière et que, à tout instant, elle pouvait sortir de cette ombre sans visage sur le mur pour entrer dans son univers.

Il entendit sa voix, distante, argentine, pure comme son cor de chasse. *Talis*.

— Oui, murmura-t-il. Oui.

Elle ne dit rien d'autre. Il garda les yeux grands ouverts jusqu'à ce que son ombre se répande partout, l'attire dans la nuit.

La flèche de lumière jaillissant du donjon et le sanglier firent que, pendant deux jours et plus, le nom de Talis fut sur toutes les lèvres dans la cuisine. Les serviteurs de salle racontèrent la façon dont l'éclair s'était enfoui sous terre, parlèrent de magie mortelle et décrivirent la meute en folie, les plateaux renversés, la colère du roi. Chacun avait sa version particulière, comme s'il avait vu la scène sous un jour différent. La seconde histoire arriva quant à elle par bribes. Quelque chose était arrivé au prince. Il était tombé de cheval. Il s'était cassé une jambe, une côte, et Dieu sait quoi encore. Il s'était assommé et n'avait rien entendu, alors que tout l'équipage arrivait derrière lui. Il s'était retourné et, avant qu'on ait eu le temps de dire ouf ! la pointe d'argent de sa lance s'était fichée dans le cœur du sanglier. Ce n'était pas de la magie ; il avait fait ce qu'on lui avait appris, rien de plus. Exactement comme son père l'avait fait en son temps, et d'ailleurs, à ce moment-là, avec ses cheveux et sa stature, on aurait dit le vieux roi tout craché.

Shagran, plongée dans son eau de vaisselle, entendait le nom de Talis résonner dans son chaudron. Ce n'était qu'un bruit de plus auquel elle ne pouvait associer aucune voix. Les princes n'avaient, pour elle, pas plus de réalité que les roses, l'or, un sanglier, ou le monde au-delà du jardin potager. Tout pouvait exister dans cet au-delà magique, sauf elle-même. Le nom du prince n'était qu'un mot qu'elle pouvait ignorer, dans la mesure où il n'avait rien à voir avec son travail. Aussi récurait-elle sans penser. Peu à peu, la flamme dansante du nom s'immobilisa et devint une braise de mémoire. *Le jour où le prince Talis... Le jour où la lumière... Quand il a failli tuer le roi et manqué lui-même mourir...*

Et puis, sans que l'on s'y attende, la braise se raviva et devint prise de bec. Shagran en saisit quelques bribes alors qu'elle allait chercher les poêlons gras près des fours. Les serviteurs, rassemblés pour le déjeuner, gesticulaient dans la cuisine, les plumes ébouriffées, près de s'envoler.

— Je n'y vais pas.

— Je n'y vais pas non plus. Ce n'est pas notre rôle d'aller là-haut.

— Monter toutes ces marches... Les gardes n'ont qu'à le lui porter. Ils sont habitués.

— Ce n'est pas seulement l'escalier, c'est...

— Noir comme dans un four. Avec des fantômes partout. Des spectres affamés. Il faut être fou pour aller vivre parmi eux. C'est bien pour le prince Talis, il a sa magie, et les gardes sont armés, mais...

— Et une fois cette armée de fantômes franchie, quand on arrive en haut des marches, où se retrouve-t-on ? Nez à nez, d'après ce qu'on m'a dit, avec quelque chose sur la porte qui ouvre les yeux et vous fusille du regard.

Shagran posa une pile de plateaux près du chaudron. Un éminceur surgit derrière elle, attrapa une cuisse de caille entamée sur l'un des plateaux, et disparut à nouveau sous la table. Elle recommença à récurer et, pendant un temps, n'entendit plus grand-chose, hormis le clapotement de l'eau, les crissemments du métal contre la fonte, et les frottements acharnés de sa brosse sur la graisse récalcitrante.

— Shagran !

Elle se redressa, se dirigea vers les fourneaux en fonte où un marmiton venait de rater une sauce. Transportant précautionneusement la poêle dont elle avait enveloppé la longue queue brûlante dans sa jupe, elle contourna la surveillante et le maître d'hôtel en train de se quereller.

— Ce n'est pas à moi, dit rondement la surveillante, d'envoyer un porteur de plateaux pour le prince Talis dans ce galetas. Qui voulez-vous que je prenne ?

Ses doigts se refermèrent, telles les pinces d'un crabe, sur l'oreille, petite et translucide, d'un éplucheur.

— Lui ?

Il ferma fort les yeux, un couteau dans une main, une pomme de terre dans l'autre.

— Mon garçon, tu vas prendre un plateau et aller le porter au prince dans le donjon.

Il ouvrit la bouche en un cri de terreur et de protestation muet et fit des efforts pitoyables pour disparaître dans sa chemise.

— Jusqu'où croyez-vous qu'il irait ? Il n'aurait pas monté deux marches dans le noir qu'il détalerait comme un lièvre en abandonnant le repas du prince aux souris.

— Ce n'est pas notre travail, d'aller servir parmi les spectres et les toiles d'araignées, rétorqua le maître d'hôtel.

— Eh bien, ce n'est pas le mien non plus.

Elle baissa les yeux sur l'oreille qu'elle tenait toujours à la main, se demandant comment diantre elle était arrivée là, et la lâcha d'un air

écœuré.

— Si le prince Talis est un mage, pourquoi n'utilise-t-il pas ses dons pour faire venir ses repas directement là-haut ? Il ne connaît pas les tapis volants ?

— Il est bien trop occupé à d'autres sortilèges, répondit le maître d'hôtel avec hauteur. Et à réparer ses lunettes pour lire ses manuels.

La surveillante expira bruyamment par le nez.

— C'est votre problème, dit-elle en se tournant pour ajouter une serviette propre dans un anneau d'or sur le plateau incriminé.

Shagran entendit le maître d'hôtel élever la voix alors qu'elle évitait un autre obstacle : deux apprentis se disputant l'insigne honneur de placer les fruits confits sur un pudding. Elle versa la sauce brûlée sur la pierre de l'évier et ajouta la poêle sur la pile.

— Shagran !

Elle se fraya un chemin parmi les serveurs et les cuisiniers, pressant le pas alors qu'ils nappaient une poire cuite de chocolat chaud et plaçaient des moitiés de noix sur des petites tartes au fromage, aux œufs et aux champignons finement hachés. Elle ramassa les moules à tarte vides, puis les casseroles de sauce et les empila sur les autres ; la tour commençait à vaciller. Pressant le rythme, elle eut bientôt deux tours jumelles à côté d'elle, l'une sale, l'autre propre, avant que son nom ne retentisse une nouvelle fois dans la cuisine.

— Shagran !

C'était la voix de la surveillante, qui, les narines encore palpitantes de colère, déposa un brin de muguet sur le plateau qu'elle tendit à Shagran.

— Apporte ça au prince Talis dans le donjon. Elle ne pense qu'à ses casseroles, ajouta-t-elle à l'intention du maître d'hôtel. Rien d'autre ne pénètre son cerveau embrumé. Elle n'aura même pas l'idée d'avoir peur. Vas-y, dit-elle à Shagran qui prenait le plateau d'argent dans ses mains glissantes. Et vite, avant que ça ne soit complètement froid.

Le maître d'hôtel fronça le nez.

— Elle ne va tout de même pas passer par le château. Pas dans cette tenue. Passe par le jardin, dit-il à Shagran. Elle est muette, ou simplement idiote ?

— Les deux.

— Alors comment saurons-nous si elle a bien livré le plateau ?

La surveillante leva les yeux au ciel, exaspérée.

— Vous n'avez qu'à la suivre, rétorqua-t-elle en pointant son index

sur le dos de Shagran.

Shagran, qui n'avait jamais revu le tas de bois, et rarement le ciel, depuis qu'on l'avait trouvée, ignore l'un et l'autre. Elle esquiva les jardiniers, les chiens et les gardes aussi aisément qu'elle évitait les coudes, les cuillères en bois et la pelle à enfourner le pain. Ce monde n'était pas plus dangereux que l'autre. Pour elle, seule comptait la tâche qui lui avait été confiée. Tout le reste pouvait être ignoré, tant qu'elle-même l'était. Et les gardes sur le point de l'interroger oublièrent leurs questions en découvrant son visage vide, avant de l'oublier en se détournant.

Ce fut seulement quand elle ouvrit la porte du donjon et qu'elle fut touchée par les doigts de lumière tombant des meurtrières le long des marches qu'elle s'arrêta pour la première fois au beau milieu d'une tâche. Il se passait un phénomène étrange. C'était comme si elle voyait deux images en surimpression. Le donjon délabré, ténébreux, envahi de hiboux, et une autre tour qui se dressait au travers de la première, à la fois solide et translucide comme un rêve. Cette tour avait des murs que transperçaient des rosiers en fleur, et un large escalier aux marches d'ivoire qui menait à... quelque chose. À quelqu'un ? Ses pâles sourcils se froncèrent ; ses lèvres bougèrent silencieusement. Qui était au sommet ? Elle continua de graver, lentement, les marches de pierre blanche et les marches de pierre noire, tandis que les hiboux, qui tournaient et ne tournaient pas la tête, posaient sur elle leurs grands yeux ébahis. La porte en haut de l'escalier était en bois sombre sculpté. La porte en haut de l'escalier était en bois blanc et or. Elle était fermée ; elle était ouverte...

Elle traversait le temps et la mémoire, à peine consciente de graver un escalier interminable, essayant de clarifier les images qui l'assaillaient. La porte était sombre, noircie par la fumée et gardée par un visage. La porte était toujours ouverte et quelqu'un venait à sa rencontre en souriant...

La porte s'ouvrit. Une bouffée de neige s'en échappa et, l'espace d'un instant, elle eut la vision du terrible personnage venu l'accueillir. Un son tenta de se frayer un chemin dans sa gorge. Elle porta les deux mains à sa bouche pour le retenir, et le plateau tomba par terre, aux pieds de Talis.

Ils se regardèrent, le prince et la récurveuse. Puis tous deux s'accroupirent pour ramasser les gobelets, les couverts, l'assiette brisée, sous le regard amusé des gardes et du visage sur la porte, et Talis examina les reliefs de son repas.

— Qu'est-ce qu'il y avait de bon ? Du saumon en sauce, du bœuf rôti sur un lit de meringue écrasée...

Le pain est juste un peu humide. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Il trempa un doigt.

— Trop sucré. Mais c'était joli, quoi que ce fût. Bon. Il ne me reste plus qu'à essorer la salade. Je vous ai effrayée, en ouvrant aussi brutalement après que vous avez bravé les fantômes, les hiboux et cet escalier qui n'en finit pas. Vous n'allez pas pleurer, n'est-ce pas ?

Il la regarda. Puis il remonta ses lunettes. Ses yeux s'agrandirent légèrement, s'attardant sur ses traits.

— Vous avez un visage très étrange, murmura-t-il au bout d'un instant. On dirait qu'il... qu'il change. Ou qu'il se brouille, je ne sais pas...

Talis, quant à lui, se laissait tranquillement examiner.

Shagran trouvait à cette physionomie quelque chose de bizarre qu'elle n'aurait su expliquer ; c'était la seule et la première qu'elle eût envie d'observer.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

Elle détourna brutalement la tête, posa un doigt sur sa bouche, puis se releva en hâte, effarouchée par cette attention à laquelle elle n'était pas habituée.

— Attendez, dit-il, et elle obéit.

Quelque chose apparut dans son champ de vision : le brin de muguet.

— Prenez-le, dit-il. Je vous l'offre.

Elle rencontra ses yeux. Elle ne prit pas la fleur, mais sentit sa bouche, ses joues s'animer d'une étrange manière et comprit, en le voyant sourire, qu'elle souriait aussi.

Elle pensa à lui tout le long du chemin de retour jusqu'aux cuisines. Elle découvrait ses traits au fond de chaque marmite qu'elle frottait, et sur chaque homme qu'elle croisait. Ils assiégeaient toujours son esprit après le souper, même pendant qu'elle astiquait les piles de casseroles et de poêles avant de préparer le chaudron pour ses rêves du soir. Un moment, s'interrompant entre deux marmites, elle toucha son propre visage, par curiosité, essayant de le voir dans l'eau. Elle ne rencontra qu'un nuage noir où flottaient des épiluchures.

Et puis, contre toute attente, ce fut le prince Talis qui apparut, comme si le chaudron avait capté ses pensées. Elle cilla, car il semblait inquiet et ne souriait plus comme dans son souvenir. Il fixait quelque chose à quoi il essayait de se soustraire, mais sans bouger. Elle se pencha davantage, tentant d'apercevoir ce qu'il regardait. Elle découvrit un feu, derrière lui, illuminant les branches d'un chêne

entrelacées au-dessus de sa tête. Sous ses yeux écarquillés, une jeune femme se précipita vers lui. Elle avait des cheveux longs et emmêlés, un visage affolé sous la lumière. Elle hurla quelque chose ; des flammes jaillirent de sa bouche, puis des diamants, puis un petit oiseau noir terrifiant. Un éclair blanc fusa, sorti de nulle part, passa entre eux et brisa le verre sur l'œil de Talis.

Du sang éclaboussa la lune noire qui se levait sur les frondaisons des chênes. Les branches devinrent des cornes qui hissèrent la lune plus haut, jusqu'à ce que sa face sanglante remplisse le chaudron. L'astre continua de s'élever et disparut à sa vue, lui laissant contempler le visage qu'elle dissimulait. Les yeux, noirs comme la lune, sous leur masque de fourrure, semblaient la fixer à travers l'eau sombre.

Puis ce furent ses propres traits, nuage imprécis, qui ondulèrent soudain sous sa respiration saccadée. La surveillante passa derrière elle.

— Réveille-toi et finis ton travail, ma fille, avant de tomber dans ton chaudron.

Elle laissa la casserole où elle était.

Cette fois-ci, elle ne vit qu'une seule tour ; elle était sombre et envahie de hiboux qui la questionnèrent quand elle les déranga. Elle s'aïda de ses mains pour se diriger le long du mur. L'escalier lui parut interminable, mais elle avait l'habitude de ne pas connaître sa destination. Elle ne parvenait pas à penser. Encore et encore, elle voyait le feu blanc frapper, et le prince reculer sous le choc qui brisait son verre. Et puis ce visage abominable, inhumain, qui la regardait à travers l'onde, comme s'il cherchait quelque chose... Quelqu'un...

Elle vit enfin la porte, incroyablement loin au-dessus d'elle, trou noir souligné de feu. Elle monta encore ; l'huis bondissait plus près, toujours plus près, le visage gravé dessus était éveillé et attentif.

Elle ignore les sentinelles qui commençaient à protester contre son intrusion et frappa. La porte s'ouvrit brusquement. Le prince la regarda, un verre brillant, l'autre étrangement vide.

Il fit taire les gardes d'un geste de la main et demanda doucement :

— Comment puis-je vous aider ?

Elle prit alors conscience que, faute de mots et sans voix, elle ne pouvait rien lui dire.

Le Loup Blanc rêvait.

Il écrivait un livre dans la vieille école en lisière de forêt sur le plus haut mont de Chaumenard. Un livre de rituels pour débutants. C'était un rite en particulier qu'il avait besoin de traduire en langage clair et non équivoque pour l'étudiant qui portait des lunettes. Il travaillait dans la pièce voisine ; la porte entre eux était restée ouverte. Le mage entendit quelqu'un tourner une page, chuchoter, verser l'eau d'une tasse. La manœuvre que l'élève exécutait était retorse et dangereuse ; ses mots lui exploseraient dans les mains, car leur signification n'était pas celle qu'il pensait. Le mage essayait désespérément de se rappeler les vrais termes. De l'eau siffla dans le feu ; une feuille d'or fondit, s'égoutta en larmes minuscules sur un miroir. Le mage tenta de parler ; il ne pouvait trouver l'expression qui voulait dire *arrêter*. Il se rappela *pluie, lune, cornes, cœur, obscur*. Puis il entendit très distinctement, depuis l'autre pièce : *Srevne*, et un bruit, comme un déchirement, éclata.

Il reposa sa plume et se leva. Avant qu'il ne pût bouger, des pas se dirigèrent vers lui. *Srevne*, répéta une voix qu'il ne connaissait pas. Et le cavalier nocturne du Champ du Chasseur apparut sur le seuil. Le visage masqué de fourrure, la bouche noire de sang, la lune sombre glissant entre ses bois ardents comme entre des nuages. Il leva la main et prononça :

Xirta Eflow.

Le mage s'éveilla.

Son cœur battait très fort. Même éveillé, il continua de fixer l'obscurité, essayant de séparer le visage du Chasseur de la nuit silencieuse. Il était seul dans sa cabane. Le cavalier sombre n'avait été qu'un rêve. Il resta cependant allongé, tendu, incrédule, en alerte sans savoir pourquoi. *Danger*, disait le rêve. *Avertissement. Srevne*.

Il se rappela le rituel, dans le manuel.

Il s'assit sur la paille, articulant silencieusement les mots, les mains pressées sur ses yeux. Le rituel... Lequel était-ce ? Quelque chose de simple. Répéter ces mots trois fois. *Siof siort*. À l'envers. Il avait enfoui ce livre dans le granit, sous la cave de l'école.

Derrière chaque rituel, dans chacun des mots se cachait le nom de

l'auteur, *Xirta Eflow*.

Mais que faisait dans son rêve le jeune garçon qui avait gravi la montagne ? se demanda-t-il soudain. Il ne pouvait pas avoir trouvé le livre, c'était impossible. Il ne pouvait pas être debout, à cet instant, dans l'école endormie, en train d'essayer d'exécuter les rituels simples, mais dangereusement retors décrits dans le manuel. C'était un rêve, se dit-il. Un cauchemar. Rien de plus. Rien.

Srevne, lui rappela l'étrange voix.

Il se leva et s'habilla.

Alors qu'il sortait de la cabane, il huma l'odeur des monts givrés de clair de lune et les senteurs de la terre assoupie comme un gros animal. Il brûlait de reprendre sa forme de loup, d'aller courir à travers la nuit sous les étoiles. Mais si le rêve n'était pas un rêve, il n'en aurait pas le temps, et s'il ne s'agissait que de quelques bribes de mémoire oubliées mises bout à bout, il ne s'en accordait pas le droit.

Il songea au granit et, un bref instant, devint pierre, franchissant les espaces comme s'ils n'étaient qu'un souvenir. Il avança dans le temps, reflua dans la mémoire, et s'arrêta dans l'obscurité silencieuse, fermée, sous l'école. Il plongea dans le sol comme on plonge dans l'eau, cherchant ce qu'il avait caché vingt ans plus tôt, avant qu'il ne fuie le monde.

Le livre n'y était plus.

La roche n'avait pas gardé trace de son nom, de ses écrits. Il revint dans son corps et s'immobilisa, flairant la nuit, apaisant ses pensées perturbées afin de trouver, au-delà de celles-ci, une réponse. Un des vieux mages avait dû remarquer le livre, y découvrir une émanation de sa magie, et le remonter de la cave. Il l'avait peut-être rangé parmi les autres manuels de la bibliothèque où, sans nom, il était resté ignoré pendant des années, jusqu'à ce qu'un mage débutant l'ouvre pour y chercher de l'aide.

Il lui suffisait de le retrouver, de l'enfouir de nouveau, et de retourner se coucher.

Il parcourut l'école plongée dans le sommeil, silencieux et invisible, ombre dans la nuit, traversant les chambres où tout le monde dormait, cherchant sur les étagères, dans les rayonnages, en proie à un malaise croissant, jusqu'à ce que son rêve devienne un battement de cœur subtil, un froid ruisseau de sang courant dans les pierres, dans le rêve d'un autre. Il vit l'étoile étincelante d'une lampe s'avancer vers lui dans le couloir. Il se fonda dans la nuit, immobile et invisible comme la paroi. Mais le porteur de la lampe, lent et voûté, s'arrêta simplement devant lui.

— Atrix Wolfe ? s'exclama-t-il, étonné.

Il se libéra de la pierre, à contrecœur, reprenant la forme de celui dont il n'avait pas prononcé le nom depuis vingt ans.

— Hedrix, répondit-il.

La lumière trembla dans les mains du vieux mage. Atrix lui prit la lampe.

— Je ne voulais déranger personne.

— J'ai rêvé de toi, dit Hedrix, et me suis réveillé.

Ses sourcils en aigrettes de hibou grimpaient aussi haut qu'ils le pouvaient sur son front. Il posa la main sur le bras d'Atrix, comme s'il craignait qu'il ne se fonde de nouveau dans le rêve.

— Que fais-tu ici ? Es-tu revenu pour rester parmi nous ? Pourquoi être arrivé aussi discrètement, au beau milieu de la nuit ? Etais-tu avec les loups ? Est-ce la raison pour laquelle tu ne veux pas...

Il s'interrompit brusquement et dévisagea Atrix. Ses traits avaient recouvré leur calme.

— Tu es tourmenté, dit-il. Que puis-je faire pour t'aider ?

Atrix baissa la lampe et soupira.

— Je cherche quelque chose. J'espérais le trouver et disparaître de nouveau sans que personne ait vent de mon passage.

— Mais pourquoi ? souffla Hedrix. Est-ce si terrible pour toi d'être parmi les humains, maintenant ?

— Non. Seulement parmi les mages.

Hedrix se tut, surpris par cette réponse. Atrix regarda autour de lui. Partout, son regard rencontra les pierres du mur. Il ne pouvait pas partir, sous quelque forme que ce fût. Pas avant d'avoir trouvé ce livre. Sa bouche se pinça.

— Il faut que je te parle, lâcha-t-il finalement, essayant de se rappeler ce qu'était la patience. Si je sais encore le langage des mages.

La main posée sur son bras se resserra.

— Viens avec moi, dit Hedrix en le conduisant à sa chambre en se hâtant avec précaution, prenant garde que leur sorcellerie ne dérange pas d'autres rêves.

Il s'assit ; Atrix posa la lampe sur la table de travail, et laissa son esprit errer quelques instants sur les objets d'Hedrix. Le livre n'y était pas.

Il s'avança vers la fenêtre, attiré par les spectres blafards des rocs s'élevant pour rejoindre la lune derrière les petits carreaux de la vitre

et laissa son front toucher le verre froid.

— Quelqu'un a-t-il jamais deviné que j'avais créé le monstre du Champ du Chasseur, celui qui a tué le roi de Pelucir ?

Il n'entendit pas le moindre son derrière lui, pas même la respiration d'Hedrix. Il se tourna, soudain inquiet pour le vieux mage fragile, et rencontra ses yeux fixés sur les siens, grands et lumineux comme ceux d'un enfant.

— Non, dit Hedrix, la voix de nouveau tremblante. Comment l'aurions-nous pu ?

Il voulut se lever, mais y renonça.

— Toi ? fit-il, sans quitter le regard d'Atrix.

— Oui.

— Il cligna des yeux, hocha la tête.

— Cela explique tant de choses.

Il porta une main à son cœur. Atrix vint rapidement s'agenouiller devant lui. Il lui prit le pouls et sentit la douleur battre violemment dans ses veines.

Il apaisa son esprit, laissant la souffrance se lover dans son propre cœur, là où était sa vraie place.

— On ne peut pas revenir sur le passé, dit-il. C'est fini, tout comme ma vie de mage. Sauf ce soir. J'ai quelque chose de simple à faire, et je te quitterai de nouveau. Hedrix... Ne le prends pas tant à cœur...

— Pourquoi... ?

Il entendit la question lutter pour sortir de la bouche d'Hedrix et essaya d'y répondre, plus doucement, sentant son sang, ou celui d'Hedrix, battre avec de fines ailes affolées d'oiseau-mouche.

— Je voulais mettre un terme à ce siècle.

— Tu n'aurais pas dû...

— Je sais. Je n'aurais pas dû intervenir dans cette histoire. Mais j'avais peur pour Chaumenard. J'ai perdu mon calme. J'ai tenté d'arrêter une guerre, et j'ai engendré quelque chose de plus terrible encore. J'ai créé la mort pour arrêter la mort.

Il eut du mal à respirer, soudain. Il ferma les yeux, aspirant et expirant lentement, régulièrement.

— Hedrix... j'ai besoin de ton aide.

— Oui...

— J'ai commis une erreur dans le Champ du Chasseur. Et quand j'y suis revenu, ensuite, j'en ai commis une seconde.

— Tu n’as pas parlé.

Il ouvrit la bouche, la referma. La respiration d’Hedrix était encore oppressée, mais plus fluide.

— Non, dit-il enfin. Je n’ai rien dit, mais j’ai écrit. C’est ma seconde faute.

Hedrix souffla une réponse inaudible. Atrix fronça les sourcils.

— Mon silence était un mensonge. Les mots que j’ai écrits étaient des mensonges. J’ai enfoui le livre.

— Tu n’aurais jamais dû aller à Pelucir, murmura Hedrix.

— Ce fut ma première erreur. Mais sous ma forme de loup, je rêvais de cette guerre. Du danger qui menaçait Chaumenard. Je n’ai pas pris le temps de réfléchir.

— Au fait que tu pouvais être plus dangereux que l’armée de Kardeth ?

Il courba là tête.

— Je prends les formes qui m’attirent : dans ce champ, la seule forme de pouvoir qui apparaissait à mes yeux était la mort. Je n’ai pas réfléchi...

La douleur qu’ils partageaient s’amenuisait, se dissolvait dans les souvenirs. Il se leva, retourna à la fenêtre. Les yeux perdus sur le mont argenté, il ne voyait que la neige, le vent glacé, et l’immense aile sombre de la nuit.

— Ce soir, j’ai encore rêvé, dit-il. J’ai rêvé que le livre était ouvert, utilisé. J’ai vu le visage du Chasseur. Il a prononcé mon nom. C’est pour cela que je suis ici.

— C’était un rêve, murmura Hedrix.

— Quand le langage du pouvoir reste muet, les rêves parlent. J’ai au moins appris cela pendant ces vingt années.

— Et tu n’as pas trouvé le manuel.

Il se tourna pour faire face à Hedrix.

— Non.

Hedrix respirait plus posément, à présent, bien que ses doigts restassent crispés sur les bras de son fauteuil, et que la lueur douloureuse de son regard eût cédé la place à une étrange opacité. Il leva une main et la passa sur ses yeux, comme pour dissiper la confusion de son esprit.

— Pourquoi ne m’as-tu rien dit, il y a vingt ans, à ton retour de la bataille ? demanda-t-il. Pourquoi nous as-tu tous laissés penser que tu vivais tranquillement parmi les loups depuis ce temps-là ? Quand nous

avons appris, pour Pelucir, nous ne pouvions plus parler d'autre chose, nous n'avions plus que cela en tête. Comment as-tu pu rester silencieux, alors que nous essayions vainement de deviner qui avait pu faire un tel acte de sorcellerie ?

Atrix secoua la tête, de nouveau muet.

— Il n'y avait aucun mot, répondit-il finalement, capable d'exprimer ce que j'avais fait. Ils étaient trop étroits, et ne pouvaient signifier... Ils se seraient brisés comme du verre si j'avais voulu en façonner mon récit. Tout ce que je voyais, alors, était ce que j'avais fait. J'ai ramené le Chasseur avec moi, ici. J'ai essayé de travailler ; mais je le reconnaissais dans tous les rituels que j'écrivais. Je le voyais derrière chaque porte que j'ouvrais, entre moi et chacun de vous, chaque élève à qui je m'adressais. Vous parliez à un mage qui n'existait plus... Alors, j'ai caché le livre et ce qu'il contenait sous l'école, et j'ai enfoui ma propre magie avec. C'est tout ce que je pouvais faire.

Il haussa légèrement les épaules.

— J'aurais pu aller à Pelucir, et laisser Burne Pelucir me tuer. Mais cela semblait plus approprié et plus cruel que la justice humaine.

— De quoi parles-tu ? demanda Hedrix, mal à l'aise.

— Du renoncement au pouvoir. Je l'ai enfoui, comme j'ai enfoui le livre. Je n'ai plus connu mon nom, et la façon dont on m'appelait n'avait plus d'importance. Pendant vingt ans, j'ai vécu sans magie. Je ne change plus de forme. Je vis dans le temps humain. Je ne suis plus Atrix Wolfe. Je ne suis personne.

Hedrix le regardait fixement, figé dans son fauteuil. Atrix se demanda s'il respirait encore. Puis il le vit déglutir.

— Qu'as-tu... qu'as-tu fait, tout ce temps ?

— Je suis devenu guérisseur. J'erre dans les montagnes à la recherche de plantes, de champignons et de fleurs sauvages.

— Des fleurs sauvages...

— Je guéris les animaux, sans avoir jamais recours à la magie. Je ne m'occupe pas des gens, qui pourraient mourir si je refusais d'utiliser mon pouvoir. Je fais du feu avec du bois, je déplace les pierres avec mes mains, je vis aussi simplement que possible. Je ne suis plus le mage Atrix Wolfe. Je suis un guérisseur, et c'est le seul nom dont j'aie besoin.

Il se tut. Hedrix, avec effort, quitta son fauteuil. Un semblant de couleur était revenu sur ses joues. Une émotion soudaine, étrange, éclaira ses yeux.

— Atrix, reprit-il la voix brisée, qu’as-tu fait ?

Atrix, silencieux comme un souffle, soutint son regard.

— Ce qui était nécessaire, répondit-il enfin. Ce qui semblait juste. J’ai soustrait un dangereux mage au monde.

— Cela, dit Hedrix, était ta troisième erreur.

Il s’avança lentement vers un guéridon, versa du vin dans une timbale en argent et en but une gorgée avant de poursuivre. Atrix, immobile, attendait.

— Ainsi, le Chasseur a disparu, emportant Atrix Wolfe, et nous n’avons plus qu’un guérisseur qui cueille des fleurs sur les monts de Chaumenard. Mais regarde donc les choses en face ! Tu es toujours le Chasseur et le Loup. Réponds. Qui te guidera quand tu te retrouveras une fois de plus sur un champ de bataille, en hiver, avec la colère au cœur et tout cet énorme pouvoir ?

— Cela ne se produira plus.

— Qu’en sais-tu ? Comment peux-tu l’affirmer ? Seule ta mort l’empêcherait, car c’est tout ce que tu comprends de ce qui s’est passé – tu as créé la mort pour arrêter la mort. Tu as utilisé tout ton pouvoir pour détruire Atrix Wolfe. Mais tu es toujours ta propre création.

Atrix ferma les yeux, les effleura de ses doigts.

— Hedrix, le mage s’est détruit lui-même. Je suis un guérisseur. Rien de plus.

— Alors pourquoi es-tu ici ?

Atrix le regarda. Le Chasseur, façonné d’ombre et de lumière, semblait vouloir se matérialiser entre eux.

— Pour une chose insignifiante, répondit-il cependant.

Mais il douta brusquement de pouvoir retrouver le manuel, l’enterrer de nouveau et retourner dans les hauts prés, sans nom, sans passé. Il s’avança soudain vers la table, se versa du vin et but.

— Je dois récupérer ce livre. C’est tout. C’est tout ce qui m’importe pour l’instant.

Il se tourna brutalement, renversant un peu de vin. La rigidité de son visage se brisa en fines rides.

— J’aurais dû aller trouver Burne Pelucir, déclara-t-il sèchement. Forcer les portes de son château il y a vingt ans et laisser ses guerriers me tuer.

— Je ne suis pas de cet avis, protesta Hedrix en se réinstallant dans son fauteuil.

— J'avais peur.

— De mourir ?

— Qu'ils ne fassent rien. Qu'aurais-je dû faire ?

— Je l'ignore, reconnut Hedrix, troublé. Je sais seulement que le pouvoir non utilisé est un pouvoir incontrôlé. Tu t'en es détourné, mais il n'a pas disparu pour autant. Tu ne reconnais pas la façon dont tu l'utilises, tout simplement. Ni celle dont il agit sur toi.

Atrix s'assit.

— Il me fait rêver, murmura-t-il d'une voix lasse. Je pensais que cela ne prêtait pas trop à conséquence.

— Parle-moi de ce livre. À quoi ressemble-t-il ? Est-il gros ?

— Oui. Il n'a rien de remarquable. Il est relié en cuir brut et ne porte pas de nom.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Les rituels sont très simples, ce sont des choses que n'importe quel mage aurait pu écrire, avec un peu d'attention et de patience.

Il porta de nouveau la timbale à ses lèvres.

— Peut-être savais-je que son nom était un mensonge. De même que le livre lui-même.

— Tu as cherché dans la bibliothèque ?

— J'ai cherché partout. Il est sorti lui-même du granit, à moins qu'un mage ne l'ait découvert. Personne d'autre n'aurait pu le prendre.

— Personne n'a jamais dit l'avoir...

Sa voix décrut soudainement. Atrix, immobile, silencieux, regarda les traits d'Hedrix se transformer sous ses yeux. Il semblait rentrer à l'intérieur de lui-même comme à l'annonce d'une tempête imminente.

— Tu sais où est le livre, dit-il.

— Un des jeunes mages m'a demandé l'autorisation de le prendre. Il sentait quelque chose dans ce livre qui...

— Où l'avait-il trouvé ?

— Dans un placard, selon lui. Sur une étagère.

J'ignorais totalement d'où il venait. Je l'ai laissé l'emporter avec lui...

— L'emporter ? Il n'est plus à Chaumenard ? Où est-il parti ?

Il se leva brusquement, alarmé par l'expression étrange d'Hedrix.

— Qui a ce livre, Hedrix ?

— Talis Pelucir.

— Talis...

Ses yeux écarquillés, effrayés, se posèrent sur le vieux mage. Puis il entendit son propre cri.

— Ce livre est à Pelucir ? Entre les mains d'un prince de Pelucir ? Dans le château qui se dresse au bord du Champ du Chasseur ? Hedrix... Porte-t-il des lunettes ?

Il lut la réponse dans le mélange de peur et d'étonnement qui figea les traits de son compagnon juste avant que le Loup Blanc ne disparaisse.

Shagran écoutait.

Les bruits de la cuisine composaient une tapisserie toujours changeante, tissée par moments, puis effilée, puis tissée à nouveau par les fils que dévidaient le crépitement des oignons sur le feu, le rythme des couteaux des éminceurs sur le bois, l'impatience crispée du maître queux, l'hystérie fiévreuse des marmitons, les pleurnicheries d'un éplucheur, les récriminations exaspérées de la surveillante, les borborygmes de l'eau dans la bouilloire, les grésillements des éclaboussures de sauce dans les flammes, les craquements et les gémissements du bois, la voix modulée du feu alors que, affamé comme un tournebroche, il dévore une bûche neuve, ou que, repu, il caresse les braises en murmurant.

Tout avait une voix. Même la volaille plumée, décapitée, tournant sur la broche, parlait au feu. Pour Shagran, ce n'était ni plus ni moins que la voix de la cuisine. Une masse confuse où elle ne pouvait distinguer le bruit du hachoir des paroles humaines, à moins que la résonance particulière de son nom n'attire son attention. Jamais elle n'avait cherché à savoir ce qui aurait pu sortir de sa bouche si elle avait soudain parlé. Ç'aurait aussi bien pu être le bruit sourd de la pâte à pain sur le bois ou le tintement d'une casserole sur la pierre qu'un mot.

Mais elle avait toujours une tâche à accomplir, une marmite à récupérer, et ce qui accrochait au fond de cette marmite-là, c'était la mort. La mort était constamment présente, dans la cuisine, où gisaient les cygnes et les faisans, le cou tranché, les sangliers écorchés aux défenses encore sanguinolentes, les agneaux, les bœufs, les porcs, parmi les dépouilles des cerfs, des lièvres, des écureuils, des colombes, des cailles, des oies et des alouettes. Certains arrivaient avec une flèche dans le cœur ou dans l'œil que les tournebroches et les jeunes éplucheurs se disputaient.

Elle ne pouvait récupérer cette marmite à l'aide d'une brosse. Elle avait beau faire, l'image du prince avec son éclair de lumière dans l'œil, tué comme un animal par un chasseur couronné de cornes et d'une lune noire demeurait attachée au fond. Elle ne pouvait s'en emparer, la décoller de la fonte et la tenir entre ses mains pour la montrer autour d'elle. Elle n'existait que dans sa tête, et l'en sortir pour la transférer dans celle de quelqu'un d'autre était la tâche

urgente qui lui incombait. Une casserole devait être nettoyée. Ce qui était dans sa tête devait en sortir.

L'idée du langage ne lui vint pas immédiatement à l'esprit. À l'instar de tous les petits serveurs en constante effervescence et sujets aux caprices des sons, elle répondait à tout. Mais, hormis son nom, les autres bruits ne prenaient qu'une valeur éphémère. Elle associait le son d'une voix au visage qui la réclamait ; une poêle noircie, un signe lui disaient tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Du déluge de mots qui accompagnait l'ustensile brûlé, un ou deux seulement se révélaient utiles. Une main tendue avec une boule fumante sortant du four – une colombe qui n'avait pas su garder sa forme, ou qui avait perdu ses yeux de raisins secs – parlait. Une main levée, tenant une cuillère, un couteau, parlait. Le regard oblique d'un tournebroche aux yeux flamboyants parlait. Tout parlait. Elle entendait ce qu'elle avait besoin d'entendre dans le mouvement d'un doigt replié, dans un hochement de tête. C'était un langage qu'elle connaissait.

Mais rien, dans la cuisine, ne ressemblait de près ou de loin à la vision qui lui était apparue dans la marmite. Pas plus que le langage humain, constamment disséminé autour d'elle, ne suggérerait la mort des princes. Elle avait de vagues notions des différentes parties du bœuf, des vins de cuisson et des aromates, des légumes. Les coupeurs de bois parlaient de bouleaux, de chênes, et des intempéries. Les musiciens de cors, de trompes et de fanfares. Elle connaissait le nom des oiseaux flasques, au plumage ensanglanté, aux yeux voilés par quelque chose qu'eux seuls voyaient, et qu'on jetait en tas aux pieds des plumeurs. Elle comprenait la pointe de la flèche qu'on arrachait du bréchet, l'expression encore surprise du regard. Elle aurait pu montrer le prince, la flèche, l'œil. Mais elle ne connaissait pas le langage qui manifestait un avertissement dans l'eau sale au fond d'une marmite, et c'était ce langage qu'il lui fallait parler si elle voulait être entendue. Un langage à la fois fantastique et horrifant que même le feu, malgré toutes ses nuances et ses inflexions, n'avait jamais parlé.

Aussi écoutait-elle. Pour la première fois de toute sa vie dans la cuisine, elle distingua les fils de voix humaines dans la trame des sons. Elle cherchait à entendre un son, un simple mot, quelque chose qui aurait pu sortir en bouillonnant du fond d'un chaudron rempli de rêves, quelque chose qui n'aurait pas été proféré dans ce lieu, ni de jour, ni de nuit, depuis qu'elle s'était réveillée à la vie derrière le tas de bois.

Elle ramassait des restes, comme les chiens et les éplucheurs, tout en suivant le fil de son nom à travers le dédale des bruits. Les marmitons, dès qu'ils avaient un peu de temps libre entre deux repas, ne savaient apparemment discuter que de gastronomie.

— J'ai saupoudré un soupçon de noix de muscade dans la sauce à la groseille, disait le saucier alors que Shagran passait près de lui, un poêlon dans les bras.

— Incompatibilité de goûts, déclara le mitron. Inconcevable.

— Non, non, pas du tout. La muscade révèle la douceur des groseilles. C'est osé, mais j'ai pris le risque.

— Donc, j'ai fait bouillir la tête du sanglier dans un fond d'oignons, de poivre et de romarin. J'ai mis le sel plus tard, avec l'ail, racontait un apprenti à un autre, alors que Shagran venait chercher sa marmite. J'avais hésité entre les raisins secs et les canneberges, mais je me suis finalement décidé pour l'ail, tout simplement. Avec des oignons nouveaux et des petites pommes de terre rouges. J'ai fait revenir la cervelle et la langue avec des poireaux et des clous de girofle.

— Vingt-six cailles, claironna le maître-volailler, dix-huit coqs de bruyère, trente alouettes, onze oies et treize sarcelles.

— Plumez-les, ordonnait le maître queux. Faites rôtir les oies et les coqs, braisez les alouettes et les cailles dans le beurre, farcissez les sarcelles de tranches de lime avant de les rôtir. Elles seront servies avec une orange et une sauce au brandy.

— Shagran !

Shagran arracha une poêle pleine de beurre brûlé et de sucre caramélisé à deux chiens aussi affamés qu'elle et grignota les morceaux de noix qu'ils avaient laissés avant de la remplir d'eau bouillante. Au grand évier, juste à côté, les plongeuses glissaient les assiettes festonnées d'or si délicatement dans l'eau qu'elles ne s'éclaboussaient jamais. Leurs mains se mouvaient lentement comme d'étranges plantes dans un courant qui ne frisait qu'à peine la surface tandis que, du bout des doigts, elles frottaient les taches. Contrairement à Shagran qui pataugeait dans sa mare près du trou d'évacuation, les plongeuses avaient les pieds au sec. Même leurs jupes et leurs coudes n'étaient jamais mouillés. Concentrées, elles concédaient leurs mots aussi prudemment qu'elles cédaient les assiettes aux essuyeurs.

— Alors, il m'a emmenée dans la tour du nord, parce que personne n'y va jamais hormis le prince.

— La tour du nord ?

— Oui. Le donjon. Il faisait sombre et un hibou m'a effleuré les cheveux. Et c'est là qu'il m'a embrassée. Il avait une odeur un peu sucrée. Ce n'est pas comme les tournebroches qui empestent la fumée et la graisse. Et ses mains étaient très douces, elles sentaient l'huile d'amandes. Il relevait ma jupe quand quelque chose s'est mis à gémir

derrière moi. Il a crié : "Un fantôme !", et il m'a plantée là en train de me rhabiller. Alors, je les ai entendus rire. Je n'osais plus bouger, mais je les ai aperçus dans l'entrebâillement de la porte. Je les ai poursuivis en criant jusqu'au tas d'ordures derrière la cuisine.

— Les fantômes ?

— Mais non... Deux éminceurs. Alors, je ne sais pas...

Il ne cherchera sans doute plus à me revoir. Il a de si beaux yeux... comme des petits morceaux de ciel printanier. J'aurais peut-être pu gagner une pièce avec lui si ces sales gosses ne nous avaient pas dérangés.

— Pas sûr. Certains sont de beaux parleurs et ils sentent bon comme les fleurs, mais une fois qu'ils ont eu ce qu'ils veulent, ils ne te regardent même plus.

— La vieille Ana prétend avoir un charme, pour ça. Tu mélanges du romarin, de la citronnelle et des pétales de rose, et tu les couds dans une petite bourse en velours que tu mets sous ton oreiller pour rêver de lui. Après, tu le glisses sous son oreiller à lui et il rêvera de...

— Son oreiller ! Comment est-ce qu'on pourrait aller mettre quelque chose sous l'oreiller d'un serviteur ? Ils couchent en haut d'une des tours !

— Tu achètes quelqu'un...

— Avec quoi ?

— Bon, d'accord. Alors, tu prends un épi de maïs, tu en fais une petite poupée et tu voles quelque chose qui lui appartient – un fil, un cheveu... – et tu l'enroules autour des jambes de la poupée en disant : "Personne ne dénouera ce nœud à part moi." Après, tu l'enfouis dans un bol de lavande sèche. Tous les soirs, pendant sept jours de suite, tu plonges tes mains dans la lavande, tu prends la poupée et tu répètes la formule. Et il viendra te chercher. Il viendra, je t'assure. Parce que tu seras la seule à pouvoir libérer ses jambes. Et il te reconnaîtra à l'odeur de lavande qu'il respirera dans ses rêves.

— Shagran !

Elle trouva la propriétaire de la voix au fin fond de la cuisine et agrippa un gros chaudron à potage qu'elle transporta lentement en passant le long des six grands âtres devant lesquels six tournebroches aux visages empourprés et ruisselants de sueur faisaient rôtir des volailles qu'ils arrosaient régulièrement de jus. Ils ne voyaient que rarement Shagran, réservant leurs regards pour les plongeuses, les essuyieuses, et les plumeuses sur les cuisses desquelles roulaient les longs cous des cygnes. C'étaient des sauvageons qui, parfois, mangeaient du feu quand personne ne les regardait, quelquefois aussi,

des volailles à même la broche, et recevaient des corrections.

Ils s'exprimaient avec brusquerie, en peu de mots, d'une voix criarde, pour se faire entendre de poste en poste dans le brouhaha ambiant.

— Celle-là.

— Qui ? Le sac d'os ? C'est elle que tu veux ?

— Non, pas Shagran, espèce de gésier !

— Shagran est une brosse à récurer. Elle n'est même pas vivante.

— Mais qui te parle de Shagran ?

— Laquelle, alors ?

— Elle. La plongeuse. Regarde ses cheveux. Dorés comme un canard sur la broche.

— Du miel.

— Du miel dans la bouche.

— Celle-là. Avec les cheveux noirs.

— La désosseuse ?

— Regarde ses mains en train de travailler la poule. Regarde-la tirer sur la cuisse. La tourner. La tordre. La pousser. La repousser. La retirer, et tirer encore, et voilà... la cuisse s'est détachée et elle glisse entre ses doigts.

— Elle la coupe.

— Regarde son visage. Fixe-la, et elle relève les yeux. Des yeux comme de la fumée.

— Elle m'a frappé, une fois, avec le manche de son couteau. Elle est trop habile, avec un couteau.

— Qu'est-ce que tu lui avais fait ?

— Rien. Je la regardais, c'est tout. Peut-être que j'ai mis mon doigt dans la sauce et que je l'ai léché en la lorgnant.

— Celle-là.

— Laquelle ?

— La plumeuse.

— La maigrichonne ? On dirait qu'elle a trempé ses cheveux dans la sauce.

— Tu ne peux pas voir ses yeux sous ses cheveux. Ils sont comme le feu. C'est une braise, maintenant, mais elle s'enflamme. Elle s'embrase. Et elle se moque que tu aies de la cendre sous les doigts. Les autres...

— La plupart des autres...

— Elles aiment bien les beaux habits. Comme ceux de là-haut, qui voient la nuque du roi quand ils servent.

— Et la nuque du prince, aussi.

— C'était son sanglier, qu'on a rôti hier. Énorme. Ils ont trouvé le fer de sa lance dans le cœur.

— Il fait de la magie, le prince.

— Dans son donjon.

— Il pourrait les avoir toutes. Toutes. Même la surveillante.

— Quel gésier ? Celui-là... !

— Quelle magie ?

— Des rituels. Il a des livres. Il lit des formules et ça fait de la magie.

— Je sais ce que je ferais si je pouvais jeter des sorts.

— On les aurait toutes !

— Même elle ?

— Shagran ? Qu'il est bête ! ... Shagran, c'est pas une fille... c'est un sortilège.

Shagran, courbée au-dessus du grand chaudron, l'eau savonneuse tanguant autour d'elle tandis qu'elle frottait, laissa ces mots résonner dans sa tête. *Shagran est un sortilège. Shagran est un sortilège.* Le reste de la conversation des tournebroches n'avait guère plus de sens pour elle que le clapotis de l'eau. Celle des plongeuses était à peine moins déconcertante. Les mots cachaient quelque chose, dansaient autour, s'y enroulaient, s'en éloignaient. Quelque chose que tout le monde connaissait sauf elle. Et quoi que ce fût, ils ne le prononçaient pas. Ils parlaient de lavande et de velours, de charmes et de sortilèges, de jupes, de couteaux à désosser et de miel. De cuisses de poulet, de feu et de rêves. Mais ils ne disaient pas le mot qui désignait l'expression ardente dans les yeux du tournebroche. Il y avait autre chose, derrière les sons, qui ne s'exprimait pas avec des mots, mais qui les engendrait tous.

C'était comme son rêve au fond du chaudron. Il n'y avait pas de mot, dans ce qu'elle voyait. Et cela même les rendait nécessaires.

Shagran est un sortilège.

Dans son donjon, il fait de la magie.

Il a des livres. Des formules.

Des sortilèges.

Shagran est un sortilège.

Elle perdit l'équilibre et piqua une tête dans le chaudron en essayant de se voir à travers les yeux du tournebroche, de se voir en train de regarder Shagran, le sortilège. Au bout d'un temps, les mots se fondirent dans le charivari de la cuisine. Mais d'autres les remplacèrent : *livres, rituels, sortilèges. Dans son donjon, il fait de la magie. Hors de sa tour, il mourra.*

Dans sa tour, il a des formules.

— Shagran !

Elle se releva, dégoulinante, et suivit la voix du saucier qui venait de vider les poêles graisseuses et noires de suie. Il les empila et les tendit à Shagran. Elles étaient encore brûlantes. Elle enveloppa sa main dans sa jupe et, voûtée, les saisit par la queue. Elle fit de curieux détours, sous les longues tables, afin que les cuisiniers, les serviteurs tout de soie pourpre vêtus et les musiciens dans leurs beaux costumes noir et rouge ne se frottent pas à la graisse de canard. Plumeuses et épilateurs, un instant oisifs et recroquevillés sous les tables, ne s'étonnèrent pas de la voir passer. La plupart d'entre eux grignotaient : un fruit gâté, une pomme de terre carbonisée, un os, un quignon de pain. Ils s'écartaient d'elle, prenant soin toutefois de ne pas s'exposer à la lumière où ils pourraient attirer l'attention des cuisiniers. Ils parlaient de tout et de rien, à bâtons rompus.

— Ma mère servait dans la salle, dit rêveusement une jeune fille blonde à laquelle manquaient les dents de devant.

— C'est pas vrai.

— Si. Elle était riche et belle. Mais elle est morte quand je suis née, et ils avaient pas de place pour moi là-haut, alors ils m'ont gardée ici. Et après, ils ont oublié que ma vraie place était là-haut. Et je suis restée ici.

— Shagran, elle, elle est née dans le tas de bois, lança un garçon morveux.

Il donna un coup de coude à son voisin.

— Bouge tes pieds, toi, laisse-la passer. Elles sont brûlantes, ses poêles.

— Shagran a été sculptée dans le bois, renchérit la blonde. C'est pour ça qu'elle est tellement empotée et noueuse. Et que son visage n'est pas fini.

— Pourquoi ? demandèrent les garçons qui voyaient poindre l'histoire cachée derrière les paroles de la fille.

— Parce qu'un jour, le sculpteur... – il était balayeur ici, avant,

mais était devenu si voûté et tordu que son menton touchait ses genoux et qu'il ne pouvait plus voir ce qu'il faisait ni où il allait — ... un jour, il a eu de la visite.

— Qui ?

— Un inconnu est venu, et s'est arrêté près du tas de bois. Le sculpteur ne pouvait pas le voir. Il était trop voûté et distinguait seulement sa propre tête dans ses bottes cirées. Mais l'étranger avait une voix douce comme le miel. "Donne-moi la poupée que tu sculptes, vieil homme", qu'il a dit. "Je veux l'emporter chez moi pour ma fille. Je te donnerai de l'argent." Mais le sculpteur ne voulait pas. "Vous avez une fille", il a dit à l'inconnu. "Moi, c'est tout ce que j'ai. Et de toute façon, je ne l'ai pas finie." Alors, l'étranger s'est mis en colère – c'était un grand mage – et il a dit : "Puisque c'est ainsi, je te donnerai un enfant de rien, vieil homme, car tu n'as rien voulu donner à ma fille." Et la poupée en bois est devenue vivante, toute noueuse, avec encore des morceaux d'écorce sur la figure. Et c'est pour ça que Shagran a l'air pas finie.

— C'est rien que des bêtises, se récria un des garçons après un temps de réflexion. La surveillante dit que c'est un vacher qui l'a laissée là, sur le tas de bois, toute nue.

Shagran tira ses poêles hors du chœur de protestations et de rires et émergea dans un rai de lumière entre deux tables. La surveillante, son ombre tombant, oblique, sur Shagran, se tourna brusquement, une rose rouge entre les dents. Elle fit signe à l'un des serveurs de salle, qui manqua trébucher sur les poêles avant de voir Shagran accroupie, qui les traînait derrière elle. Il poussa un cri d'orfraie en voyant la graisse, et attendit qu'elle disparaisse sous la table suivante.

Shagran passa alors près d'un jeu. La partie se disputait avec des fonds de bougies et des phalanges de porc. On les roulait discrètement sur le sol vers la cible choisie – le pied d'un marmiton ou d'un serviteur –, et celui qui s'en approchait le plus avait gagné. Toutefois, celui qui touchait la cible perdait, surtout s'il s'agissait de la chaussure d'un serviteur, car les munitions valdinguaient tous azimuts. Les joueurs, des éminceurs pour la plupart en passe de devenir tournebroches, attendirent que Shagran s'éloignât. Certains en profitèrent pour racler au passage quelques grailons au fond des poêles. Ils parlaient peu.

— Lui. Le pâtissier. Il bouge pas, il fouette sa crème.

— Si on le touche, on est morts.

— Alors, le touche pas. Vas-y, Lance.

— Attends, Shagran me gêne.

— Si seulement ils pouvaient manger, que ce soit fini. Je pourrais avaler un jambon gros comme un four. Une vache entière.

— Un bœuf.

— Ils laissent presque jamais rien sur les os de volaille.

— Ils sont en train de les farcir. De la sauge, de l'oignon, du foie... assez pour remplir une écurie.

— Je pourrais tout manger.

— Lance.

La phalange s'arrêta à un cheveu de la chaussure en cuir souple du pâtissier. Shagran entendit les garçons pétrifiés retenir leur souffle puis le relâcher, tandis que le bonhomme, qui festonnait son gâteau de savantes arabesques de crème, se déplaçait d'un pas sur la gauche, shootant dans l'os sans s'en rendre compte.

— On a frôlé l'exécution.

— Lui.

— Le maître d'hôtel ? Si on touche ses godasses en velours, on est tous finis.

— Il s'évanouira d'abord. Lance.

Shagran émergea d'un groupe de musiciens.

— Les fanfares, disaient-ils, d'abord celle qu'a composée Lefeber, et puis, avec le premier vin, la fanfare du Château, et avec le deuxième vin, la fanfare Sylvestre, que vous attaquez toujours plus vite, sans respecter la pause avant la seconde cadence. Alors...

Alors, ils remarquèrent ce que transportait Shagran et s'écartèrent en hâte, drapant prudemment leurs rubans sous leurs bras.

Elle atteignit enfin son coin, versa de l'eau bouillante sur les poêles et retourna à son chaudron le temps qu'elles trempent. Ses profondeurs ruisselantes ne révélaient rien d'autre que la fonte sombre, que l'eau trouble. Elle finit par le vider et le laissa sécher jusqu'à ce qu'on la réclame. Elle se tournait pour attraper les poêles quand, en se penchant, elle se trouva nez à nez avec le balayeur.

Voûté, ratatiné, il semblait sur le point de devenir le sculpteur de l'histoire de tout à l'heure, censé avoir façonné Shagran dans un tronc de bouleau. Il ne parlait que rarement, et avalait tout ce qu'il pouvait trouver au fond des casseroles. Son balai, un vieux bâton noueux auquel était fixé un éventail de paille, semblait être un prolongement de lui-même, usé jusqu'à l'os et poli par l'âge.

— Tu deviens vivante, dit-il. Tes yeux écoutent.

Il posa son doigt sur ses lèvres.

— Ne leur montre pas. Tu es le secret de quelqu'un. Ne les laisse pas découvrir que tu vis.

Il poussa les épluchures et les grailons dans le trou d'évacuation et reprit son balayage. Shagran se regarda un moment dans l'eau, cherchant à voir ses yeux qui écoutaient. Ne voyant que la tâche qui l'attendait, elle s'y attela sans tarder.

Talis chevauchait dans le bois.

La lumière dorée matinale se déversait à travers les arbres. Les feuilles, flammèches vertes étincelantes, ne bougeaient pas. Si un vent venait à se lever, il semblait qu'elles tinteraient comme du cristal. Le soleil coiffait la tête de Talis de ses mains douces et chaudes. Il releva ses yeux vers lui et sentit ses rayons, tel du vin sucré, couler sur ses lèvres.

— Je ne connais pas votre nom, murmura-t-il.

Les feuilles restèrent muettes. Il la sentait présente, fondue dans la lumière, devant lui, s'évanouissant dans l'ombre au moment même où il l'apercevait par le verre intact de ses lunettes. En traversant un ruisseau, il découvrit le reflet de son visage parmi les feuilles, juste avant que le sabot de son cheval ne brise l'image en mille petits éclats cristallins. Elle l'avait attendu là, dans l'ombre du chêne ; là, près du gracieux bouleau.

Il ne pouvait retrouver l'endroit où elle lui était apparue. Chaque scintillement de l'eau, chaque rameau de chêne tendu semblait la promettre. Il progressait lentement, sans but, errant à travers l'ombre et la lumière, deux mondes face à lui : l'un clair, l'autre flou. Elle n'était ni dans l'un ni dans l'autre. Il n'aurait su dire s'il se trouvait au milieu du bois, ou près de sa lisière ; d'ailleurs, il n'en avait cure. Il n'était pas revenu dans ce bois depuis qu'il avait tué le sanglier et se ressentait encore un peu de sa chute. Jusque-là, il avait dû se contenter de monter les marches du donjon et de l'attendre là-haut, parmi les ombres, quoiqu'elle ne réapparût pas. Mais il avait rêvé d'elle, ce matin, debout au centre d'un bosquet de bouleaux, prononçant son nom. Il la sentit qui le touchait et s'éveilla au moment où sa main se changeait en lumière.

Il chevaucha avec le soleil jusqu'à midi. Les arbres immobiles se dressaient autour de lui, distants et solitaires. Ils semblaient détenir un secret qu'ils refusaient de partager. Il entendit les cors, au loin, reconnut les fanfares. Le vent se leva, en provenance de son propre monde, rompant le silence enchanté. Se tournant vers les sonneries, il quitta le bois pour retourner dans le Champ du Chasseur.

Il n'eut pas envie d'aller déjeuner dans la grande salle. Il monta directement dans le donjon, claudiquant légèrement, hanté par

l'ombre de sa reine. Quelqu'un avait remarqué son absence : il fut interrompu par une bécasse assaisonnée d'estragon, des coulemelles farcies, un velouté de poireaux, un pain tressé et une compote de cerises au brandy. Il reconnut la fille qui les lui apporta.

— Vous n'avez pas lâché le plateau, cette fois, dit-il.

Elle ne sourit pas. Il la dévisagea un instant. Les gardes de faction devant la porte la regardèrent, étonnés de l'intérêt que lui manifestait le prince, puis haussèrent les épaules, indifférents. Elle avait la peau pâle comme de la cire, gercée par l'eau. Les articulations de ses doigts paraissaient déplacées, disproportionnées, et bien trop longues. Son visage, sans changer d'expression, semblait en constant mouvement, comme si ses traits n'étaient jamais tout à fait fixes, jamais tout à fait alignés. Il essaya de voir la couleur de ses yeux, mais n'y parvint pas, car ils se perdaient derrière lui, dans la pièce.

Il se retourna, se demandant ce qui avait attiré son attention. Une ombre qui rôdait sur le mur, sans doute. À moins que ce ne fût, sur la table, le reflet de la bougie dans les petits diamants.

— Mettez le plateau sur la table, dit-il avec entrain.

Il la suivit, l'observant qui regardait à droite, à gauche, attentive. La fenêtre se déplaça alors qu'elle posait le plateau, y déversant soudain un flot de lumière. Elle ne parut pas s'en étonner, pas plus que des errances des spectres sur les murs de chaux. Peut-être, se dit-il, ne s'étonnait-elle de rien.

Cependant, elle tourna brusquement la tête vers lui, le surprenant. Elle emprisonna ses yeux dans son regard intense qui ressemblait à une question dans un langage secret.

Il vit ses lèvres bouger, puis elle se détourna vivement, dissimulant de nouveau son visage. Il se rendit compte qu'il n'avait encore pu retenir la couleur de ses yeux.

Elle repartit rapidement, sans bruit, le laissant face à la porte.

— Je vois des choses, sans mes lunettes, murmura-t-il pensivement.

Plusieurs heures plus tard, il fut de nouveau interrompu. Par le roi, cette fois.

Il entendit Burne s'annoncer et pester contre l'escalier avant d'entrer. Talis glissa le nouveau verre dans la monture et chaussa ses lunettes. Le visage de son frère, distinct d'un œil et encore imprécis de l'autre, semblait globalement calme, d'un côté comme de l'autre.

— Je suis venu voir si tu étais toujours en vie. Ton silence m'inquiétait. Pas d'éclairs, pas d'explosions... Le docteur dit qu'il ne t'a pas vu, aujourd'hui.

— Je suis allé me promener à cheval, répondit Talis. Et je suis remonté ensuite terminer mes lunettes.

— Je ne vois pas pourquoi je prends la peine de te donner des conseils, tu n'écoutes pas, de toute façon.

Talis retira sa monture, rangea sommairement la table et s'assit.

— Je t'écoute, reprit-il. Qu'ai-je fait ?

— Eh bien d'abord, tu passes tout ton temps ici. Cet endroit est tellement lourd de souvenirs... Tiens, regarde.

Tous deux observèrent en silence l'ombre d'un garçon, la cape déchirée, qui s'agenouillait devant la fenêtre pour encocher une flèche.

— Je ne sais pas comment tu peux supporter de rester ici, soupira Burne.

— Ce ne sont pas mes souvenirs, dit-il doucement. Je ne vois que la magie.

Burne détourna brusquement son regard des murs, de crainte, sans doute, de reconnaître une des silhouettes. Talis baissa les yeux vers ses lunettes. Il souhaitait que Burne parvienne à partager avec lui un peu de son passé, la figure spectrale du roi défunt, l'horreur du Champ du Chasseur... Quelqu'un comme lui, que le siège avait épargné, dont l'esprit n'était pas continuellement hanté par les images effroyables, pouvait se révéler un précieux confident. N'ayant pas de souvenir en propre, il deviendrait le réceptacle de la mémoire et, grâce à son passé paisible, qu'aucune ride douloureuse ne venait troubler, ferait renaître l'espérance.

Il attendit sans mot dire, devinant l'espoir que Burne plaçait en lui désormais.

— Ils n'ont jamais découvert qui est l'auteur de cette sorcellerie. demanda le roi, toujours perturbé par le donjon. Les mages le savent peut-être, à Chaumenard ?

— Non.

— Ce devait être un étranger, alors, quelqu'un dont Riven de Kardeth aurait loué les services.

— Peut-être. Mais c'était un sortilège très puissant. Les mages qui détiennent un pouvoir aussi considérable ne taisent pas leur nom.

— Un mage voué au mal l'aurait fait, suggéra Burne.

— Mais où est-il ? Ou elle ? Pourquoi un mauvais mage n'utiliserait-il plus ce pouvoir, et pourquoi un bon mage l'aurait-il utilisé ?

Burne secoua la tête.

— Aucun bon mage n'aurait fait une chose pareille. La vie d'un mage n'est pas séparable de sa magie. N'est-ce pas ce qu'on t'a enseigné à l'école ?

— Ce qui explique mes accidents, ironisa Talis. Je mène une vie répréhensible.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Mais revenons au but de ma visite. En dehors d'un ou deux attentats ratés sur ma personne, la vie que tu mènes est bien trop respectable, justement. Cette maison est pleine de monde, et tu te claquemures ici, dans un donjon, sans même prêter attention à toutes ces jeunes filles qui ne sont certainement pas venues ici pour admirer mes cheveux grisonnants. Il est grand temps que tu te maries, Talis.

— Je suis descendu, j'ai participé à la chasse et j'ai tué un sanglier pour toi, protesta Talis. J'en ai même cassé mes lunettes. N'est-ce pas assez pour quelque temps ?

— Je n'aurai pas de descendant, continua Burne. Tu hériteras de Pelucir, et il faut que tu donnes un héritier à cette maison. Nous avons perdu un roi à ta naissance. Qui peut dire si nous n'en perdrons pas un autre.

Talis enfouit brièvement son visage entre ses mains. Il releva aussitôt la tête pour chercher le regard de son frère.

— C'est ce sanglier. Tu as eu peur, en me voyant en danger.

— J'ai été terrifié, tu veux dire. Tu étais immobile, comme paralysé, sourd aux hurlements, aux aboiements, au vacarme des chevaux, des trompes... et le sanglier qui traversait le ruisseau et fonçait droit sur toi qui semblais dans un autre monde...

Talis ouvrit la bouche puis la referma. Les mots s'arrêtèrent à ses lèvres. *Trois cerfs blancs*, eut-il envie de dire. *Trois chiens blancs. Trois chevaux blancs et la Reine du Bois avec ses cheveux couleur feuille de chêne automnale, avec sa voix douce comme un sanglot de colombe.* Il sentit l'attention de Burne concentrée sur lui, perçante, comme elle pouvait l'être quand il le soupçonnait de lui cacher quelque chose.

— Talis, dit le roi, et Talis s'écarta de la table, toujours silencieux.

Un éclair blanc le fit ciller ; il ôta le nouveau verre de la monture de ses lunettes et reprit le papier abrasif.

— J'ai rencontré quelqu'un, dit-il enfin en frottant le bord du verre. Dans le bois.

— Qui ?

— Une femme. Sa présence m'a distrait. La chasse l'a fait

disparaître.

— Et qui était-ce ?

— Je l'ignore. Elle ne m'a pas dit son nom. Nous avons à peine échangé quelques mots. Je suis tombé de mon cheval et alors j'ai vu trois cerfs blancs, puis trois chiens de chasse blancs, et enfin trois chevaux blancs. Et ensuite... ensuite, elle m'a laissé voir son visage. Elle était plus... bien plus jolie que...

— Elles le sont toujours, grommela le roi. Les femmes que l'on rencontre dans un bois, un pré, ou près d'un ruisseau, dont on ne sait jamais le nom, sont bien plus belles que celles que l'on connaît trop bien.

Talis porta le verre à son œil.

— Ce n'était pas cela...

— Ça ne l'est jamais.

Burne soutint le regard exaspéré de son frère.

— Tu peux tomber amoureux d'une dizaine de femmes dans une dizaine de bois, il n'empêche que tu en épouseras une qui aura un nom et une famille convenant à ton rang, et non pas une aventurière qui n'a pas assez de jugeote pour t'avertir quand un sanglier fonce sur toi.

— Les circonstances ne se prêtaient pas au sens commun, rétorqua Talis, tendu. Et si tu me dis que ce genre de chose n'arrive jamais, je jette la table par la fenêtre. Si toutefois la fenêtre reste assez longtemps en place pour me le permettre.

Il frotta furieusement son verre pendant quelques instants. Burne le regardait en silence. La main de Talis ralentit progressivement.

— Et puis qu'est-ce que ça peut faire ? demanda-t-il finalement, les yeux toujours baissés. Je l'ai tué.

— Et dire que je t'ai envoyé pendant deux ans dans une école pour qu'on t'apprenne à penser ainsi, ironisa Burne.

Il posa la main sur l'épaule de son jeune frère.

— Je ne sais pas qui tu as rencontré dans le bois, mais elle me paraît dangereuse. Dangereusement faible d'esprit, à tout le moins. Demain, je veux que tu viennes de nouveau à la chasse. Et cette fois, tu resteras avec moi.

— Comme tu voudras.

Il entendit Burne s'attarder un moment, puis traverser la pièce et ouvrir la porte avant de relever la tête.

— Burne...

Le roi se retourna.

— Ce n'était pas du tout comme tu penses. Ça ne ressemblait à rien de ce que j'ai jamais connu.

Il perçut la réponse de son frère dans le silence qu'il laissa dans son sillage : *C'est toujours comme ça...*

Il finit de polir le verre alors que le soleil descendant derrière le rempart empourprait la pièce. La lumière s'estompa. La fenêtre bougea, lui révélant les verts diffus de la sylve sur la colline. Il plaça le verre devant son œil, vit clairement le bois secret et ombreux imprégné de crépuscule. Il le regarda longtemps, jusqu'à ce que les arbres commencent à se dissoudre et que la nuit enveloppe la colline. Il alluma alors les lampes et fixa le verre dans sa fine monture dorée avant de chausser ses lunettes.

Soudain, il devint aveugle ; les deux verres se couvrirent d'obscurité. Le vent se leva dans la tour, un étrange et furieux tourbillon qui manqua lui faire perdre l'équilibre. Il entendit des papiers voler, des livres s'ouvrir, des pages se tourner, se déchirer. Le vent noir gagna en force. Les objets dans la pièce basculèrent, se brisèrent. Quelque chose le heurta. Il tomba, toujours aveugle, un goût de sang dans la bouche, et se releva contre un coin de la cheminée. Hébété, tremblant, il retira ses lunettes.

Ses yeux s'emplirent de feu. Puis il vit les cornes tissées dans les flammes, et la lune noire, celle de tous les récits, les chevaucher. Il recula contre la cheminée, gémissant sourdement. Son cœur battait si follement qu'il pouvait à peine respirer. Il semblait ne rien y avoir d'humain dans les yeux cernés de fourrure qui le dévisageaient. Des chiens, énormes et noirs comme la nuit, entouraient le Chasseur. Leurs griffes silencieuses projetaient des étincelles sur les pierres. Sans quitter Talis des yeux, le monstre porta une poignée de pages déchirées à sa bouche et mordit dedans. Du sang coula de ses lèvres, comme si l'écrit saignait. Talis déglutit, la gorge sèche. Toute la magie qu'il avait apprise semblait froissée dans la main du Chasseur, tous les mots qu'il connaissait. Il en trouva un, alors que la sueur roulait sur son visage et que seul le mur dans son dos le maintenait debout. Sa voix était rauque, le vocable tout juste perceptible.

— Pourquoi ?

Le Chasseur leva la main.

— *Srevne*, dit-il.

Un livre aussi ancien que Pelucir et lourd comme un roc tourbillonna près de lui et heurta Talis dont la tête cogna le linteau de la cheminée. Ses poumons s'emplirent de feu.

Tandis qu'il tombait lentement à genoux, il sentit dans ses cheveux la main du Chasseur qui le forçait à relever la tête. Avidé d'air, il n'aspirait que les mots du parchemin déchiré. Des formules qu'il avait prononcées lui rentraient dans la gorge, jusqu'à ce qu'il fût de nouveau frappé de cécité et que les vents rugissent en lui, sans qu'il pût toutefois trouver le moindre souffle d'air.

Puis une bourrasque venue de nulle part, violente et indomptée comme si elle descendait des monts de Chaumenard, le souleva et le remit sur ses pieds. Des mots jaillirent de sa bouche ; ses yeux s'ouvrirent. Il vit le Chasseur se dissoudre, se consumer dans des flammes noires de cornes, de mains et de lune blêmissante. Le vent, hurlant comme un loup, plaqua les chiens contre les ombres, parmi les spectres. Dehors, les gardes alarmés par les mugissements furieux s'arc-boutèrent contre la porte, la martelant de leurs poings, mais elle refusa de bouger. Des mains à peine visibles, paraissant naître de la tempête, s'agrippèrent à Talis, l'emportèrent. Il se débattit et suffoqua de nouveau ; le donjon vacillait autour de lui. La fenêtre, qui encadrait le bois vert, vibra sous le gémissement sinistre et vola en éclats. Talis, recroquevillé sous l'étrange étreinte, se sentit passer au travers et s'envoler. Le donjon se rapetissa curieusement, vomissant une longue traîne de manuscrits et de parchemins déchirés tandis que, partant de la meurtrière, plus bas, s'effilochait la brume blanche des hiboux fuyant dans la direction opposée. Il vit alors le ciel crépusculaire se précipiter vers lui et ferma les yeux.

Les pleurs des oiseaux le réveillèrent. À quatre pattes sur un lit de pages, il éructa du papier et des mots, puis roula sur le dos, anéanti, suffoquant. Il sentit une main le toucher et paniqua, s'écartant brutalement. La terre, la mousse embaumaient l'air. Il ouvrit les yeux, le regard rivé au sol.

— Des feuilles...

Sa voix, que la douleur rendait rauque, était à peine humaine.

— Je croyais que c'étaient encore des mots.

Une voix, fine comme une toile d'araignée, chuchota derrière lui :

— Talis...

Il leva la tête. Un étranger était accroupi parmi les racines d'un chêne sur la colline surplombant le Champ du Chasseur. Ses cheveux étaient blancs, broussailleux. Un curieux mélange de lumière et d'ombre éclairait ses yeux. Il portait une tunique déchirée, tachée d'herbe ; ses pieds étaient nus. Il semblait maigre, anguleux, érodé par l'âge, à la fois vieux et immortel, comme un arbre ou un rocher, aussi sauvage que la nature elle-même. Il avait chevauché le vent pour le sauver du donjon : un mage, c'était certain, mais un mage qu'il n'avait

encore jamais rencontré.

Il se redressa, essuya les larmes de son visage du revers de la main. Ses doigts étaient crispés sur quelque chose. Il ouvrit la main, surpris.

— J'ai emporté mes lunettes.

Il les chaussa et vit une expression apparaître sur le visage dur et émacié.

— Toi, dit sourdement le mage.

Il ferma brièvement les yeux, comme s'il s'attendait à voir Talis disparaître.

— C'est bien ce que je pensais.

— Qui êtes-vous ? demanda Talis. Vous me connaissez. Mais moi je ne vous connais pas.

Puis la réponse lui vint. Il sentit le fil arachnéen de l'émerveillement l'envelopper.

— Si. Je vous connais.

— Oui.

— Atrix Wolfe.

— Je t'ai vu dans la montagne, dit le mage. Tu me cherchais. Tu étais monté bien trop haut et tu avais perdu tes lunettes.

Talis le dévisageait.

— Mais vous êtes ici. À Pelucir. Et vous m'avez sauvé la vie.

Les traits d'Atrix se crispèrent.

— *In extremis*.

Il se tourna, parcourut le champ de son regard d'aigle. Talis se déplaça pour s'agenouiller à côté de lui. Rien ne bougeait hormis la pénombre du crépuscule frémissant comme une armée de spectres.

Talis déglutit ; un mot qu'il avait avalé léchait sa gorge comme une flamme.

— Est-il toujours là ?

— Oui.

— Savez-vous qui il est ?

— Oui.

— C'est le Chasseur du Champ du Chasseur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il a tué mon père.

Il tremblait encore, les yeux perdus sur des formes imprécises,

fuyant toute définition, errant sur le champ ténébreux.

— On m’a tant de fois raconté cette histoire que je l’ai reconnu. La lune noire, les cornes ardentes...

Il se raidit.

— Il est dans le château avec Burne.

Atrix Wolfe secoua la tête.

— Le Chasseur n’est plus dans le donjon.

Talis releva les yeux vers lui.

— Vous le connaissez aussi... Pourquoi êtes-vous venu à Pelucir ? C’est comme si vous aviez su que j’avais besoin d’aide.

— Je le savais.

Le mage parut ressentir le trouble de Talis et se tourna vers lui. Ses yeux, du gris meurtri de la brume, rencontrèrent les siens. Il l’étudia un instant, le visage froid comme la pierre. Puis son regard parut s’animer, telle l’eau qui perce la glace, et il reporta son attention sur le champ.

— J’essayais de retrouver mon livre de rituels. Quand j’ai appris que tu l’avais, j’ai su que tu aurais des ennuis.

— Mais comment...

— Hedrix m’a dit que tu l’avais pris, et j’ai rêvé que tu l’utilisais. Un jeune mage portant des lunettes...

— Vous avez rêvé... ?

L’étonnement lui avait fait hausser le ton.

— Pourquoi ? Vous avez pratiquement disparu depuis l’époque de ma naissance. Pourquoi vous manifester deux fois d’on ne sait où pour me secourir ?

— Je l’ignore. Nos destins se croisent. J’ai eu recours à la magie pour la première fois en vingt ans afin de te montrer le loup sur la montagne... Et de nouveau aujourd’hui... Je suis venu de loin pour te retrouver à Pelucir.

Le bois s’était tu, les feuilles s’étaient figées dans le crépuscule, comme pétrifiées. La pleine lune, se levant parmi l’entrelacs des grosses branches du chêne, noua la gorge de Talis.

— Il a essayé de me tuer avec des mots, murmura-t-il.

— Ce sont eux qui m’ont attiré ici.

Talis frissonna. Il remonta ses lunettes, s’efforçant de voir plus distinctement dans la nuit qui se refermait sur lui.

— Pourquoi vous ? Était-il depuis toujours caché dans le donjon ou

est-il juste apparu maintenant, sachant que vous viendriez chercher le livre ?

— Où as-tu trouvé ce manuel, exactement ?

— Dans un placard à balais.

Le mage baissa les yeux vers lui.

— Un placard à balais ?

— On nous avait demandé de nous cacher. Je l'ai vu sur l'étagère et me suis glissé dedans. Et quelque chose, dans ses pages, a éveillé ma curiosité. J'ai demandé à Hedrix si je pouvais l'emporter à Pelucir. Vous m'avez vu juste avant que je ne quitte Chaumenard.

Il porta de nouveau la main à ses lunettes ; elle tremblait.

— Pourquoi aviez-vous laissé le livre à cet endroit ?

— Je l'avais enfoui dans la pierre. Il est venu jusqu'à toi. Et jusqu'à Pelucir.

Talis observa en silence le mage. Les cors sonnèrent, clairs, pressants, attirant son regard vers la courbe des remparts se découpant sur le ciel, vers les flammes des torches montant en vrille dans les tours rondes, vers la lueur vacillante des flambeaux dans la fenêtre du donjon où quelqu'un cherchait frénétiquement parmi les ruines.

— Les rituels ne correspondent pas aux mots, dit-il doucement.

— C'est pourquoi je l'ai caché.

Talis inspirait silencieusement, de crainte d'effaroucher ce qui s'assemblait si fragilement.

— Pourquoi ? demanda-t-il, d'une voix presque inaudible.

Le mage se leva. Les branches du chêne s'écartèrent au-dessus de sa tête, emportant avec elles la lune embrasée. Talis, frappé par un souvenir, ou une vision soudaine, sentit le sang se retirer de son visage.

— Pourquoi mes rituels sont-ils si retors ? dit Atrix Wolfe. Pourquoi me suis-je caché depuis ta naissance ? Pourquoi était-ce toi sur la montagne, toi qui as trouvé le livre ?

Il hocha la tête, les yeux rivés sur le château, de l'autre côté du champ.

— Je veux et ne veux pas répondre à ces questions. Pourquoi a-t-il réussi à sortir de sa prison de pierre pour venir jusqu'ici ? À cet endroit ? Jusqu'à toi ?

Il baissa les yeux vers Talis, toujours agenouillé, voûté comme un animal acculé évitant le regard du chasseur. Talis s'entendit parler sans effroi, bien que sa peau fût tendue sur ses os, bien qu'il eût froid,

bien que son corps fût devenu aussi immobile que les feuilles, que l'air dans le bois.

— Comment connaissez-vous le Chasseur ?

— Je l'ai créé.

Ces mots le cinglèrent comme une gifle. Un instant, Talis crut que les battements soudains et sourds de son cœur provoqueraient la fuite affolée des oiseaux. Mais le bois ne bougea pas. Il se leva sans bruit. Le mage, son attention tout entière tournée vers le champ, ne chercha pas à l'arrêter quand il se mit à courir.

Un cor, pur et solitaire dans le bois, sonna le début de la chasse.

La fanfare appelant au souper refusa de sonner.

La surveillante et les serveurs de salle la guettaient distraitemment, debout près des bols en argent remplis de potage fumant sur lequel flottaient de minuscules biscuits au cumin en forme de poissons. Derrière eux, les marmitons sortaient du four de longs pains parfumés à l'oignon et au basilic, et les enveloppaient soigneusement dans un linge pour les tenir au chaud. Des cuissots de chevreuil doraient en crépitant sur la broche, le sang coulait dans les lèchefrites. Les joues creuses des tournebroches étaient gonflées par les morceaux de chair chapardés. Shagran, plongée dans son chaudron, n'entendait rien que les remous de l'eau autour d'elle. Une petite tour de casseroles se dressait près de son coude, certaines collantes de sauce brûlée, d'autres de riz poivré et safrané. Elle les lavait une par une, sans s'occuper des doigts qui venaient gratter le fond des marmites au fur et à mesure qu'elle les empilait.

Alors qu'elle se redressait pour atteindre une poêle sale, les bruits devinrent plus distincts : le rire d'un des serveurs, la voix cassante de la surveillante, la réprimande du maître queux à un de ses marmitons, le cri d'un gâte-sauce se brûlant la main. Elle récura la poêle, se redressa de nouveau pour déverser l'eau sale dans le trou. Mais toujours pas d'appel. Le silence fut rompu par un serveur, et un nouvel éclat de rire. Elle prit une casserole, l'immergea dans l'eau couverte d'yeux de graisse, de riz et de bulles. Elle se pencha pour écumer les grains, se releva. Silence encore. Elle termina la casserole, la posa sur le sol, entendit un murmure et la voix exaspérée du maître queux.

— Le potage ! Il faut servir le potage !... Les poissons vont fondre !

Elle saisit une lèchefrite au moment où la surveillante répondait lugubrement :

— Ils sont tous là, ils n'ont pas chassé, alors pourquoi est-ce qu'ils ne mangent pas ? Peut-être que les musiciens ne savent plus jouer.

Shagran plongea une fois de plus dans son chaudron. Il y avait plus de riz que de lessive dans son eau qui refroidissait. Elle finit la lèchefrite, la posa à côté.

— Quelqu'un devrait aller voir, dit la surveillante.

Shagran se tourna *en* s'arc-boutant au chaudron.

L'eau se déversa dans le trou. Un éminceur à l'haleine sucrée vint pousser avec elle pour le seul plaisir de voir l'eau couler.

— J'y vais, déclara le maître d'hôtel, tirant sur ses manches galonnées d'or. Les musiciens sont peut-être au courant.

Le maître queux considéra les petits biscuits-poissons dans les bols d'un air désolé. Le chaudron se renversa ; l'eau se répandit sur la pierre. Dans ce silence inhabituel, tout le monde, n'ayant rien de mieux à faire, regarda Shagran. Soudain, le maître queux lança à travers la pièce un couteau à désosser qui vint se planter dans le linteau au-dessus d'un des tournebroches. Ceux-ci, interrompant un instant leur besogne, parurent impressionnés.

— Que quelqu'un les batte, ordonna la surveillante. Ils sont en train de manger la viande.

— Et pourquoi pas, après tout ? explosa le maître queux, irrité. Puisque personne d'autre ne s'en charge.

— Un peu de patience...

Il leva soudain le nez, flairant.

— Qu'est-ce qui brûle ?

Un gâte-sauce détala vers les feux. Shagran versait l'eau de la bouilloire dans le chaudron au moment où le maître d'hôtel réapparaissait au bas des marches. Tous les yeux étaient tournés vers lui. Le maître queux émit un bruit sifflant d'eau sur le point de bouillir.

— Alors ?

Le maître d'hôtel avait l'air ahuri.

— Il semble que le prince ait disparu.

— Disparu ? répéta le maître queux, et Shagran s'arrêta brusquement, l'eau brûlante éclaboussant ses mains, sa jupe. Il est sûrement dans le donjon.

— Non.

— Alors, il s'est volatilisé.

— Non.

Le maître d'hôtel hésita.

— Enfin... peut-être. Les gardes...

— Quels gardes ?

— Ceux du donjon. Ils disent qu'ils ont entendu des bruits bizarres. Ils ont essayé d'entrer, mais la porte... ils ne pouvaient pas l'ouvrir. Et

puis un mage inconnu est passé devant eux, comme porté par le vent. Le bruit s'est arrêté ; ils ont pu entrer. Mais le prince...

— Et le souper ? demanda le maître queux. Le pain qui refroidit, les poissons qui se ramollissent, les...

— Les haricots brûlent, dit un marmiton en ôtant précipitamment les casseroles du feu.

Il ouvrit ensuite la porte d'un des fours et se pencha dans l'obscurité.

— Et les cygnes aussi.

Le maître queux se détourna en se lamentant. La surveillante, rongée de curiosité, s'adressa au maître d'hôtel d'une voix sifflante :

— Retournez là-haut. Allez voir ce qu'ils disent d'autre.

Shagan, qui travaillait plus lentement que d'habitude, regarda dans la marmite à potage avant de la remplir. Elle ne vit rien, sinon quelques grains de riz collés au fond. Elle versa l'eau chaude ; toujours aucun signe dans les rides noires, ni du prince, ni du mage. Elle ajouta la lessive, reversa de l'eau, et commença à frotter.

Elle avait pratiquement fini les poêles quand le maître d'hôtel revint. Entre-temps, le maître queux avait lancé quelques autres projectiles à travers la pièce. Eminceurs et éplucheurs s'étaient réfugiés sous les tables. Les marmitons avaient ouvert une bouteille de brandy et la faisaient circuler.

— Le mage, annonça le maître d'hôtel, livide, a dû être pris, lui aussi. C'est ce que dit le roi. Il est atterré.

Les cuisiniers et les marmitons le fixèrent en silence. La surveillante s'empara de la bouteille de brandy.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle sur un ton vaguement menaçant. Le mage a pris, il n'a pas été pris. Le mage a enlevé le prince.

— Le roi affirme que non. Le roi dit...

Il s'interrompt pour reprendre son souffle. La surveillante porta la bouteille à ses lèvres et en avala une bonne lampée.

— Le roi a envoyé des messagers voir les mages de Chaumenard. Il leur a ordonné de galoper jusqu'à ce que leurs chevaux tombent raides morts, puis de courir jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus que marcher, puis de marcher jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus que ramper, et d'atteindre Chaumenard avant d'avoir pu reprendre haleine. Il va lancer une battue.

Le maître queux, qui décapitait, morose, des cygnes en meringue charbonneuse, l'interrompt, incrédule :

— Une battue ! À cette heure ? Et que vont-ils chasser en pleine nuit ?

— Une femme.

Tous les regards revinrent de nouveau sur lui, dans un silence épais. La surveillante serra la bouteille contre sa poitrine. Le couteau du maître queux resta suspendu au-dessus du cou carbonisé d'un cygne. Shagran, penchée au-dessus de son chaudron, entendit le mot résonner étrangement sur ses parois concaves. *Femme, femme, femme...*

— Quelle femme ? s'exclama la surveillante, la voix brisée par l'étonnement.

— Le roi raconte que le prince l'a rencontrée dans le bois. Elle l'a ensorcelé au point qu'il a bien failli être embroché par le sanglier qu'il a tué.

Devant les cheminées, les tournebroches échangèrent des œillades entendues, leurs yeux à demi clos reflétant les flammes.

— Elle n'a pas de nom. C'est ce que le prince Talis a dit au roi. Et elle est belle. Le roi emploie ce mot comme s'il signifiait complètement le contraire. Alors, il veut aller chercher le prince Talis dans le bois ce soir.

Le silence se fit. Tous semblaient fascinés par ces révélations. Au point que la femme mystérieuse paraissait se matérialiser dans les jeux d'ombres et de lumière. Comme si leurs regards rêveurs l'incitaient à apparaître. Le maître queux lui-même la vit, expression d'un souvenir ou de son désir. Puis son ombre tomba sur le visage de la surveillante. Shagran, épiant leur curieux silence, ne voyait que son reflet sombre au fond du chaudron. La voix de la surveillante les tira tous brusquement de leurs songes.

— Tout le monde n'ira pas chasser, s'exclama-t-elle. Dès que le roi sera parti, ceux qui ne participent pas à la chasse exigeront leur souper.

— Du moins ce qu'il en reste, marmonna le maître queux.

— Et ceux qui reviendront de la chasse plus tard réclameront le leur.

Les traits du maître queux se détendirent alors qu'il organisait les deux repas dans sa tête, un chaud, un froid. Il se leva brusquement.

— Réchauffez le potage, ordonna-t-il. Retirez les poissons. Emincez les petits oignons que l'on mettra dans les bols avec une pincée de paprika.

— Eminceurs ! rugit un marmiton, et les éminceurs sortirent de sous les tables, un peu partout, comme des souris affolées.

Les yeux du maître queux tombèrent sur la bouteille de brandy.

— Portez du brandy chaud et du vin épicé aux chasseurs dans la cour, avec des tranches de tarte à la volaille et aux pommes. Vite !

— Vite ! tempêta la surveillante en agitant ses plateaux.

Les musiciens se concertèrent, s'interrogeant sur l'accompagnement approprié pour une chasse aussi désespérée. Shagran, qui empilait ses dernières marmites en cuivre, vit sa tour disparaître alors que les apprentis emportaient les casseroles propres pour y chauffer le brandy et le vin. Quelqu'un lui arracha la dernière des mains. Elle s'appuya un moment contre le chaudron, mouillée, oisive, guettant son nom. Des voix réclamaient les jambons, et les miches de pain, et les œufs pour refaire de la meringue, et les oignons et les bols, les plateaux, les plats et la musique, mais personne ne l'appelait. La fatigue s'appesantissait sur elle ; la chaleur des fours et des cheminées posa de lourdes mains sur ses paupières. Aux aguets, car il y avait toujours une marmite à laver, elle rêva un peu. Un mot résonna, non dans la cuisine, mais dans sa tête.

Femme. Une femme. Femme.

— Shagran !

Elle se raidit et chercha aveuglément, tournant la tête, à identifier l'origine du son. *Shagran*, entendit-elle encore. Mais elle ne reconnut pas la voix.

Ouvrant les yeux, elle s'agrippa au bord du chaudron pour se redresser. Elle se sentait soudain si épuisée que son corps avait envie de se répandre comme l'eau sur la pierre.

La cuisine, étrangement silencieuse et sombre, n'étaient les braises rougeoyant dans les âtres, paraissait déserte, sans même un éminceur endormi sous une table. Elle entendait, comme venant d'une pièce distante, d'un autre monde, l'enchevêtrement des voix et des bruits, le brouhaha nocturne de la fête. Quelque chose bougea dans l'ombre.

Elle regarda, immobile, les doigts toujours crispés sur le chaudron. Il n'existait pas de mot pour ce qu'elle voyait. La grande couronne de cornes semblait lécher les poutres de ses flammes. Mais, comme dans un rêve, rien ne brûlait, excepté l'incandescente lune noire en leur sein. Le visage de l'homme était obscur, indistinct. Elle se rappela d'abord ses yeux, qui la fixaient dans le fond du chaudron, qui la voyaient. D'énormes chiens noirs s'agitaient autour de lui, mais sans bruit. Elle sentit son cœur battre dans sa gorge. Sa tête tomba en arrière alors qu'il s'avancait d'un pas vers elle. Rien d'autre ne bougea. Elle était inerte, paralysée, ses doigts toujours agrippés au chaudron. Elle ne pouvait pas même ciller, ses yeux demeuraient écarquillés,

rivés sur le rêve qui traversait la cuisine dans sa direction.

— Shagran !

Elle battit des paupières, sentit la pierre mouillée sous son visage et sous ses mains. Quelqu'un tenait un demi-oignon sous son nez. Elle inspira rapidement et se redressa. Son regard hébété embrassa la pièce. Des visages l'entouraient : des plumeuses, des désosseurs, des essuyeuces, le balayeur. La surveillante se pencha sur elle. Sa voix, faible et distante au début, franchit quelque barrière et explosa brusquement.

— Donnez-lui de la soupe, du lait et un peu de pain. Elle a oublié de manger, c'est sûr ; elle n'a même pas assez de cervelle pour y penser. Elle se tuera au travail, un de ces jours. Remettez-la sur pied ; les casseroles s'empilent.

Une essuyeuce et la désosseuse au regard ténébreux l'aidèrent à s'asseoir et lui apportèrent de quoi reprendre des forces. Le balayeur s'éloigna en s'activant, puis revint et déposa sur les genoux de Shagran un cygne en meringue qui devait à sa queue cassée d'avoir été mis au rebut. La désosseuse se tourna, agressive, vers les visages intrigués agglutinés autour d'eux.

— Laissez-la tranquille, ou je vous désosse tous, bande de dindons.

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle s'est évanouie, dit l'essuyeuce. C'est un miracle qu'elle ne soit pas tombée la tête la première dans l'eau sale.

Elle tapota gentiment l'épaule de Shagran alors que les curieux se dispersaient, ricanant en imaginant les jambes de Shagran se balançant sur le bord du chaudron.

— Pauvre gamine. Elle n'a que la peau sur les os, et elle est toute pâle et mouillée comme un champignon. Et pourtant, elle abat un travail phénoménal.

Les deux femmes se turent un instant et la regardèrent manger, avec leurs yeux de fumée, leurs yeux comme des noisettes étrangement fixes.

— Tu as vu son visage ? murmura l'essuyeuce. Il bouge. Elle n'a jamais deux fois le même.

— C'est comme s'il ne fallait pas la voir, répondit la désosseuse sur le même ton.

Shagran laissa tomber le pain sur ses genoux. Le bol de potage aurait subi le même sort, mais la désosseuse s'en saisit à temps. Les bras serrés autour de ses genoux repliés, Shagran se recula contre le chaudron, jetant de vifs coups d'œil dans la cuisine, cherchant le

chasseur de la nuit parmi les apprentis glissant les petits pains du matin dans les fours, parmi les tournebroches aux visages presque aussi farouches et secrets que celui de sa vision. *Trouvée*, entendit-elle dans sa tête, et elle sut que ce mot la désignait aussi sûrement que son nom. Le chasseur encorné l'avait isolée de tous les bruits, les gens et les mots alentour. Il l'avait cherchée, il l'avait vue.

Trouvée.

— Mange, insista l'essuyeuse en portant le bol aux lèvres de Shagran. La nuit sera longue, avec tous ces chasseurs dehors. Il faudra que tu sois assez forte pour rester debout.

Le premier souper, plus court, mais plus mouvementé encore qu'à l'ordinaire, consomma moult casseroles qu'il recracha sales, à mesure que le maître queux remplaçait, réchauffait, improvisait. Shagran récurait, rinçait, versait de l'eau propre, récurait encore. Mais rien ne pouvait nettoyer la vision sombre installée en elle, ni gommer le sentiment que sa place n'était plus dans la cuisine, qu'elle n'en faisait plus partie, comme le chat ou les éminceurs auxquels personne, à l'extérieur, n'accordait la moindre pensée. Sa vie était désormais dans les yeux du chasseur de la nuit. Il l'avait trouvée.

Comme il trouverait le prince Talis.

Comme il la trouverait encore.

Elle sentit que sa gorge cherchait à produire un son, mais rien n'en sortit. Elle ne pouvait se cacher nulle part, parmi les plumeuses ou les désosseurs. Ils sombreraient bientôt dans leurs rêves et l'abandonneraient, toute seule, dans les heures noires et silencieuses où personne ne l'appelait. Où même le feu ne parlait plus. La cuisine, dans son dos, commença à s'apaiser. Musiciens et serviteurs, cuisiniers et marmitons soupaient, fatigués. Les autres, dans un coin, devant l'âtre, sous une table, grignotaient des rognures de jambon, des quignons de pain, des cygnes cassés garnis de fruits. Elle continua cependant à frotter. Les casseroles, les lèchefrites et les poêles s'empilaient encore à côté d'elle. Personne ne prêtait plus attention au tintement des ustensiles sur la pierre. Même la désosseuse, qui raclait avec son couteau des morceaux de couenne, l'avait oubliée. Comme ils l'oublieraient tous au sortir de la nuit, la livrant aux ombres.

Au chasseur.

— Ils ne sont pas encore rentrés, se plaignit un musicien, irrité, debout près d'une table de boucher derrière elle. Je n'ai pas entendu les cors. Ils sonnent toujours du cor quand ils quittent le bois et quand ils franchissent le portail.

— Si le prince est avec une femme, répondit un autre avec

sarcasme, on risque de ne pas le trouver avant le matin.

— S'il est parti courir après un rêve dans le bois, alors qu'est-il arrivé au mage ? Et que s'est-il passé dans le donjon ?

Shagran plongeait une demi-douzaine de lèchefrites dans l'eau chaude et savonneuse. Puis elle se redressa, accrochée au rebord du chaudron, se rappelant le silence, l'odeur des hiboux, la présence de secrets.

Il fait de la magie dans le donjon...

Mais il avait disparu. Le donjon était vide.

Elle se courba à nouveau.

Elle finit la dernière casserole bien après que les essuyeuces eurent déposé leurs torchons. La chasse royale n'était pas revenue. La nuit semblait murée dans le silence comme si, elle aussi, guettait la sonnerie des cors. Les pâtissiers terminèrent les petits pains et les biscuits du matin. Certains sortirent, d'autres somnolaient, d'autres encore discutaient en buvant du vin. Les tournebroches étaient allongés près de leurs feux, les couvant, les nourrissant de temps à autre, attentifs comme des amants au moindre changement d'humeur, à la plus petite ombre qui viendrait les effleurer. Les plus jeunes s'étaient assoupis. Les essuyeuces, dans l'attente du second souper, dormaient sous les tables, la tête dans les bras. La surveillante ronflait. Elle gémit dans son sommeil quand Shagran posa la dernière lèchefrite, rutilante, sur la pile. La jeune fille se tourna et regarda la cuisine.

Personne ne lui prêtait attention. Elle était un chaudron en fonte, un tablier, une table, quelque chose de si familier que personne ne le remarquait, pas même lorsqu'elle était traquée par une lune sanglante surmontant le visage masqué d'un chasseur.

Elle entendrait les cors depuis le donjon, reviendrait furtivement dans la cuisine avant qu'on ait eu le temps de saler une casserole. Dans la pièce magique du prince, elle serait en sécurité. Le Chasseur ne la trouverait jamais là-haut.

Une flamme disparut dans la braise en jetant une ombre sur le visage d'un tournebroche qui ouvrit les yeux et vit une jupe et de longs cheveux se faufiler dans la nuit. Mais ce n'était rien, seulement Shagran, et il l'avait oubliée avant même que son ombre ne se soit fondue dans l'obscurité.

Talis courait.

Au début, il entendait à peine les cors. Ils se confondaient avec l'écho d'une bataille livrée la nuit de sa naissance, un appel à la chasse sanglante dans le Champ du Chasseur. Il fuyait dans un passé qui prenait forme autour de lui, qui prenait vie. Les souvenirs du siège n'étaient plus des ombres, des spectres, des récits. Les spectres avaient des noms, des yeux fiévreux, injectés de sang. Ils portaient des capes lacérées, des bottes trouées, des armes brisées. Ils brandissaient une bannière en loques : le sanglier de Pelucir, les défenses dressées, deux épées croisées au-dessus de sa hure, surmontées d'une couronne. Son père chevauchait parmi ces ombres, Burne à ses côtés, ainsi que ses oncles, ses jeunes cousins. Des corbeaux les accompagnaient, suivis de l'ombre du loup.

"Il a ouvert les portes, avaient raconté les survivants, et nous sommes sortis avec lui dans la nuit froide pour affronter Riven de Kardeth. Pour le mettre en déroute ou mourir en guerriers, et non comme des rats affamés prisonniers derrière les murs.

"Il était grand, votre père, comme vous. Brun, comme vous. Des fils d'argent dans sa chevelure sombre. De tempérament plus proche de votre frère. Il aimait l'action, le bruit, la chasse et la fête. Il était généreux et aimait donner. Il était fier de ses largesses – un chien de chasse, un limier, une lame, une parcelle de terrain.

"La reine, elle, affectionnait la musique et la lecture. Elle n'appréciait pas la chasse, mais adorait monter à cheval. Elle jouait d'une flûte en bois de rose et d'or. Elle est morte presque immédiatement après lui. Ils l'ont vue tomber, et ils l'ont entendue pousser un grand cri de désespoir, et elle est morte, là, avec vous près d'elle dans le lit.

"Vous avez sa douceur, son sourire. Elle a donné ses cheveux clairs à votre frère, et à vous, ses yeux. Votre frère et le roi l'aimaient d'un grand amour. Leurs yeux l'accompagnaient, toujours. Elle avait la légèreté d'un oiseau, la grâce de l'eau. L'eau est toujours gracieuse, dans tous ses mouvements.

"Il chevauchait avec des corbeaux sur ses cornes.

"Du sang coulait de sa bouche. Il dévora les derniers mots des mourants et moissonna leurs noms, si bien que, quand l'aube s'étira

sur le champ, lourde de silence, ils étaient méconnaissables.

"Ils nous ont observés depuis le bois, jusqu'à ce que nous rentrions nos morts. Alors, ils sont descendus chercher les leurs. Ceux qu'ils savaient leur appartenir. À la nuit tombante, ils étaient partis. La neige et les animaux affamés se sont chargés du reste.

"Il est mort. C'est tout ce qu'il vous suffit de savoir.

"Il est mort dans le Champ du Chasseur.

"Nous l'avons ramené avec nous alors que nous nous réfugiions dans l'enceinte. Nous avons pu le reconnaître. Toute la nuit, nous avons regardé.

"Aux premières heures du jour, il n'y avait plus rien de vivant dans le Champ du Chasseur, hormis les corbeaux.

"Il a disparu avec la lune. Comme s'il n'avait été qu'un rêve. Personne ne sait qui en est le père.

"Riven de Kardeth avait payé un sorcier pour le créer, ne pouvant trouver une façon honorable de vaincre Pelucir.

"Votre père portait à la main droite un anneau que votre mère lui avait donné. C'est à cela que nous l'avons reconnu.

"Elle a crié sa détresse.

"Le Chasseur l'a tué, et elle est morte après avoir crié sa détresse..."

Talis sentit le Loup derrière lui.

C'était un pouvoir bien plus puissant, bien plus complexe que le sien. Il se déplaçait aussi silencieusement qu'une chimère, présence floue glissant de feuille en feuille pour le suivre. Il connaissait son nom.

Il chancela. Son genou céda soudain, lui faisant perdre l'équilibre. Il tomba et se fondit dans son ombre que la lune projetait sur un treillis de branchages. Ombre, il se releva et boitilla jusqu'à un chêne, puis se moula au tronc comme une écorce.

Talis.

Le cor sonna de nouveau, toujours solitaire, très proche. Il glissa le long de l'arbre jusqu'à la première branche, s'y accrocha comme une grosse tache de mousse sombre. Quelque chose bougea sous lui, forme mouvante se libérant du feuillage, de l'ombre et de l'écorce. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait du mage. Mais un rayon de lune l'éclaira, et il faillit lâcher l'arbre et perdre sa forme. Ce qui chevauchait sous lui était fait de feuilles. Le visage, tourné vers lui, était élégant et fier. Une main reposait sur une crinière noir d'ébène, l'autre tenait une spirale d'argent. Les doigts étaient longs, gracieux, et verts comme de jeunes pousses de bouleau. Les cheveux, lourds, du même or qu'une

feuille d'érable en automne, ondulaient sur des épaules moulées dans le tronc. Les yeux, vert sombre, semblaient regarder Talis dans l'écorce.

Il leva le cor et souffla.

Talis se laissa tomber du chêne et courut, mi-homme, mi-ombre, s'enfonçant plus profondément dans le bois. Le cavalier le suivit ; une feuille froissée, une brindille brisée, un souffle de vent. D'autres cors retentirent alors, trame distante de trompes. Les spectres de la Grande Chasse, songea Talis. Personne d'autre ne chassait la nuit. Personne de chair et de sang. Il se sentit glisser de nouveau dans sa forme humaine, les yeux brûlants, la gorge nouée, en feu. Il porta son poing à sa bouche pour étouffer un cri, et entendit ses propres pas écraser le tapis de feuilles mortes. *Atrix Wolfe*, murmuraient-ils. *Atrix Wolfe*. Le nom le poursuivait, courait avec lui, projetant son ombre blanche dans le clair de lune.

Il s'efforçait obstinément de faire le vide dans son esprit, redoutant le contact de doigts en forme de feuilles, les yeux inhumains presque aussi insupportables que ceux, argent brûlé, du Loup Blanc. Il enroula son corps fourbu autour d'un énorme tronc pourrissant, et s'abrita dans ses plis, mi-ombre, mi-bois mort. Le cavalier, bruissement de feuilles et clarté lunaire, passa devant lui. Il se fit flaque d'ombre puis, sous la caresse d'un rayon argenté, devint lièvre, immobile, à l'écoute. Les trompes sonnèrent encore, fanfare claire et insistante, avertissement lancé au bois. Il se déplaça jusqu'au bout du tronc, tourna pour se cacher en son sein creux, et se retrouva nez à nez avec le Loup Blanc.

Talis.

Surpris, il redevint homme, et s'apprêta à fuir. Quelque chose se resserra sur son poignet – des doigts. Il trébucha, son genou fléchit de nouveau. Il se rattrapa contre le tronc et s'y appuya pour reprendre son souffle, une main crispée sur ses côtes, regardant, impuissant, le mage reprendre sa forme sous ses yeux.

— Talis, souffla *Atrix Wolfe*.

Talis, la gorge brûlant de trop de mots, essaya de se libérer. Le mage l'en empêcha et le maintint contre l'arbre, son regard rivé au sien.

— Je ne suis pas la seule chose que tu dois fuir dans ce bois, et tu fuis aveuglément. Écoute-le...

Il disparut alors dans le flot de paroles que Talis ne pouvait prononcer et qui jaillirent de lui dans un soudain, dans un furieux embrasement d'argent. Talis, stupéfait, se redressa. Le mage se

matérialisa dans la lumière avant qu'il ne puisse s'enfuir de nouveau.

— Talis...

Il leva la main tandis que le prince criait une question muette. Un éclair de lumière plus blanche que la lune se scinda dans la paume du mage, blessa les arbres autour d'eux. Talis s'affaissa contre le tronc du chêne mort, ébranlé par ce pouvoir incontrôlé qui, il s'en rendait compte, ne délivrait aucune réponse.

Il trouva finalement des mots.

— Pourquoi ? Pourquoi vous ?

Il agrippa brusquement le mage et, perdant l'équilibre, le poussa jusqu'à l'adosser à un arbre.

— Pourquoi vous, Atrix Wolfe ?

Les trompes sonnèrent à ce nom. Les spectres, songea Talis, enragé. Le mage, dont le visage s'était tourné vers le vacarme, eut soudain l'air tourmenté.

— Quel mot peut mieux exprimer votre acte, Atrix Wolfe ? Trahison ? Déshonneur ? Que vous avait offert Riven de Kardeth en retour ?

— Si j'avais accepté ce qu'il m'avait promis, répondit sèchement le mage, ton père serait en vie, et Pelucir ainsi que Chaumenard appartiendraient à Kardeth.

Il glissa telle une ombre des mains de Talis, qui n'eut plus entre les doigts que l'écorce de l'arbre.

— Ce n'était pas aussi simple.

— Non, dit Talis, le regard perdu sur un nœud du tronc.

Il tourna la tête, tremblant, fouillant le visage puissant, érodé, dans l'espoir d'y trouver un soupçon de réponse.

— Ça ne pouvait pas l'être.

Il entendit de nouveau les trompes, et prit conscience que les spectres n'existaient que dans sa tête.

— Burne, murmura-t-il, glacé d'horreur.

— Oui.

— Burne. Il chasse en pleine nuit, ici...

— C'est toi qu'il chasse.

Il ne bougea pas, mais quelque chose de lui-même — une pensée, une expression — se glissa entre eux, telle une prière silencieuse.

— Talis, écoute...

— Il va se faire tuer !

Il ne reconnut pas sa propre voix. Des oiseaux, en criant, s'envolèrent des arbres.

— Comme notre père !

— Talis !

Son nom résonna violemment en lui, comme une voix tranchant le fil ténu d'un rêve, pour le faire taire et retenir son attention. Il se tourna.

— J'écoute, souffla-t-il.

— Retrouve Burne, fais-lui quitter ce bois, ramène-le au château...

— En traversant le Champ du Chasseur ? Combien vous faut-il de rois morts sur la conscience ?

— Que crois-tu que j'aie fait depuis vingt ans ? demanda Atrix Wolfe. J'ai couru aussi vite que j'ai pu loin de tout cela. Et je suis de nouveau ici, dans l'obscurité de la nuit, à la lisière du Champ du Chasseur, tandis qu'un roi de Pelucir chevauche vers ma création. Tu as fait renaître le Chasseur et le Loup, tu les as sortis de vingt ans de silence. Il m'a hanté chaque seconde de toutes ces années. Si j'étais certain que ma mort pouvait définitivement l'anéantir, je ne gâcherais plus un souffle d'air pour prolonger ma vie. Mais je ne peux en être sûr, et je ne laisserai pas Pelucir l'affronter de nouveau seul.

Talis soutenait le regard du mage.

— Il est le résultat de votre magie. Il est en votre pouvoir.

— Je l'ai créé, oui, acquiesça Atrix d'une voix tendue. Mais je ne comprends plus ce que j'ai tiré du néant ce soir-là, dans le Champ du Chasseur.

Talis se tut. Il remonta ses lunettes, essayant de voir plus clairement le visage tourmenté du mage à la lueur de la lune. Les cors de chasse de Pelucir sonnèrent de nouveau ; ils criaient son nom à chaque note. Il hocha la tête, exsangue, vide d'expression.

— Je vais sortir Burne d'ici. Mais comment comptez-vous combattre ? Comment... Quelle magie pouvez-vous utiliser contre vous-même ? Où, dans tout ce qu'on apprend à Chaumenard, trouvez-vous ce genre de réponse ?

— Voir. Nommer. Devenir ce que l'on a nommé. C'est la première chose qu'on nous enseigne, répondit le mage d'un ton las.

Il tourna la tête vers les arbres immobiles qui bordaient le champ. Talis s'écarta d'un bond, le cœur cognant à coups sourds dans sa poitrine. Atrix, de nouveau, leva la main. Calme-toi, disait le geste, et il se calma.

— Vas-y, maintenant, dit le mage.

Talis ne bougea pas ; Atrix Wolfe se délita dans la clarté lunaire et disparut.

— Où pouvons-nous vous fuir, sur le domaine de Pelucir ? demanda le prince.

Un cerf naquit d'un rayon de lune et courut vers le champ. Talis entendit les trompes sonner. Il retint son souffle. L'animal était blanc comme la lune et tout aussi silencieux. Ses cornes brillaient comme de l'or. Une ombre blanche le suivait. Des chiens de chasse l'entouraient, noirs comme la nuit, l'haleine incandescente, laissant des empreintes sanglantes sous les arbres.

Il ne pouvait voir le Chasseur. Mais il vit les bois du cerf s'enflammer soudainement. Il le vit trébucher, se rattraper, et s'enfuir, couronné de flammes. Les trompes sonnèrent encore, une note éclatante, légèrement dissonante. L'horreur s'enfonçait dans la gorge de Talis comme une racine amère. Il se glissa dans la nuit, courut, ombre de lui-même, vers la compagnie des hommes.

Il entendit le hurlement du loup.

Il hurlait comme s'il voulait être entendu jusqu'aux montagnes de Chaumenard. Il ameutait, il alertait. Le désespoir du cri retint Talis dans son élan. Il s'arrêta, indécis. Si le mage meurt, songea-t-il, nous mourrons, Burne, les chasseurs de Pelucir et moi. Si je vais à son secours, j'aiderai en même temps celui qui a créé cette chose qui veut nous exterminer et nous mourrons. Mais si je ne le fais pas, nous mourrons aussi, se dit-il, plus calme, à présent, les poings serrés. Il n'y a à première vue rien que je puisse faire. S'il arrivait à nous échapper et que le Chasseur se lançait à sa poursuite, nous aurions peut-être la vie sauve...

Il changea de direction, se glissa sans bruit parmi les arbres pour rejoindre l'équipage royal, pour fuir le bois avec Burne avant qu'il ne comprenne quels fantômes hantaient Pelucir cette nuit. Quelle sombre création ! Il entendit de nouveau les cors, hagards dans le calme étrange, mais sonnant juste. D'autres leur répondirent. Les chasseurs du roi se déployèrent devant lui, du moins le supposa-t-il, et, reprenant sa forme, il se remit à courir.

La clarté lunaire inondait une minuscule clairière, brume argentée dans un anneau de bouleaux, un disque d'herbe, un halo de ciel étoilé. Talis s'y précipita avant même de se rendre compte que, comme le lièvre, il était visible à tout ce qui, d'aventure, regarderait dans cette direction. Il atteignit toutefois l'autre côté sans entendre les aboiements des chiens, sans que la lune sombre se lève sur son chemin. Pourtant, un mouvement dans le bois immobile accrocha son attention alors qu'il longeait la lisière du cercle. Une silhouette

émergea des bouleaux pâles, tendant vers lui un doigt de feuilles bercées par le vent. Clair de lune, se dit-il, alors qu'une sueur froide lui glaçait le visage. Rien de plus. Les feuilles soupirèrent derrière lui et s'immobilisèrent. Il pressa le pas.

Les cors du roi retentirent ; il se tourna vers eux, soulagé. Quelque chose effleura son épaule. Il pivota brusquement, un cri s'échappa de sa gorge. Des feuilles, songea-t-il, ce ne sont que des feuilles. Il n'en fut pas rassuré pour autant et reprit sa course, sans plus de prudence, boitillant légèrement, apparaissant et disparaissant au gré du clair-obscur sylvestre. Il regarda par-dessus son épaule malgré lui, et vit les ombres de trois chiens, courant sans bruit, rouge sang, et dévorant comme du feu la distance qui les séparait de lui.

— Burne ! hurla-t-il désespérément, souhaitant le trouver avant le Chasseur. Burne !

Seules les trompes répondirent. Je suis un mage, songea-t-il, fuyant les chiens d'un autre monde. Je peux faire mieux que cela.

Srevne, dit une voix dans sa tête, comme un signal, mais il insista, argumentant avec lui-même. Tous les sortilèges ne sont pas retors. Certaines choses sont simples. Certaines choses sont telles qu'elles apparaissent. Elles correspondent au nom qu'elles portent.

Il se concentra, mais ne trouva aucun sortilège qui pût répondre à ses questions affolées. S'il devenait invisible, les chiens invisibles pourraient-ils le voir ? S'il disparaissait, s'il ne bougeait plus, leurs ombres ignées, en passant sur lui, pétriraient-elles l'air pour le façonner ? S'il restait immobile, il le savait, il tomberait, tout simplement, allongé sur le sol, sans plus rien entendre, sans plus rien voir, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment repris haleine et que la douleur ne le harcèle plus. Invisible, ressentirait-il encore la douleur ?

Un cor sonna derrière lui. Il se retourna, se faisant violence, sachant déjà ce qu'il verrait. Trois chevaux aussi blancs que le clair de lune avec des ombres lunaires galopant derrière les chiens.

— Burne ! cria-t-il encore.

C'était plus une prière qu'un appel et, à son grand étonnement, il entendit la voix de son frère.

— Talis !

Talis, murmura le bois autour de lui.

— Je ne peux pas, souffla-t-il.

Il perçut des mouvements dans les arbres au-devant de lui, des couleurs fondues, des chevaux disparaissant dans l'ombre. Les trompes royales retentirent encore, sonneries bruyantes et désordonnées.

— Talis ! Où es-tu ?

— Ici, lança-t-il aux cavaliers mouvants, des éclats de lune dansant sur les pointes de leurs lances.

Son appel ne porta pas assez. Les chiens passèrent près de lui sans bruit. Il sentit un souffle d'air froid dans son dos, l'haleine d'un cheval aux yeux aussi froids que la glace.

Et puis il vit Burne galopant à sa rencontre le long d'un rayon de lune.

— Talis ! cria-t-il. Talis !

Il força son cheval, penché sur sa crinière, évitant les branches basses. Talis le vit distinctement et courut vers lui de toutes ses forces. Mais la distance qui les séparait semblait ne jamais vouloir se réduire. Burne commença à rapetisser, sa voix devint plus distante.

— Burne !

— Talis ! hurla le roi de très loin, depuis un autre monde, alors qu'il galopait sous la lune.

Il se délita peu à peu dans la lumière blafarde. Talis, murmurant désespérément d'inaudibles mots, trébucha et tomba. Il vit les ombres blanches des sabots se dresser au-dessus de lui. Le sol le heurta avant qu'ils ne l'atteignent.

Shagran se tenait sur le seuil de la petite pièce déserte du donjon.

Son regard lui disait qu'il s'était passé quelque chose. La lumière que jetait autour d'elle la lampe à huile restée miraculeusement intacte lui montrait un bol brisé, des livres déchirés éparpillés dans l'âtre vide. La table, bloc de bois massif aux pieds larges comme des dames-jeannes, était renversée. Des objets cassés jonchaient le sol. Une poutre pendait à demi du plafond ; des pages arrachées recouvraient le sol. Les livres eux-mêmes, aux tranches pliées, tordues, aux couvertures lacérées, trempaient dans l'eau que l'on avait déversée par seaux entiers pour éteindre le feu.

Elle ne bougeait pas, respirant à peine, essayant d'être aussi discrète qu'une ombre, que le battant de bois derrière elle au verrou arraché depuis que les gardes avaient forcé la porte. L'unique fenêtre regardait la pleine lune dont les rayons festonnaient de clarté les bords de la vitre brisée. Aucun bruit ne troublait le silence du lieu. Même les hiboux se taiseaient.

Elle s'avança d'un pas dans la pièce, sentit l'eau clapoter sous ses pieds nus. Des mots flottaient dans la flaque, des fragments de phrases, de formules. Les dorures d'une lettre gracieusement enluminée scintillaient à la lumière près de son pied. Elle la ramassa précautionneusement, la lissa dans sa paume et l'étudia. Elle ne lui disait rien. Mais elle sentit que c'était important, une clé donnant accès aux mystères que connaissait le prince Talis, une sorte de magie à elle toute seule. Avec soin, elle la rangea dans sa poche.

Ce n'était pas un endroit où se cacher. Le sol de la cuisine, au moins, était propre et sec. Quelque chose s'était engouffré dans la pièce, ravageant tout ce qui s'y trouvait. Même les tasses en or étaient cabossées, rayées. Les branches du candélabre en argent, arrachées, se reflétaient dans les éclats d'un miroir éparpillés par terre. Pas un seul livre n'avait été épargné.

Elle s'avança d'un pas encore. Ce qui était venu ici pourrait revenir et l'emporter comme le prince et le mage, songea-t-elle. Et personne ne saurait jamais où elle était partie. Personne ne crierait son nom. Le donjon était désert. Même les hiboux n'étaient plus là pour questionner qui que ce fût.

Sous un soupir de brise entrant par la fenêtre, la flamme s'enfla et

s'éтира. Quelque chose qui, jusque-là, était resté dans l'ombre attira son regard avant que la flamme ne décrût de nouveau. Elle fit un pas, puis un autre, silencieuse comme un chat, essayant de ne pas troubler l'eau dans laquelle elle marchait, tandis que les mots flottaient à ses pieds et s'y accrochaient.

Il y avait un livre. Un seul, intact, au milieu du désordre des pages déchirées, des couvertures vides.

Dans le donjon, il fait de la magie.

Il a des livres. Il lit des formules et en fait de la magie.

Shagran est un sortilège.

Il se trouvait contre la table renversée. Sa couverture en cuir ne portait aucune inscription. À l'intérieur, il parlait peut-être de moutons, ou de cuisine, mais c'était le seul demeuré intact dans la pièce dévastée. Peut-être justement parce qu'il parlait de moutons. Ou peut-être parce que le langage qu'il renfermait était plus fort que ce qui était venu détruire tout le reste.

Elle s'agenouilla dans le mélange d'eau et d'huile et ramassa le livre. Il lui parut étrangement léger. Elle l'ouvrit. Il parlait à chaque page qu'elle tournait. Parfois, des dessins employaient un langage qu'elle comprenait : plantes, fleurs. Une tasse renversée, un animal bizarre que les chasseurs n'avaient jamais rapportés du bois. Quelque chose, dans ce livre, pourrait peut-être lui apprendre, d'une manière ou d'une autre – par le feu, par les cendres ou par l'eau, par le vol des oiseaux traversant le disque de la lune, ou par les cercles des troncs débités pour la cuisine –, comment interpréter sa vision du prince au verre brisé par une flèche de lumière. Comment parler.

Elle referma le livre. Une brise plus forte fit frissonner à nouveau la flamme, puis l'éteignit alors qu'elle se relevait. Elle s'immobilisa, le recueil fermement maintenu sous son bras. La fenêtre se déplaça brusquement, et la lune disparut derrière un mur de pierre. Elle attendit dans l'obscurité, sentant les battements de son cœur dans sa gorge, incapable de bouger ou même de se laisser tomber, bien que ses os lui parussent fluides sous sa peau, et que des vagues de terreur déferlassent sur elle. Mais rien ne se manifesta. Au bout d'un long moment, la fenêtre vint reprendre sa place, face à la lune. Elle suivit le chemin de lumière tracé dans l'eau sombre jusqu'à la porte.

Une voix s'élevait dans la grande salle quand elle arriva dans la cuisine. La surveillante leva la tête de la table et fixa un instant Shagran d'un œil hébété, comme si elle s'interrogeait sur sa présence. Shagran glissa le livre sous un placard, non loin du chaudron, dans lequel on rangeait les tabliers, les brosses, les serviettes et la lessive. S'il avait survécu à la fureur qui avait ravagé le donjon, rien dans la

cuisine ne serait de taille à l'endommager. En se retournant, elle surprit le regard d'un tournebroche posé sur elle. Mais il était distant, flou, perdu dans un rêve. La vision de Shagran cachant un livre dans la cuisine n'appartiendrait qu'à un autre rêve.

La surveillante se leva, attrapa un plateau et le frappa violemment à l'aide d'une cuillère en bois. Les marmitons, affalés parmi les bouteilles de vin, levèrent des visages blêmes. Les gâte-sauces et les coupeurs de bois, que les trompes avaient appelés au portail, revinrent dans la cuisine. Le maître queux les suivait, le visage tendu, alerte, donnant l'impression de n'avoir jamais besoin de dormir. Les apprentis réveillèrent à coups de pied les éminceurs qui émergèrent à contrecœur de sous leur table, cillant devant la lueur des feux que les tournebroches ranimaient en jetant des bûches sur les braises rougeoyantes.

— Repas froid pour les chasseurs qui rentrent, annonça le maître queux.

On coupa des jambons, du rôti de volaille et de longues tranches de pain. Une soupe de betteraves brûlante fut versée dans les bols. Poireaux, tomates et pommes de terre froides furent coupés en dés et assaisonnés de vinaigre, de poivre, de romarin et d'aneth. Des gâteaux sombres et denses, lourds de noix et de cerises confites, parfumés au cherry, furent sortis des fours tièdes. On les nappa de crème fouettée, on les saupoudra d'amandes pilées.

Les serviteurs commencèrent à se rassembler dans la cuisine. Les marmitons déposaient délicatement des rosettes de poire émincée sur le potage. Les musiciens, revenant de la grande salle, picorèrent quelques morceaux de jambon et de volaille et secouèrent la tête avec lassitude en réponse aux questions du maître queux.

Non, le roi ne voulait pas de musique à son souper.

Non, on n'avait pas retrouvé le prince Talis.

La surveillante, qui décorait le jambon de persil et le rôti de couronnes de romarin, chargea les serviteurs de découvrir ce qui se passait. Troublés, ils rapportèrent les nouvelles avec les plats vides.

Il y avait eu de la magie dans le bois, cette nuit. Un équipage fantôme avait chevauché avec celui du roi, invisible, mais retentissant de cors doux et mélancoliques. Un cerf blanc aux bois ardents s'était enfui dans les taillis devant la meute. Ils n'avaient pas trouvé trace du mage. Mais le roi avait vu le prince Talis courir vers lui le long d'un rayon de lune.

Et puis il avait disparu.

— Enlevé, grommela le maître queux en entendant cela.

La surveillante s'assit lentement, s'éventant à l'aide d'un plateau. Shagran, récurant les lourds chaudrons à potage, frottait aussi silencieusement que possible.

— Enlevé ? répéta la surveillante dans un souffle. Mais par qui ?

— Le bois, répondit le maître queux.

Les serviteurs échangèrent des regards consternés. Les arbres, les ombres des arbres semblaient vaciller sur les murs de la cuisine.

— Il a été pourchassé et enlevé, murmura un serviteur. Le roi dit que c'est la femme qui l'a enlevé. Il ne dit pas grand-chose d'autre, sauf pour maudire la femme et le bois. Il ne lui reste plus qu'à attendre de l'aide de Chaumenard.

— Et le mage ? demanda le maître queux. Celui qui a sauvé le prince dans le donjon ?

Le serviteur secoua la tête.

— Disparu. À moins qu'il ne continue à se battre dans le bois. Certains disent qu'ils ont entendu un étrange hurlement, et qu'ils ont vu des éclairs et d'autres choses encore parmi les arbres. Le roi dit que ce n'était pas vers la femme que le prince Talis courait, mais vers lui. Elle a enlevé le prince contre son gré.

— Et personne ne l'a vue ?

— Ils n'ont vu que le rayon de lune, quand il a disparu, et le bois.

— Mais où a-t-elle pu l'emmener ? demanda la surveillante, ahurie.

La question demeura un instant suspendue dans le silence. Le maître queux la regarda, perplexe. Les tournebroches échangèrent des coups d'œil entendus. Les autres, autour d'eux, regardaient ailleurs ; l'éclat du feu sur une casserole en cuivre, les flammes, les herbes aromatiques séchant en bouquets accrochés aux poutres, les fromages exposés sur une étagère. Les paupières s'alourdissaient, les yeux devenaient vagues. Les mains de Shagran ralentirent. Un royaume de lumière, de bulles aériennes et d'ombres mouvantes parut se former dans son eau.

— Voilà, murmura le maître queux. Vous l'avez.

— Nous avons quoi ?

— La question.

— Est-ce là qu'il est ? Dans le clair de lune ? Comment le roi ou le mage feront-ils pour le ramener au château ?

— Je l'ignore. Le mage, lui, saura.

Le maître queux se releva à contrecœur, préoccupé par le service du roi finissant son rôti et ses pommes de terre à l'huile dans la salle

au-dessus d'eux.

— Envoyez les gâteaux et le fromage. Et apportez-leur plus de brandy, ordonna-t-il aux serviteurs. Le roi ne dormira sûrement pas cette nuit.

Sa bouche se crispa soudain sur un mot qu'il parut sur le point de cracher.

— Son père est mort trop jeune, son frère a disparu, et lui est sans enfant... La sorcellerie ronge Pelucir.

— Le prince Talis reviendra, déclara la surveillante, horrifiée. Il le faut !

Le maître queux, qui étudiait gravement les pâtisseries, ne répondit pas.

— Arrosez-les de brandy et faites-les flamber, lança-t-il aux marmitons. Et mettez les os du jambon à mijoter avec des clous de girofle et du laurier toute la nuit.

Shagran finit de récurer les derniers moules à gâteau, dans le fond desquels le balayeur avait gratté les cerises confites collées. Ses mains restaient froides, même dans l'eau chaude. Son cœur battait à se rompre, essayant de lui communiquer quelque chose. Le prince Talis, perdu dans le bois... Le prince avec le chêne derrière lui, dans sa vision, l'enchevêtrement de branches, l'enchevêtrement de cornes... *Maintenant*, insistait son cœur. *Maintenant. Maintenant. Maintenant.* Ses mains s'activèrent sur les marmites. Elle répondait à l'appel de son nom si rapidement que les marmitons, la découvrant soudain près d'eux, clignaient des yeux, surpris, et pour une fois la voyaient presque.

Le roi envoya chercher plus d'alcool. Les serviteurs rapportèrent les gâteaux à demi mangés. Eminceurs, plumeuses, désosseurs s'approchèrent de la table pour finir les restes, sans même ouvrir leurs yeux lourds de sommeil. Les serviteurs descendirent les derniers plats avec les dernières nouvelles.

Le roi, dirent-ils, repartirait chasser. Le lendemain, et le surlendemain, et le jour suivant, et chaque jour jusqu'à ce qu'on retrouve le prince.

Peu à peu, la cuisine se tut. Le maître queux s'attarda longuement à la table en compagnie de la surveillante et du maître d'hôtel avec qui il partagea une bouteille d'eau-de-vie dans laquelle une poire, telle une grosse perle nacrée, était suspendue. Les tournebroches dormaient devant les âtres, ne s'éveillant que pour jeter de temps à autre un œil sur les flammes qui léchaient les chaudrons où mijotaient les os. Les enfants disparurent avec les chiens sous les tables. Shagran, qui

nettoyait les broches et les plaques des fours, travaillait sans bruit, épiant derrière elle les murmures ponctués par les tintements de la bouteille de williamine.

— C'est terrible, chuchota la surveillante. Terrible. Ça me rappelle cet abominable hiver. Les histoires qui descendaient jusqu'à la cuisine, alors...

— C'est exactement ce qu'ils disent, là-haut, dit le maître d'hôtel en sirotant son verre. Ils pensent que c'est "cela" qui a attaqué le prince.

— Mais le mage l'a tué, rétorqua la surveillante d'un ton angoissé. Il l'a bien tué, n'est-ce pas ? Alors, ça ne peut pas être la même chose.

— C'est un des sortilèges du prince qui lui a attiré des ennuis. Et ils disent que le vent qui l'a sauvé bondissait et hurlait comme un loup. Comme celui que les chasseurs ont entendu dans le bois.

— Atrix Wolfe ! s'exclama le maître queux.

Puis il secoua la tête.

— Non. Pas à Pelucir.

— Ils disent que c'est ce que le roi a vu dans sa tasse avant la chasse. Le monstre du siège. Et il sortait du livre de rituels du prince. Mais si c'est une femme qui l'a enlevé, c'est différent. Ennuyeux, sans doute, mais pas aussi cauchemardesque que le craint notre seigneur.

— Un hiver terrible, répéta la surveillante.

Ses coudes cognèrent sur la table. Un pied de son tabouret grinça.

— Le maître queux d'alors a quitté le château à la fin du siège. C'était un homme brisé, qui devait faire des festins à base de haricots et de racines, et des potages avec des os d'oiseaux si vides qu'ils en sifflaient. Je lavais les assiettes, à l'époque. Je faisais tout – les gosses de la cuisine, tenaillés par la faim, sont tombés malades et ne savaient plus que pleurer toute la journée. Les tournebroches étaient tous partis au combat. De toute façon, il n'y avait pratiquement plus rien à mettre sur les broches. Ça a été une victoire amère et rude comme l'hiver lui-même. Heureusement, il y avait le prince. Il n'a poussé qu'un seul cri, il paraît, et ensuite il n'a plus rien dit, regardant autour de lui, émerveillé, avec les yeux de sa mère. Perdre le prince Talis serait... Le roi n'a plus que lui, maintenant.

— Il y a deux histoires, dit le maître queux en remplissant les verres. Il ne faut pas perdre cela de vue. Deux histoires. Ne l'oublions pas.

Le maître d'hôtel hocha solennellement la tête, ses yeux rouges écarquillés pour rester ouverts.

— Le mage a peut-être déjà dissipé le sortilège. Ce qui nous

laisserait avec le prince et la femme du bois. Ce qui...

— Ce qui n'est pas la même chose que de considérer un sortilège mortel, continua le maître queux. Il y a le mage et le sortilège du prince. Et il y a le prince et la femme du bois. Le mage et le sortilège se débrouilleront tout seuls. Inutile de nous inquiéter de cela davantage.

L'eau se renversant sur la pierre, tourbillonnant dans le trou d'évacuation attira leur attention sur Shagran.

— Elle est comme une... commença la surveillante sans prendre la peine de terminer.

Le maître queux opina.

— Pas tout à fait...

Il bâilla. Le maître d'hôtel se détourna de Shagran et baissa les yeux sur la table.

— Comme si elle n'était jamais née, mais qu'elle avait été fabriquée pour récupérer les casseroles.

La surveillante se tapota la tempe du bout de son index.

— Les casseroles, déclara-t-elle, c'est tout ce qu'elle comprend. Elle ne parle pas. Elle n'a pas de sentiments. Pas de rêves, pas de projets, comme les autres filles. Elle ne sort jamais de la cuisine et sait tout juste où elle est. D'ailleurs, elle ne se pose même pas la question.

Le maître queux grogna, se désintéressant du sujet. Shagran redressa le chaudron, les yeux sur l'ombre qu'elle apercevait sous le placard, là où elle avait dissimulé le livre. Elle s'assit non loin, la tête en arrière, regardant les flammes à travers ses paupières mi-closes. Les voix l'apaisaient. Tant qu'elle les entendrait, elle ne verrait pas le chasseur de la nuit surgir dans la cuisine. Mais tant qu'ils parleraient, elle ne pourrait ouvrir le livre. Ils le lui prendraient, elle le savait, car ce n'était pas une casserole, pas ce qu'ils avaient l'habitude de la voir tenir. Elle resta assise sans bouger derrière le chaudron jusqu'à ce que les voix se taisent. Les chaises raclèrent la pierre, des pieds traînants glissèrent sur les marches. La porte s'ouvrit ; la nuit se tint un instant sur le seuil, sombre et couronnée d'étoiles. Puis la porte se referma.

Elle sortit le livre de l'ombre.

Le feu chuchotait ; le bois craquait, les braises ronronnaient. Un tournebroche ronflait. Quelqu'un, sous une table, gémissait dans son sommeil. Un chien aboya dans le jardin. La soupe d'os frissonnait ; la chandelle au-dessus de sa tête frémit sous un souffle de brise. Toute chose parlait, semblait-il, sauf le livre qui restait, sous ses yeux interrogateurs, muet comme une tombe. Cependant, elle l'étudiait, tournant les pages avec la délicatesse et le soin des essuyeuces quand

elles manipulaient les assiettes festonnées d'or du roi. Le papier, par endroits, tombait en poussière sous ses doigts, tant étaient fines et fragiles les pages qui avaient survécu à la tornade dans la tour. Mais aucun des écrits ne s'effritait. Les mots ressortaient, sombres et précis, en lignes bien nettes sur chaque feuille, et elle n'avait aucune idée de leur signification. Elle porta les mots à son oreille et écouta. Elle les caressa du bout des doigts. Ils demeurèrent aussi muets qu'elle.

Le feu crachota, s'agita dans l'âtre, projetant des ombres autour d'elle. Un tournebroche s'éveilla et lui murmura quelques mots, se redressa pour le nourrir d'une nouvelle bûche, sans même ouvrir les yeux. Les ombres s'installèrent. La nuit se tapit dans les recoins, en flaqes ténébreuses. Sa salive avait du mal à passer sa gorge sèche. Quelque chose lui piquait les yeux. Un mot qu'elle ne pouvait prononcer lui brûlait la gorge. Ce qui lui irritait les yeux roula soudain sur sa joue.

Elle le recueillit dans sa main, étonnée. Les éminceurs faisaient cela quand les tournebroches les battaient pour s'être approchés trop près du feu. Les plongeuses aussi, laissant silencieusement tomber des perles mouillées de leurs yeux dans l'eau de vaisselle. Une autre goutte roula, à sa grande horreur, sur la page. Un mot se troubla. Elle l'essuya soigneusement avec ses cheveux. Le mot n'avait pas changé de forme.

Elle sécha ses yeux. Une tâche l'attendait : apprendre à parler le langage silencieux du livre du prince. Si ses mots étaient des sortilèges et qu'elle, Shagran, était un sortilège, alors peut-être se découvrirait-elle dans ces lignes. Elle devait apprendre à lire la magie d'une façon magique puisqu'elle n'avait pas d'autre voix. À moins que, peut-être, elle n'en trouve une dans ces pages incompréhensibles.

Elle pouvait y apprendre une foule de choses. De nouveau, elle éprouva un sentiment étrange. Comme si elle avait avalé la lueur de la chandelle et que celle-ci se fût mise à briller un instant à travers elle. Pour un temps, sa vision porta au-delà des casseroles. Puis elle se pencha une nouvelle fois sur le livre, le sentit qui lui devenait lentement familier, à l'instar de tous les bruits incessants de la cuisine. Il devenait simplement une voix de plus qui l'appelait.

Elle resta ainsi, assise avec son livre, jusqu'à ce que la lune se couche derrière les hautes fenêtres de la cuisine et que la chandelle s'éteigne. Alors, elle glissa de nouveau l'ouvrage parmi les ombres, une main tendue vers lui, à la manière dont les tournebroches dormaient près de leur feu, puis elle se roula en chien de fusil sur la pierre à l'abri du chaudron plein d'étranges murmures et de visions et s'endormit.

Atrix combattit le Chasseur jusqu'à ce qu'il disparaisse avec la lune. Le Chasseur poursuivit le Loup Blanc à travers bois, et le loup se cacha parmi les spectres du Champ du Chasseur. Il était à présent une épée dans la main d'un guerrier ; le guerrier perdit l'équilibre, l'épée tomba, et la lame, frappée par un éclat de lune, refléta les yeux immatériels du Chasseur. Le mage devint alors une langue de feu accrochée au linge sanglant enroulé sur une flèche volant vers la plus haute fenêtre du donjon. La fenêtre devint un œil. L'œil cilla en se déplaçant. La flèche frappa la pierre dure et retomba dans la neige. La flamme s'éteignit. Le mage s'enfuit. Songeant aux vivants, il attirait le Chasseur loin du château, encore et encore. Corbeau, il essaya de s'envoler vers Chaumenard, d'entraîner son poursuivant. Mais les chiens du Chasseur devinrent corbeaux à leur tour et le rabattirent vers le champ.

Le Chasseur refusait de s'en éloigner. Atrix le harcelait sans répit, le forçant à abandonner sa forme, de sorte que les habitants du château ne pussent le voir. Quand l'équipage de Burne Pelucir rentra, vers minuit, le Chasseur, son cheval et ses chiens étaient devenus des ombres de la nuit, fixes, immobiles et fines comme du papier, sur le sol que foula l'équipage royal.

Talis n'était pas avec eux.

Le Chasseur ne parlait pas, pas plus qu'il ne laissait Atrix franchir la barrière de ses yeux de corbeau et pénétrer son esprit. Quand la lune, petite et froide, se perdit parmi les étoiles, ses chiens se déployèrent dans le champ, forcèrent le mage vers le bois. Atrix essayait de sonder sa création, de trouver un nom derrière son regard, mais il n'y lisait que le plus amer des souvenirs. Le roi de Pelucir, la hampe de sa bannière plantée dans le cœur, gisant abandonné parmi les chiens.

— Qu'es-tu ? cria-t-il, ne pouvant dompter le Chasseur qui semblait n'avoir de substance que le pouvoir.

Mais le Chasseur garda le silence jusqu'à ce que la lune se couche.

Alors, son regard mort retint celui d'Atrix captif.

— Chagrin, dit-il avant de disparaître.

Atrix, tremblant d'épuisement, reprit sa forme humaine en haut de la colline, à l'orée du bois. Son corps, pendant un moment, resta

allongé sur les feuilles de chêne. Il attendit, mais le Chasseur ne réapparut pas. Cherchant à repérer Talis, il écouta le vent, huma comme un loup, sonda le bois par l'esprit.

Il était vide.

Le mage ferma les yeux et vit le père de Talis tomber, les chiens sombres le piétiner.

— Chagrin, murmura-t-il.

Il se leva péniblement et prit ce mot avec lui pour aller voir Burne Pelucir.

Il trouva Burne assis, seul, dans la grande salle déserte. Des gardes flanquaient chacune des portes. Les convives, les yeux aussi hagards que ceux du roi, aussi rouges, murmuraient dans les couloirs, buvant du vin, jetant des coups d'œil nerveux en direction du monarque silencieux. Des serviteurs patientaient sur le seuil, attendant d'être appelés. Atrix surgit de la fumée d'une torche, aussi débraillé et fourbu que les chasseurs. Les gardes crièrent à la sorcellerie ; la petite troupe brandit ce qui lui tombait sous la main, mais sans conviction. Burne, assis à la table, le menton appuyé au creux de sa paume, considérait Atrix sans émotion, d'un œil morne.

— Qui êtes-vous ?

— Atrix Wolfe.

Burne haussa les sourcils. Il se leva posément, fit taire le vacarme d'un geste avant de se tourner vers les serviteurs.

— Du vin ! Asseyez-vous, ajouta-t-il à l'intention du visiteur. Nous nourrissons sans doute une certaine méfiance envers la sorcellerie, à Pelucir, mais vous avez un nom aussi ancien que l'or lui-même. Venez-vous d'arriver de Chaumenard, ou êtes-vous le mage qui a sauvé Talis du donjon ?

— Les deux, dit Atrix.

Un serviteur apporta le vin, des gobelets. Atrix toucha le sien, mais ne le prit pas.

— Je suis venu vous dire quelque chose. La même chose qu'à Talis, la nuit dernière. Il...

— L'avez-vous trouvé ? l'interrompt Burne.

— Je l'ai envoyé vers vous, après l'avoir sorti du donjon. Nous entendions vos cors dans le bois. Vous ne l'avez pas vu du tout ?

— Je l'ai vu, oui, dit Burne, mais un instant seulement.

Il leva son gobelet, but une longue rasade. Atrix regarda son reflet dans le bois poli de la table, attendit, sans un geste, sans ciller, jusqu'à

ce qu'il entendît le métal heurter le bois, alors il ferma les yeux.

— Et que s'est-il passé ?

— Je l'ai presque rejoint, soupira Burne. Presque. Il courait vers moi, le long d'un rayon de lune. Mais il est tombé, la lumière s'est refermée sur lui, et il a disparu.

Atrix rouvrit les yeux.

— Elle l'a enlevé, conclut sombrement Burne en reprenant son gobelet.

— Elle ? s'étonna Atrix sans comprendre.

— La femme qu'il a vue dans le bois.

Le mage releva les yeux vers le visage fatigué du roi.

— Quelle femme ?

— Belle, d'après lui. Belle, répéta Burne d'un ton amer. Sans nom. Elle est sortie des arbres, lui a jeté un sort et a failli le faire tuer.

— La nuit dernière ? demanda Atrix, s'enchevêtrant soudain dans des pensées de chemins éclairés par la lune, de pays enchantés aux noms inconnus, de dangers qui n'avaient rien à voir avec lui.

— Non... il y a plusieurs jours. Depuis, il est resté comme hébété. Et maintenant, elle l'a emmené.

— Qui l'a emmené ? Et emmené où ?

— Comment le saurais-je ? J'avais espéré qu'il s'était heurté la tête en tombant de cheval et qu'il avait simplement tout imaginé. Mais non.

Il fit un instant tourner son gobelet entre ses doigts, puis regarda son hôte.

— Vous, reprit-il, plein d'espoir, pour qui la magie n'a aucun secret, vous pourriez le retrouver.

— Je ne comprends pas.

Atrix s'était raidi, luttant pour envisager des voies et des rituels magiques qui ne s'achèveraient pas dans le Champ du Chasseur, mais iraient au-delà, vers des royaumes sans nom où avait disparu un prince de Pelucir. Ombre et lumière tressaillirent dans la salle. Une torche éteinte s'enflamma brusquement. Les tapisseries, sur les murs, frémirent. À côté de lui, Burne retint sa respiration.

— Talis ne fuyait pas une femme, hier soir. Il fuyait...

— Il la fuyait, se récria Burne. Et elle l'a enlevé.

Il s'exprimait prudemment, les yeux sur les ombres devenues imprévisibles autour de lui.

— C'est tout ce que je sais. Le siège du Champ du Chasseur ne m'a laissé que lui. Si je perds Talis, je perds... non, je ne le perdrai pas. Ce n'est pas possible. Vous avez surgi de nulle part, hier soir, pour le sauver de sa propre magie. Je vous donnerai ce que vous voudrez si vous le sauvez encore une fois.

— Je ne...

— Car c'était bien cela, n'est-ce pas ? geignit Burne.

Ses mains se resserrèrent soudain autour de son gobelet ; il ne regardait plus Atrix, ni les chimères que les pensées du mage projetaient autour d'eux.

— Dans le donjon... C'était un accident, à cause d'un de ces dangereux rituels... n'est-ce pas ?

Atrix devint aussi immobile que la pierre. Il sentit alors la tension émanant du silence derrière lui. Il percevait à peine les souffles et les pensées. Dans le mélange incertain de pénombre, de lumière et de fumée, une chose jeta son ombre à travers la salle. Atrix regarda celle-ci apparaître, nébuleuse et imprécise, constituée de toutes les peurs que les phénomènes magiques et mystérieux avaient générées. Chacun sentait la présence du Chasseur. Tous savaient, mais ne voulaient pas reconnaître ce qui les effrayait. Ils attendaient qu'Atrix leur parle, mais surtout pas de cela, pas de la légende, de la terreur, du mystère, de la mort, qu'il leur dise n'importe quoi, sauf que les histoires nées du Champ du Chasseur appartenaient au chapitre d'un roman non encore achevé. Burne, les yeux fixés sur son gobelet, se taisait. Sa peur s'étirait entre eux comme un rai de ténèbres.

Atrix mit momentanément la vérité de côté. L'air devint plus respirable, plus calme. Les ombres s'attachèrent à des objets visibles.

— Talis a rapporté un de mes livres de Chaumenard.

Le roi respira de nouveau.

— Oui ?

— Il paraît très simple, mais il est en réalité très complexe, et très dangereux.

— Je le savais, souffla Burne, soulagé. Je le lui ai dit.

Ses mains se détendirent sur le gobelet. Il but. Atrix perçut de nouveau des mouvements derrière lui, des murmures.

— Il a eu d'autres ennuis. Il a failli... Aucune importance.

Il rencontra le regard du mage.

— Ils disent que la pièce a été dévastée. Qu'a-t-il créé ?

— Une chose qu'il n'a pas pu contrôler.

— Mais vous, vous le pourrez.

— Oui, promit Atrix. Je la maîtriserai. Si elle est encore là. Mais la sorcellerie pratiquée dans le donjon n'a rien à voir avec sa rencontre dans le bois. J'ignore comment le sauver d'un rayon de lune.

— Cela lui ressemble tout à fait, soupira Burne. Tomber de la poêle dans la braise. Il n'avait pas l'air de craindre cette femme pourtant ; il semblait... envoûté. Il lui était impossible de raisonner et d'admettre qu'elle pût ne pas être réelle.

— Réelle ?

Burne changea de position, sa bouche se pinça.

— Humaine, rectifia-t-il à contrecœur, comme s'il craignait en le disant de la rendre d'une certaine manière moins chimérique.

Il secoua la tête.

— Ce genre de chose n'arrive pas aux princes de Pelucir.

— Et pourtant, dit Atrix en observant l'expression du roi, vous l'avez vue.

— Je ne l'ai pas vue.

— Vous ne doutez pas de son existence, cependant, bien qu'elle vive peut-être dans la lumière.

Le roi bougea de nouveau ; des questions, ou des souvenirs, le mettaient mal à l'aise.

— On raconte toujours des histoires... De plus, j'ai vu Talis disparaître.

— Vous souvenez-vous d'autre chose qu'il aurait pu dire sur elle ?

— À part qu'elle est belle comme le soleil, la lune et les étoiles ? Non. Je ne voulais pas l'écouter. Je ne voulais pas entendre de tels propos dans sa bouche. Je veux qu'il tombe amoureux d'une fille bien humaine, de haute naissance et en bonne santé qui nous donnera des héritiers. Pas d'une femme qui erre dans un bois, sans nom, qui vit au clair de lune et est probablement aussi vieille que l'astre lui-même. Mais attendez... Il a parlé d'un cerf.

— Un cerf ?

— Oui, d'un cerf blanc. Et de trois chiens blancs. Elle chassait le jour où il l'a vue.

Atrix étouffa une exclamation, et le roi s'interrompit.

— Trois... commença le mage.

Il regarda fixement Burne. De nouveau, le bois lui apparut. Pas celui tristement dépouillé du siège, mais le bois vert tendre, secret de

ses rêves.

— Trois cerfs blancs, trois chiens blancs, trois chevaux blancs, et la femme...

— Oui, acquiesça sèchement Burne. Qu'est-ce que c'est ? Une comptine ?

— Un rêve.

Il frémit imperceptiblement, étonné, se rappelant l'ovale vide de son visage, la flèche le frappant au cœur, et son réveil brusque, avant que la douleur n'entre dans son rêve.

— Elle traverse mes nuits sur son cheval. Mais je n'ai jamais vu ses traits.

— Talis les a vus, lui, bredouilla Burne d'un ton lugubre. Et il ne rêvait pas.

— Un trou noir remplace son visage, mais ses cheveux et sa voix sont très beaux. Elle lève son arc et crie "Chagrin !" avant de tirer sa flèche sur moi.

— Elle fait cela ? s'écria Burne, les yeux écarquillés. Elle vous décoche une flèche ? Et elle vous tue ?

— Je l'ignore. C'est un songe. Je ne suis pas encore mort.

— Non, c'est réel, et Talis y participe.

Il avait élevé le ton.

— Est-ce qu'elle le tue aussi ? Qui est-elle ? Un cauchemar sorti du bois ?

Atrix se leva, incapable de rester en place.

— Je l'ignore, répéta-t-il.

Il fit quelques pas, conscient que les hommes autour de lui s'écartaient de son ombre, au cas où il y cacherait sa magie. Il revint auprès de Burne, se pencha sur la table, essayant de retrouver le chemin de son rêve.

— Elle n'est pas un cauchemar. Non. Elle est un mystère...

Sa voix faiblit. Il entendit de nouveau le Chasseur, juste avant qu'il ne disparaisse avec la naissance du jour. *Chagrin*, avait-il dit, et la lune s'était couchée.

La salle s'était tue autour d'eux. Atrix se redressa, voyant quelque chose, mais ne sachant quoi.

— Qu'est-ce ? demanda Burne, tendu.

— Je ne sais pas... J'ai besoin des lunettes du prince.

— C'est à travers elles qu'il a vu son visage, soupira le roi. Je savais

que cette... créature n'apporterait rien de bon. Aidez-moi. Je vous en prie. Pelucir n'a plus que lui.

— Je le trouverai, dit Atrix.

Il s'immobilisa, silencieux, essayant de rappeler à sa mémoire, après une nuit trop pleine de magie et vingt années de sommeil, les formes de beauté et de mystère qu'il avait rencontrées qui pourraient lui indiquer le chemin d'un pays inconnu. Il vit de nouveau le bois, mais dans deux mondes différents. Le premier sans vie, sombre, blanchi par l'hiver ; le second inondé de lumière, ses feuilles vertes frémissant sous un vent doux, silencieux. Tous deux étaient situés en lisière du Champ du Chasseur.

Burne parut à cet instant partager sa vision, comme si les rêves et les cauchemars d'Atrix prenaient forme juste au-delà de la clarté matinale.

— Pourquoi, demanda-t-il lentement, rêviez-vous à Chaumenard du bois de Pelucir ?

Atrix secoua la tête, n'ayant aucune réponse à lui fournir qu'il eût envie d'entendre.

— Je trouverai Talis, promit-il encore. Mais c'est son bois à elle, pas le vôtre. Je dois y pénétrer, et je n'en connais pas le chemin.

— Vous le découvrirez. Vous pouvez tout faire. Vous êtes Atrix Wolfe.

Le roi s'enfonça dans son fauteuil et fit signe à ses convives d'entrer pour rencontrer la légende de Chaumenard. Lorsqu'il se retourna, Atrix avait disparu.

Talis ouvrit les yeux.

Il s'éveillait dans un rêve du bois. Aucun chêne réel, songea-t-il, étonné, n'avait cette nuance dorée. Aucune herbe réelle, pensa-t-il en redressant la tête, n'offrait cet aspect soyeux, aucune ombre réelle n'y jetait un tel voile de velours sombre. Aucune feuille réelle ne brûlait de ce vert tendre et ardent sous les rayons du soleil matinal. Les longues tiges d'herbe étincelaient sous un brochage de perles. Il ouvrit sa main tendue et effleura l'une d'elles qui fondit le long de son doigt comme une larme.

Trois chiens blancs.

Il regarda la larme de rosée, se souvenant.

Trois chevaux blancs.

Un cerf blanc avec des bois dorés, essayant de fuir le feu de ses cornes.

La lune noire se levant dans une couronne de cornes.

Atrix Wolfe.

Il roula sur le dos, cillant sous la clarté soudaine. Des oiseaux blancs s'envolèrent du chêne dans la lumière. Il ôta ses lunettes, les posa dans l'herbe, cacha ses yeux au creux de son bras et revit le Chasseur, du sang gouttant de sa bouche, dévorer la page d'un livre.

Dévorer les mots.

Un instant, Talis eut le goût sec, écoeurant, du parchemin dans sa gorge. *Il essayait de me tuer avec des mots...*

Il entendit des trompes et les reconnut immédiatement. Burne chassait de nouveau, après l'épuisante équipée de la nuit. Comment s'était-elle terminée ? Le clair de lune... Burne chevauchant vers lui sur un long rayon de lune... Et puis... ? Et puis il était tombé ; Burne n'avait pas pu le rejoindre dans l'obscurité. Et le roi était reparti dans le bois.

Talis remit ses lunettes et se leva. Ses jambes fléchirent. Il eut l'impression d'avoir été traîné pendant des heures derrière un cheval. Les trompes sonnaient très près. Il attendit, debout sous le chêne, guettant les mouvements, les couleurs, dans le bois. Une flèche, sifflant à son oreille, vint se ficher dans l'arbre, au-dessus de son

épaule. Il haussa les sourcils ; ses lunettes glissèrent sur son nez. L'arbre tressaillit, ses feuilles bruient, murmurèrent. Talis se cacha derrière. Le cerf à qui était destiné la flèche bondit d'un bouquet d'arbustes, et s'enfonça plus profondément dans le bois.

Alors, il vit les chasseurs se déployer devant lui, certains à la poursuite de l'animal, d'autres le rabattant. Tandis qu'il s'écartait de l'arbre, il aperçut Burne.

Le roi chevauchait dans sa direction. Talis sortit de l'ombre du chêne, en pleine lumière, et appela son frère quand il passa devant lui.

— Burne !

Le roi fit brutalement tourner sa monture. Talis vit son expression, mélange d'espoir et de confusion, tandis qu'il circulait entre les ombres mouvantes. Il s'adressa d'un ton las à son cousin Ambris, qui arrêta son cheval à l'endroit précis où Talis s'était tenu un battement de cils plus tôt.

— Elle doit avoir une raison de l'avoir enlevé. Elle nous enverra sûrement un signe, un message. Elle ne l'aurait pas emmené pour le seul plaisir de prendre un humain, n'est-ce pas ?

— Burne, marmonna Talis, debout entre les deux chevaux.

— Je ne sais pas, soupira lourdement Ambris. Le mage ne t'a rien dit ?

— Il l'ignorait aussi. Il la voyait seulement en rêve qui lui décochait une flèche.

— Burne ! appela Talis, étonné, la voix tremblante.

— Dans ce cas, dit Ambris, elle a pu l'enlever pour une foule de raisons. Il est jeune, aimable, c'est le printemps...

— Ambris... l'interrompit Burne, irrité.

— Écoute, tu m'as posé une question. Je ne suis pas bien certain de te suivre. Si elle est ce que tu penses et qu'elle l'a emmené pour s'amuser avec lui, nous serons peut-être chenus avant qu'elle se lasse de lui.

— Burne, murmura Talis.

Même le cheval du roi ne tendit pas l'oreille dans sa direction.

— Très bien, répondit Burne en haussant le ton. Du moment qu'elle le libère avant que je ne rende l'âme. Qu'essaies-tu de me dire ? Que je perds mon temps à le chercher ?

— Non, mais...

— Je l'avais prévu, pourtant. Du moins ai-je essayé. Tu n'offres pas ton cœur à quelque chose fait d'eau, de lumière ou d'écorce de

bouleau. Mais crois-tu qu'il aurait écouté ?...

— Ils ne le font jamais, dit Ambris.

Le visage de Burne s'empourpra. Sa bouche se referma sur un mot.

— Le mage avait probablement raison, s'empressa d'ajouter Ambris. Elle a enlevé Talis pour une raison particulière, et elle nous enverra un message. Ou lui. Elle n'est pas un monstre, mais un mystère.

Talis eut la sensation horrible que ses os se délitaient dans l'air et la lumière.

— Burne ! hurla-t-il, essayant de s'accrocher aux rênes du roi.

Suis-je mort ?

Il aurait tout aussi bien pu être le feuillage chuchotant au-dessus de Burne, ou le vent soulevant la crinière du cheval. Je suis un fantôme, songea-t-il, glacé d'effroi. Comme ceux qui hantent le Champ du Chasseur. Voilà ce qu'ils vivent... sauf qu'ils doivent se souvenir de leur mort, et que moi je ne me rappelle rien.

— Qu'a dit Talis sur elle, exactement ? demanda Ambris.

Un message, songea désespérément Talis. Un message.

— Qu'elle était plus belle qu'un rêve, et que c'est pour cela qu'il n'a pas entendu le sanglier charger derrière lui, ni les sonneries des trompes, ni nos cris à nous tous.

Ambris grommela sourdement.

— Alors, c'était cela... Elle aurait pu l'avertir. Crois-tu qu'elle voulait le tuer ?

— Comment le saurais-je ? répondit Burne, de plus en plus haut. Pourquoi voudrait-elle le tuer ?

— Je l'ignore. Pourquoi chevaucherait-elle sans visage dans les rêves du mage ? Je ne comprends rien à tout cela. J'essaie seulement de...

— À ton avis, cherchait-elle à l'attirer vers la mort ?

— Je ne pense pas, dit prudemment Ambris, que nous devrions conjecturer au-delà de ce que tu as vu. Il courait le long d'un rayon de lune et a été enlevé par le bois. Il doit donc être quelque part par ici.

— Crois-tu, insista Burne, presque agressif, que c'est à cause des animaux que nous tuons ?

— Non, répondit fermement Ambris. Pas du tout. Pas plus à cause des arbres que nous coupons et brûlons. Ne cherche pas dans cette voie.

Burne leva la tête vers les feuilles qui bruissaient de temps à autre, comme une respiration lente, irrégulière. Des branches craquaient comme de vieux os.

— Crois-tu que...

Talis l'entendit hésiter alors qu'il s'agenouillait devant le cheval du roi.

— Non, répondit encore Ambris.

Les pierres pourraient parler, mais il faudrait les tenir dans les mains ; la terre pourrait parler s'il traçait son nom dans les feuilles mortes. Il les écarta ; elles bougèrent, répondant à son contact. Mais dans quel monde ? *Burne*, commença-t-il à écrire.

— Quand les mages arriveront de Chaumenard, ils aideront Atrix Wolfe. Ils sauront quoi faire.

— Les mages, dit sèchement Burne. Rien de ce qu'ils lui ont appris ne pourrait le sauver de cette histoire.

— Ce n'est pas certain. Peut-être trouvera-t-il une façon de se sauver lui-même.

Il marqua un temps.

— Atrix Wolfe me rappelle quelqu'un. Mais je n'arrive pas à savoir qui.

Les feuilles se soulevèrent, tourbillonnèrent au-dessus de l'inscription de Talis.

— Que peut-elle vouloir ? demanda Burne avec un soupir d'impuissance. Si au moins elle nous le disait.

Il talonna brusquement sa monture qui piétina ce qui restait du nom. Talis, obstinément accroupi sur le chemin alors que le cheval lui passait au travers, surprit dans ses yeux un reflet de feuilles, de lumière, et une ombre diffuse que les humains ne pouvaient percevoir.

J'ai couru le long d'un rayon de lune, songea-t-il, encore tremblant sous le coup de l'effroi. J'ai été enlevé par le bois. Peut-être ne suis-je pas mort, après tout. Une sorte d'émerveillement s'empara de lui. Il s'adossa contre le chêne, regardant le monde doré, lumineux, autour de lui. Peut-être suis-je dans son bois...

— Mais où est-elle ? demanda-t-il au chêne.

L'arbre ne répondit pas. L'équipage royal était passé.

Il entendit les cors au loin. Il chercha un signe, un message, ne vit que le chêne rêvassant, le bouleau avec ses feuilles d'un vert ardent.

— Je ne sais même pas votre nom, murmura-t-il.

— Je suis la Reine du Bois.

Il se tourna brusquement et la vit qui se tenait à la place du bouleau. À moins qu'il n'ait imaginé cet arbre ?

— C'est tout ce que tu as besoin de savoir. Mon nom est aussi vieux que ces lieux et il n'est jamais prononcé dans ton monde.

Muet, il la regarda, se demandant si ses cheveux s'enflammeraient sous la caresse de ses doigts, se demandant ce que ses yeux avaient vu qui les avait rendus à la fois si profonds et si troublés. Il avait franchi la distance entre les mondes, mais il semblait ne pas pouvoir franchir ce pas qui la séparait de lui. Il s'agenouilla, finalement, et, à peine conscient de ce qu'il faisait, retint quelques cheveux qui s'accrochaient à ses doigts et les porta à ses lèvres.

— Dites-moi, dit-il, les yeux clos, ces fils de soie sur ses lèvres, ce que vous désirez.

— Et tu le feras ?

— Oui.

Il sentit ses mains, légères comme de jeunes oiseaux, sur ses épaules, et se leva, de nouveau ébloui par la lumière.

— Tu m'as fuie cette nuit.

Il eut un geste d'impuissance, se souvenant de la confusion qui avait régné dans le bois.

— En effet. Je ne savais plus que faire. Il y avait trop de...

— Trop de chasseurs, reprit-elle doucement.

Ses yeux d'ambre sombre se plissèrent, étincelants.

— Il y avait ma chasse.

— Et celle de Burne.

— Burne ?

— Le roi de Pelucir.

— Ah ! La chasse humaine. Il dérange encore mon bois.

— Il me cherche. La nuit dernière, je le cherchais, pour l'avertir... J'avais peur pour lui.

— Peur ?

— De la troisième chasse.

— Oui, murmura-t-elle.

Il vit ses mains se crispier, son visage se fermer, lisse et pâle comme l'ivoire.

— La troisième chasse... J'ai entendu le hurlement du loup.

Il se tut un instant, ses yeux écarquillés fixés sur elle.

— Le Loup Blanc de Chaumenard, dit-il enfin.

— Oui. Je l'ai appelé dans ses rêves. Où est-il ?

— Je l'ignore.

— Trouve-le.

Elle s'avança plus près de lui, ses voiles de soie dansant dans le vent, une main retombant comme du satin sur le poignet nu de Talis.

— Trouve-le pour moi. Ramène-le dans ce monde. Il ne semble pas pouvoir trouver son chemin jusqu'ici, bien que je l'aie appelé très souvent...

— Lui ? dit Talis. Atrix Wolfe ?

Le visage de la reine s'ouvrit légèrement à ce nom.

— Oui.

— Vous ne pouviez pas l'attirer ici. Alors, vous vous êtes tournée vers moi...

— Pour que tu me l'amènes. Oui. Parce qu'aucun autre humain ne nous connaît tous les deux, et qu'il est le seul à pouvoir jeter un pont entre nos mondes.

S'apprêtant à répondre, il se ravisa. Les yeux fermés, Talis se mordit la lèvre. Quand il parla de nouveau, il avait un goût de sang dans la bouche.

— Il a tué mon père.

Il perçut le plus léger des soupirs, un papillon qui s'envolait de ses lèvres.

— J'ai besoin de lui, affirma-t-elle inexorablement, et il ouvrit les yeux pour rencontrer son regard.

— Pour quelle raison ? s'étonna-t-il. Vous êtes assez puissante pour m'enlever de mon monde. Pourquoi avez-vous besoin d'un mage humain ?

— Parce que je ne peux agir chez les hommes.

Il déglutit, frissonnant de nouveau dans la douce lumière printanière.

— Il est très puissant. Je ne pourrai pas le trouver s'il ne le souhaite pas. De plus, ajouta-t-il amèrement, je refuse de le chercher.

Il perçut un soupir plus substantiel, des toiles d'araignées que l'on déchire, des fils d'une tapisserie ancestrale qui se brisent.

— Alors, prévint-elle, tu ne retourneras jamais à Pelucir. Tu resteras ici pour l'éternité, humain dans un temps et un espace irréels. Tu finiras certainement par oublier Pelucir. Mais Pelucir ne t'oubliera

jamais. Tu seras le prince qui s'est dissous dans le bois, sur la colline, et n'est jamais revenu.

Il prit une inspiration pour crier. Le cri se consuma dans le feu, lui brûlant le visage. Il voulut se détourner ; elle semblait partout à la fois. Il ferma les yeux ; des larmes chaudes jaillirent entre ses cils.

— Le monstre qui le poursuit a tué mon père, bredouilla-t-il d'une voix sans timbre. Dans le Champ du Chasseur. Il a créé le Chasseur qui le chasse. Il y avait une guerre entre rois, entre les hommes... Pelucir n'avait pas de mage. Pas de sorcellerie pour combattre la sienne.

— Qui l'aurait pu ?

Sa voix semblait étrangement creuse, à présent. Elle détourna la tête, dissimulant une soudaine réminiscence.

— Il est le plus grand mage vivant.

— Il n'est pas ce que l'on croit. Il essaie de fuir ce qu'il a créé. Il essaie de se cacher. Mais le Chasseur l'a retrouvé.

— Moi aussi. Et je veux le rencontrer, avant que lui et sa monstrueuse création ne s'entre-déchirent.

Il rouvrit les yeux ; elle lui apparut floue derrière les larmes captives de ses cils. Un gémissement impatient, désespéré, s'échappa de sa gorge. Il sentit les doigts de la reine effleurer sa peau. Une larme s'y accrocha. Fasciné, il la vit qui regardait la petite perle, puis la portait à son visage.

— Je n'ai jamais pu pleurer, murmura-t-elle. Je t'envie.

Sa gorge lui brûla de nouveau. L'étonnement, la compassion.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous perdu ?

— L'amour, dit-elle simplement. Chagrin.

Il la dévisagea en silence. La larme scintillait comme un éclat de diamant sous son œil. Il leva la main, la frôla, et elle roula le long de sa joue, tomba dans l'herbe.

— Personne ne pleure le chagrin.

— Je sais.

Elle ferma les yeux, la tête légèrement renversée, fière et triste, pâle comme l'ivoire sous ses cheveux d'automne. Il toucha de nouveau sa joue, lèvres entrouvertes, n'osant respirer. Il toucha sa bouche. Elle rouvrit les yeux, paraissant sortir d'un rêve. Ses lèvres effleurèrent le bout de ses doigts. Puis elle prit sa main dans les siennes.

— Je ne peux pas pleurer, et je crois que, là où elle se trouve, personne ne prendrait la peine de pleurer pour elle. C'est pourquoi j'ai besoin du mage. Et de toi. Je ne peux pas me rendre dans ton monde

pour aller la chercher. Tu peux traverser les frontières ; tu peux montrer le chemin au mage. Il la délivrera du sortilège et me la ramènera.

— Qui ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Ma fille. Ma Shagran. Ma seule enfant.

Elle s'interrompit, sondant son visage.

— Tu as prononcé son nom.

— J'ai dit chagrin, répéta-t-il, presque inaudible.

— Chagrin, dit-elle, puis : Shagran...

— Shagran.

Il se tut, observant les jeux d'ombre et de lumière dorée dans ses yeux, regardant les expressions frémir sur son visage comme la surface d'un lac sous la brise. Il pourrait, se dit-il émerveillé, passer une saison entière, plusieurs, même, à la contempler, tandis que les feuilles ardentes comme ses cheveux se détacheraient des branches et que les grands bouleaux jailliraient de la neige mousseuse, plus blancs que la neige elle-même. Il se fit violence pour rompre le silence.

— Comment l'avez-vous perdue ? Comment s'est-elle retrouvée dans le monde humain ?

Les yeux de la reine se rétrécirent. Il y aperçut fugacement celle qui chevauchait sans visage dans les rêves nocturnes du mage.

— Elle a disparu de ce monde. Il y a des années, en temps humain. Je n'ai pas cessé de la chercher, depuis. Je n'ai pas pu la trouver de ce côté-ci ; elle doit donc être là-bas. Pourtant, je n'ai rien entendu à son propos. Personne ne rêve d'elle. Elle est sans doute méconnaissable, cachée quelque part. Ma lumineuse, ma tendre Shagran. Je rêve d'elle. Elle essaie de me parler, mais je ne peux pas entendre ce qu'elle me dit. Ses lèvres bougent, mais n'émettent aucun son...

— Quelquefois...

Il s'interrompit, reprit :

— Quelquefois, je vois une femme, en rêve. Je n'entends pas non plus ce qu'elle me dit.

— Shagran n'est pas morte. Nous changeons en devenant très vieux, comme tu peux le voir tout autour de toi dans le bois. Mais la mort est pour les humains.

— Ma mère est morte. Elle est morte la nuit où mon père a été tué. La nuit de ma naissance. Ils m'ont dit que... que c'était comme si elle avait su. Comme si elle l'avait vu tomber. Alors, elle est morte.

Il baissa les yeux, les cachant à sa vue.

— Tu devras parler de ces choses avec le mage quand j'en aurai fini avec lui. Mais d'abord, tu dois le ramener ici. Tu es le trait d'union entre nos deux univers. J'ai besoin de son esprit de mage et de ses yeux de mage pour retrouver ma fille dans ton monde.

— Avez-vous vu ce qu'il a créé ? demanda-t-il. Ce qui est revenu à la vie et qui l'a poursuivi toute la nuit ?

— Oui.

Aucune pitié n'apparaissait sur son visage, pas la moindre émotion.

— S'il se cache pour lui échapper, qui vous dit que je pourrai le découvrir ?

— Je l'ai vu entrer dans mon bois en te portant dans ses bras. Si tu ne le trouves pas, lui te trouvera.

Il glissa la main sous ses lunettes, se frotta les yeux.

— Si je m'expose au danger, autrement dit.

— Tu le trouveras et le persuaderas de m'aider, dit-elle. C'est ton seul espoir de quitter ce monde. Et de revoir Pelucir.

Il voulut bouger, mais sentit ses mains se resserrer sur la sienne. Il pinça les lèvres.

— Je ne vois pas pourquoi il s'intéresserait à moi.

— Dans ce cas, reprit-elle doucement, donne-lui une raison de le faire. Tu as d'étranges pouvoirs : tu marches entre les mondes, tu vois ce que le Loup Blanc ne peut que rêver. N'oublie pas, cependant, que si tu retournes dans ton monde, tu ne seras qu'un fantôme errant parmi ceux que tu aimes. Un reflet. Un rêve. Tant que le mage ne sera pas venu à moi, tu seras mon otage dans ce bois.

Il serra les dents, voulut protester. Et Burne, eut-il envie de lui dire, le roi sans héritier de Pelucir ?

— Comment espérez-vous que je survive à la créature que le mage a créée pour vous détruire ? demanda-t-il d'un ton mal assuré.

Cette fois encore, il ne décela pas la moindre pitié dans ses yeux. Un instant, elle ne voulut ou ne put parler. Ses mains enserraient toujours fermement la sienne ; il attendit, la sentit qui tremblait.

— Ils l'observaient, dit-elle finalement, le teint blême comme la brume. Shagran et mon époux bien-aimé étaient dans le bois, quand il a jeté ce sort. Du sang humain coulait dans leurs veines à tous les deux. Ils pouvaient voir et entendre des choses que je ne percevais pas. Shagran semblait ouvrir ton monde rien que par l'intensité de sa curiosité. Mon époux regardait avec elle. Aussi...

Elle inspira, exhala un long soupir.

— Aussi, quand le plus grand mage humain a jeté son sort sur le champ de bataille, en anéantissant la frontière entre nos mondes, il a attiré ma Shagran dans le tien. Sous quelle forme, je l'ignore. Je ne peux que l'imaginer d'après ce qu'il a fait à mon époux, qui comptait, lui-même, parmi les plus puissants de mon monde. Je l'ai vu se transformer. Arraché à sa forme et livré au terrible sortilège du mage. Je l'ai regardé partir sur sa monture, s'éloigner de moi pour aller vers le champ de bataille.

Talis sentit le sang se retirer de son visage. Il eut soudain froid. Même les mains de la reine sur les siennes ne le réchaufferaient plus. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit.

Elle hocha la tête.

— C'est cela que le mage combat. Son propre pouvoir, associé à celui de mon mari, immense, perverti au-delà de toute imagination.

— Oh... souffla-t-il.

Il l'attira doucement à lui et l'enlaça. Il la tint serrée contre lui, sentant le chagrin fleurir dans son cœur. Elle posa finalement la tête contre son épaule.

— Alors, tu comprends...

— Oui, murmura-t-il, revoyant le Chasseur dans le donjon détruire les sortilèges, revoyant la pleine lune se lever dans un enchevêtrement de branches, Atrix debout sous le chêne, le regard perdu sur le Champ du Chasseur, regardant son passé et son avenir chevaucher vers lui dans l'obscurité. Oui...

Le Loup Blanc errait dans le bois de Pelucir.

Il suivit des sentiers de lumière jusqu'à ce que le soleil, en se couchant, les efface. Il se coula dans l'obscurité comme on s'immerge dans l'eau et ne trouva d'autre contrée que celle de l'ombre. Il plaça son cœur dans le cœur des arbres et écouta leurs murmures secrets. Mais ils ne lui apprirent rien qu'il ne sût déjà. Il essaya de rêver, sous le chêne. Le seul visage qu'il vit au crépuscule, entre deux insomnies, fut celui de la lune noire se levant dans un nuage de feu, puis il aperçut le regard lunaire, indompté, du Chasseur.

Il appela Talis dans le langage silencieux des mages ; il vola avec les aigles et les colombes, emprunta leurs cris. Il courut avec les sangliers, les lièvres, et même avec les chiens de la meute de Burne, utilisa leurs voix. Il se glissa dans les ruisseaux, murmura le nom de Talis avec le bruissement de l'eau. Il coassa avec les crapauds parmi les roseaux. Il prononça son nom avec les trompes de chasse. Il regarda à travers les yeux des corbeaux, par ceux des chevaux, des cerfs, des chasseurs et des chassés. Mais la reine avait emmené Talis au-delà de ce monde, et Atrix ne possédait aucun pouvoir, magie ou rêve, susceptible de transporter le bois dans cet autre monde.

À la tombée du jour, il devint feuilles mortes sur le sol, à la lisière du bois, et attendit.

La lune se leva et se coucha. Dans le Champ du Chasseur, rien ne bougeait.

Trois jours durant, il chercha Talis dans le bois. Trois nuits durant, il attendit le Chasseur. Tous deux avaient disparu. Quand il somnait, parfois, dans un sommeil épuisé, il rêvait du bois autour de lui.

Le rêve avait changé, il s'en rendit compte alors même qu'il dormait. Trois cerfs blancs, trois chiens blancs, trois chevaux blancs, et la Reine du Bois, avec son visage composé de toutes les merveilles de son royaume : le blanc bouleau, les yeux d'effraie, la lumière riche, jaune doré de l'automne naissant, l'expression vive et l'élégance des faons. Elle criait un mot, mais il signifiait autre chose que lui-même, il le sentait dans le rêve. Elle criait "Chagrin", mais ce n'était pas ce qu'elle voulait dire... Elle bandait son arc, mais ne tirait pas.

Il rêva de Talis.

Dans son rêve, le prince était fait d'air et de lumière. Il voletait comme un papillon aux ailes de nacre parmi les arbres. Quelquefois il l'appelait. Ses appels résonnaient étrangement. Un chêne ouvrait une bouche dans un pli de l'écorce et chuchotait : *Atrix Wolfe*. Le friselis soyeux des feuilles d'un bouleau exhalait son nom. Une flaque de lumière sur laquelle le prince jetait une ombre pâle comme la toile d'une araignée formait ce nom en lettres d'or. *Atrix Wolfe*, soufflait le vent. *Atrix Wolfe*, pépiaient les oisillons dans un buisson de roses.

Atrix, toujours caché dans un épais lit de feuilles mortes silencieux sous les pas et immobile dans le vent, savait, même dans son sommeil, que si les images du rêve paraissaient nébuleuses, elles n'en contenaient pas moins la vérité, comme une coque contient la noix. Talis n'avait pas quitté le bois et, dans le langage des mages, il cherchait Atrix Wolfe.

Cependant, à son réveil, Atrix ne le sentit nulle part. À l'instar de la Reine du Bois, Talis n'appelait que dans ses rêves. Et lui, qui le cherchait dans le monde réel, ne pouvait percevoir sa voix.

Rompu, affamé et étourdi, il se leva avec le soleil et, accompagné par l'aurore, traversa le Champ du Chasseur pour, aller parler au roi.

Burne l'emmena dans la salle silencieuse du conseil. Le roi donnait l'impression d'avoir dormi dans ses vêtements, si tant est qu'il eût dormi. Ses yeux étaient rouges, du sang et de la boue maculaient ses bottes, souvenirs de la chasse de la veille. Il s'assit à une table et regarda Atrix arpenter la pièce.

— Je sais où est Talis, dit le mage.

Alors même qu'il parlait, le monde inaccessible apparut sous ses yeux : le bois où les cerfs blancs projettent des ombres d'or et où vit une reine sans âge, aussi vieille sans doute que les rêves eux-mêmes.

— Où ?

— Il me cherche, je l'entends qui m'appelle. Mais je ne l'entends que lorsque je dors. Il semble n'exister que dans mes rêves.

Burne ouvrit la bouche, la referma. Il se versa un verre de vin, en but une longue gorgée.

— C'est absurde. Comment pourrait-il vivre dans un rêve ? Il est fait de chair et de sang.

— Pour moi, elle n'existait que dans mes rêves, mais pour Talis, elle est apparue dans ce monde. C'est comme le jour et la nuit – il n'est ici que lorsque je ne peux pas le voir. J'ignore quel chemin emprunter pour entrer dans mes rêves.

Burne fixa son gobelet, puis, brutalement, le lança à travers la pièce. Le vin dessina des pics escarpés sur le mur. Atrix, cillant de

fatigue, songea avec nostalgie aux montagnes de Chaumenard.

Le roi serra les poings.

— Il est tout ce que j'ai. Tout ce qui me reste. Vous ne pouvez pas renoncer. Jamais.

Atrix secoua la tête et continua à marcher, nerveux, glissant les doigts dans ses cheveux, semant des bouts de feuilles mortes derrière lui.

Il lança enfin :

— Vous, vous devriez arrêter de chasser. Même vos limiers ne pourront le flairer dans le bois de la reine.

— Possible, répondit Burne d'un ton las, mais si je saccage suffisamment son bois, elle finira peut-être par me le rendre.

— J'ai vu son visage dans mes rêves, dit Atrix.

Il s'arrêta de marcher, se laissa tomber dans un fauteuil, se tut un instant et rêva de nouveau d'elle.

— Elle est comme le bois. Comme la lumière d'or qui transperce les branches dorées du chêne. Comme l'immobilité verte et chaude de l'été, ou les couleurs que les vents clairs et indomptés disséminent dans toute la nature, en automne...

— Vraiment ?

— C'est ainsi qu'elle apparaît dans mes rêves, oui.

— Alors qu'attend-elle de Talis ? demanda Burne, perplexe. Il ressemble à notre mère, mais il n'a rien d'extraordinaire, et il doit porter ses lunettes en toutes circonstances. À moins qu'elle ne l'ait simplement enlevé, parce que l'occasion se présentait. Ou peut-être lui a-t-on fait quelque chose qui l'a offensée. Mais dans ce cas, c'est moi qui devrais rêver d'elle, et non vous. Et pourtant, c'est sur vous qu'elle tire sa flèche. C'est vous que Talis appelle. À moi, personne n'envoie de message.

Atrix bougea dans son siège, sourcils froncés.

— Elle me vise depuis son monde. Talis m'appelle depuis son monde...

— C'est vous qu'elle veut, dit Burne, soudain inspiré. Ce n'est pas Talis.

Il regarda Atrix, soulagé.

— Si vous allez la rejoindre, peut-être le libérera-t-elle.

— Mais pourquoi l'avoir emmené ? s'interrogea Atrix. Si c'est moi qu'elle cherche...

— Elle le garde en otage, suggéra Burne. C'est un appât.

— Pourquoi ne m'est-elle pas plutôt apparue dans le bois, tout simplement ? J'étais là, quand elle a pris Talis. C'est absurde. Pourquoi utiliserait-elle un prince de Pelucir pour attirer un mage de Chaumenard ? Ça n'a aucun...

— Aucun sens, vous avez raison. Mais ils s'efforcent tous deux d'attirer votre attention. Il est possible qu'elle ait besoin d'un mage, et qu'elle ait cru en trouver un en Talis...

Atrix se tut, revoyant la flèche traverser son rêve, la sentant qui atteignait son but. C'est le message, songea-t-il. Le cœur du problème. Il se releva, irrésistiblement attiré par le mystère, quoiqu'il se demandât combien de temps encore son corps humain fatigué pourrait supporter une telle tension. Une saine bouffée d'air chargée d'odeurs de feu de bois, de pierre et de fraises sauvages lui redonnerait la force de la montagne. Pelucir exhalait des parfums émollients : eau stagnante, herbe et arbres centenaires...

Il se rendit compte que Burne lui parlait.

— ... vous épuiser. Restez déjeuner avec nous. Dormez un peu.

Il s'interrompit une seconde avant de demander prudemment :

— Avez-vous vu ce à quoi Talis a redonné forme ?

— Non. Je l'ai cherché, ces dernières nuits mais je n'ai rien trouvé.

— Vous l'avez détruit, suggéra Burne. Vous l'avez renvoyé dans les pages du livre de rituels.

Atrix secoua la tête.

— Je ne quitterai pas Pelucir avant de savoir avec certitude ce qu'il est advenu de lui.

— Merci, dit Burne.

Atrix se tourna vers lui, surpris, puis porta la main à ses yeux pour se protéger de la lumière, essayant de réfléchir.

— Soyez prudent, conseilla-t-il au roi. Ne chassez pas la nuit. Et je ne veux pas que le livre reste dans le château.

Burne haussa les épaules.

— Il était dans le donjon. S'il y est encore, personne ne s'en servira. Talis est le seul à monter là-haut.

— Il ne faut pas qu'il reste à Pelucir. Je vais aller le chercher dans la tour et le cacher quelque part. Maintenant que je suis ici, ce... cette chose ne se manifesterait peut-être plus. Il est possible que Talis ait laissé quelque chose là-haut qui m'aide à le trouver. L'indice d'un passage entre les deux mondes.

— Il paraît que tout a été dévasté. Il ne reste plus rien. Tous les livres sont détruits. Le vôtre aussi, probablement.

— Ce n'est pas un livre ordinaire, lui rappela Atrix. Je l'ai écrit.

Il ressentit le pouvoir étrange du donjon tandis qu'il s'y dirigeait. Sa haute fenêtre bondissait de mur en mur pour le regarder. Il écouta. Le lieu était vide, hormis ses souvenirs. Les hiboux l'avaient déserté, mais non les spectres. Son esprit gravit les marches ; la porte était ouverte, pendante, accrochée à un gond. Il monta à la suite de ses pensées.

Depuis le seuil, il étudia la pièce tandis que le visage, sur la porte désormais de guingois, l'observait. Il ne s'attarda pas sur la fenêtre, qui lui offrait à cet instant une vue du bois, comme une menace. Des pages déchiquetées jonchaient le sol. Des livres, certains très lourds, de gros ouvrages aux couvertures de cuir, avaient été déchirés en deux. Il releva la table, puis déplaça un seau cabossé, les morceaux d'un bol brisé, du petit bois éparpillé, des torches éteintes, éprouvant, alors même qu'il cherchait, le vide de la pièce. Dérangées peut-être par son malaise croissant, les ombres sur le mur s'accumulaient, lui racontant leurs histoires. *Regarde*, disaient-elles. *Vois. C'est ce qui m'est arrivé.*

— Je sais, souffla-t-il entre ses dents. Je sais.

Il poursuivit ses recherches, désespérément. Il regarda dans les cendres de l'âtre, dans les murs, dans les pierres. Il s'arrêta finalement, éperdu. Aucune issue, aucune solution ne s'offrait à lui. Il était toujours assiégé par son passé.

Le livre s'était encore déplacé ; il n'était plus dans cet endroit où personne ne venait. Atrix resta un instant immobile, silencieux, son esprit errant dans des pièces, des couloirs, à la recherche de cette partie de lui-même, et ne l'apercevant nulle part. Peut-être était-il retourné seul à Chaumenard, après avoir accompli son sinistre et incompréhensible dessein à Pelucir...

Il alla retrouver Burne qui prenait son petit déjeuner en compagnie de ses convives et des chasseurs dans la grande salle. Il avait oublié comment se mouvoir avec discrétion parmi des humains exténués et à bout de nerfs. Il apeura même ceux qui le reconnurent en se matérialisant soudainement, avec sa tunique déchirée, ses pieds nus, et ses yeux tels de la gelée blanche fondant sur une eau sombre. Des tasses se renversèrent, des couteaux tintèrent contre la porcelaine. Une chaise racla la pierre près du roi. Un homme aux cheveux paille et au visage couturé de cicatrices lui fit une place à la table.

— L'avez-vous trouvé ? demanda Burne tandis que les serviteurs versaient du vin pâle et parfumé aux épices dans le gobelet du mage et

déposaient dans une assiette des gâteaux à la crème et aux noix, du saumon froid, un cygne sculpté dans un melon aux ailes chargées de fraises.

Il dévisagea brièvement Atrix et répondit lui-même à sa question.

— Non. Il a vraisemblablement été détruit par cette étrange tornade. Vous avez vu vous-même ce qu'il est resté après son passage.

— Il n'était pas là-haut, confirma Atrix. Il possède une volonté propre.

— C'est votre livre, après tout. Pourquoi avez-vous écrit quelque chose d'aussi dangereux et imprévisible ?

— Ce n'était pas mon intention.

Il mangea une bouchée de saumon, un peu de fruits, tandis que Burne examinait seul le problème.

Au loin, Atrix sentit une autre tempête approcher, encore confuse, mais imminente. Il se raidit, dans l'attente, n'écoulant que distraitemment Burne argumenter.

— Vous avez vu tous ces fantômes dans la tour, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ce sont les fantômes du siège du Champ du Chasseur. Cet endroit grouille de souvenirs. Tout le monde sait que le donjon est hanté. Mes gardes n'aiment pas s'y rendre, même armés, surtout ceux qui ont survécu au siège. Je ne peux pas croire, après ce qui est arrivé à Talis, que quelqu'un ait pu monter là-haut, à plus forte raison pour y voler un livre de magie. Talis est le seul qui s'y connaisse tant soit peu dans ce domaine.

— C'est plus qu'un livre, répondit Atrix, lentement, l'esprit toujours happé par les tourments et les peurs qui traversaient le château. C'est un signe. Un message. Quelque chose qui peut m'indiquer que...

La tempête remonta le couloir vers la grande salle. Il s'arrêta, cessant un instant de respirer, aux aguets.

— Si c'est aussi important que cela, dit Burne, je ferai fouiller le château des caves aux greniers et... Que se passe-t-il ? s'enquit-il sèchement en se tournant, alors que les gardes faisaient irruption dans la pièce.

— Sire, le messager vient de rentrer de... de...

Les mots s'asséchèrent dans la gorge de l'homme. Le visage hagard, il secoua la tête, incapable de terminer. Atrix vit l'horreur se refléter dans ses yeux.

Il se leva avec le roi, dont les mains se posèrent durement sur la

table.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-il.

Le garde déglutit péniblement et retrouva sa voix.

— Le messenger, sire, que vous avez envoyé à Chaumenard...

— J'en ai envoyé une dizaine, rétorqua Burne.

Un silence pesant était tombé sur la grande salle.

— Ils ne peuvent pas être arrivés aussi vite chez les mages. Où est-il ?

— Il est mort, sire.

Burne le fixa. Sa main se referma sur son gobelet de vin, mais cette fois-ci il ne le jeta pas. Atrix, les yeux sur son ombre matinale, sonda les environs pour y découvrir d'autres tourments éventuels. La seule tempête, apparemment, était celle qui régnait parmi eux.

— Mort de quoi ?

— Il est... il est revenu très tôt, avant l'aube. Il était blessé, et il délirait... Au début, personne ne comprenait qui il était... On ne s'attendait pas que les messagers soient de retour si vite...

— Et qu'est-il arrivé ? aboya Burne.

— Il a dit que... ils n'ont jamais pu atteindre Chaumenard. Ils n'ont pas pu sortir vivants de Pelucir. Il est le seul rescapé. Et il l'a reconnu.

Burne devint exsangue. Sa main lâcha le gobelet. Son pouce y avait laissé une empreinte dans l'or.

— Dis-moi qui il a reconnu, ordonna-t-il durement.

— Le Chasseur du Champ du Chasseur.

Les traits du roi se décomposèrent.

— Talis ! s'exclama-t-il.

Atrix se cacha le visage dans les mains, murmurant des mots inaudibles.

— Talis est dans le bois de la reine, répondit-il en relevant la tête. De vous tous, il est le plus en sécurité. Burne...

— Est-ce ce que Talis a fait apparaître dans le donjon ?

— Oui. Non. Si.

— Le Chasseur du Champ du Chasseur ? Il était là-haut, seul avec Talis ? Qu'est-ce que ça signifie ? Répondez.

Il s'interrompit brutalement, la main tendue vers Atrix en une fervente prière.

— C'était votre livre de sortilèges...

— C'était mon sortilège, dit Atrix.

Il attendit un instant afin que tous comprennent, puis encore un pour que tous le croient. Alors Burne s'écarta de lui, et la salle fut soudain zébrée d'éclairs argentés frappés du feu éblouissant de la lumière matinale. Burne, le plus rapide, avait tiré son épée dont la pointe s'arrêta sur le cœur d'Atrix.

Le mage baissa la tête.

— Ce ne serait que justice, dit-il doucement. Ce serait même souhaitable. Je ne vous combattrai pas. Mais...

— Talis ? murmura Burne.

L'épée trembla légèrement, puis piqua la chair.

— Oui.

Le mage regarda la lame, puis le roi. La moindre étincelle de magie, il le savait, incendierait la salle et les replongerait dans une guerre sans merci contre les spectres, dans la terreur et le désespoir.

— Tuez-moi plus tard, souffla-t-il. Pour l'instant, vous avez besoin de moi. Je reviendrai. Même à Chaumenard, je vis dans le Champ du Chasseur.

Il attendit, immobile, que la pression sur son sein s'allège avant de disparaître.

Shagran ouvrit le livre sans nom.

Il était tard. Le roi et son équipage étaient revenus de la chasse depuis longtemps. La confusion du souper, assiettes, plats, histoires qu'on chuchotait dans l'escalier jusque dans les sous-sols, s'était maintenant apaisée. Pour la deuxième fois depuis la disparition de Talis, l'équipage royal était revenu sans lui. Le roi s'était retiré, furieux et désespéré, dans sa chambre, claquant la porte si fort que le bruit, se répercutant dans le couloir, avait retenti aussi violemment, d'après les serviteurs, qu'une des explosions du prince. Le souper – venaison, petites pommes de terre au four creusées et remplies de fromage et de queues d'oignon, cerises au brandy et crème fouettée – vola au-dessus de la tête du serviteur et s'écrasa derrière lui en un curieux patchwork coloré sur une tapisserie centenaire. On apporta du brandy et, plus tard, un autre plateau qui parvint au moins à franchir intact le seuil de la chambre. Les casseroles sales cessèrent d'affluer, on couvrit les feux, les tournebroches revinrent de leur tour nocturne et s'installèrent sur la pierre. Shagran, qui somnolait à côté du chaudron, fut réveillée par le silence. Elle sortit le livre de sa cachette.

L'aube la trouva endormie la joue sur une page. Elle rangea hâtivement le livre sous le placard alors que les tournebroches, en chancelant, encore ensommeillés, se redressaient et jetaient du bois dans les âtres. Accueilli par l'odeur du pain chaud, le maître queux arriva plus tard, suivi par les serviteurs et les marmitons aux bâillements communicatifs. La surveillante, les yeux rouges et la mine sombre, se présenta la dernière.

— Chasse, annonça sèchement le maître queux.

Les chiens aboyaient dans le jardin.

— Une fois de plus. Préparez le pain et le fromage, du poisson fumé et des tranches froides de venaison. Hachez le reste du gibier pour les tourtes. Et des oignons, des champignons et des poireaux, aussi. Montez-leur du vin épicié.

Les musiciens en tenue s'entassèrent dans la cuisine. Ils mâchèrent, les yeux encore bouffis de sommeil, leur pain noir sortant du four, leur instrument coincé sous l'aisselle, prêts à satisfaire la moindre exigence du roi. Shagran remplit le chaudron. Un coin du livre attira son regard. Du bout du pied, elle le repoussa plus loin sous le placard.

— Nous avons parcouru toute la partie sud du bois, hier, expliqua un joueur de trompe qui répondait à la surveillante. Nos cors et nos trompes ont sonné des cerfs, des lièvres, des oies et des faisans. Mais rien pour le prince. Où qu'il se trouve, il est soit bien caché, soit hors de notre vue. Mais le roi est prêt à entraîner toute sa cour dans une chasse infernale avant de renoncer à voir ce qui ne peut pas être vu.

La surveillante ferma les yeux et secoua la tête avec lassitude.

— Shagran ! appela-t-elle, et Shagran vint chercher les plaques du four pour les laver.

À la fin de cette journée, on pluma, on vida, on décapita, on farcit et on embrocha les oies, les colombes et les canards sauvages. Les lièvres, les écureuils et les cerfs furent dépiautés, étripés et pendus dans le garde-manger réservé à la viande froide. Les tanneurs emportèrent le tas de peaux dehors, où les chiens de la maison se disputaient les abats.

— C'est une guerre contre le bois, marmonna la surveillante avec humeur, alors que le balayeur poussait lentement le sang et l'eau dans les conduits. On tire sur tout ce qui bouge. Espérons qu'on épargnera le prince Talis.

— C'est la peur, répondit le maître queux, réfléchissant tout en parlant, les yeux sur la viande du garde-manger. La venaison peut être fumée, le petit gibier suffira pour les tourtes. C'est le souvenir des épreuves et de la faim. Le roi s'apaisera quand les messagers auront atteint Chaumenard et que les mages arriveront ici.

— La sorcellerie, glissa-t-elle, pincée.

Même les tournebroches relevèrent brièvement la tête en entendant ce mot.

— La sorcellerie est à l'œuvre une fois de plus à Pelucir. Mais je suppose qu'on ne peut pas y échapper.

Elle se détourna brusquement pour assener un coup de cuillère en bois sur la tête d'un éminceur. Il pleurnichait déjà en coupant ses oignons ; il renifla de plus belle.

— Au travail, sale gamin, ou je te jette sur la pile des abats. Toute cette histoire me perturbe. Je suis tendue. J'ai l'impression d'attendre quelque chose, de sentir de vieux souvenirs se réveiller. C'est comme si une ombre bougeait à l'intérieur de moi.

— Les mages seront bientôt là, assura distraitement le maître queux. Sauces... orange et miel pour le canard, poire et oignon pour le faisan.

Les mains de Shagran ralentirent. Elle fixa les bulles sur son eau, essayant d'inscrire les mages dans sa vision. L'aide au prince, la

protection contre le chasseur nocturne semblaient ne s'insérer nulle part. Ni dans la cuisine, ni parmi les arbres du bois. "Mage" était un mot appartenant au monde du rêve, dépourvu de sens. Plus intensément elle le cherchait, plus vite il disparaissait, comme les dômes cristallins des bulles dans son chaudron.

— Shagran ! cria un tournebroche, et elle se précipita pour aller chercher les lèche-frites dégoulinantes.

Elle veilla ce soir-là jusqu'à ce que les feux autour d'elle forment un croissant de prunelles vives, à l'affût, jusqu'à ce que les mots dans le manuel, toujours incompréhensibles, deviennent presque invisibles. Elle s'accrochait pourtant, les yeux lourds, fixes, attendant que la chaîne des lettres, les mots disséminés sur la page comme les pierres dans un ruisseau lui parlent.

Ils demeuraient aussi muets qu'elle.

Elle toucha ses lèvres, puis les mots. Personne dans la cuisine n'en mijotait de grands plats, cependant une quantité inépuisable de mots sortaient de la bouche de ces gens. Ceux du livre concernaient autant les yeux que les lèvres. Ils s'évanouissaient sitôt hors du regard. Les larmes les transformaient, et le vent, et le feu. Ses yeux se fermèrent, fatigués. Ses prunelles ardentes scintillèrent et s'éteignirent. Le livre disparut, quoiqu'elle le sentît encore dans ses mains. Il gardait le silence. Peut-être avait-elle besoin de former les mots dans sa bouche avant de pouvoir les former sur une page. Les marmitons consultaient d'épais volumes de recettes tachés d'huile et de sauce, marqués de farine. Ils se servaient d'eux pour cuisiner, transformaient les mots en nourriture, et les envoyaient dans la grande salle pour qu'ils y soient mangés. Elle effleura de nouveau sa bouche, rêvant à demi, désespérée. Sa main tomba du livre ; une main qui se rappela, semblait-il avant elle, ce qu'elle avait ramassé dans le donjon et glissé dans sa poche. Elle brillait, même à la faible luminosité de la cuisine – une simple lettre, une jolie volute d'or. Elle la porta à ses lèvres, les yeux brûlants, lourds de sommeil. Il fallait que les mots entrent en elle, d'une manière ou d'une autre, afin de pouvoir ressortir. Elle bâilla, inspira, et goûta l'or amer de la lettre sans voix.

Le chasseur nocturne l'observait depuis le croissant de ses prunelles incandescentes.

Elle se réveilla brusquement, la bouche ouverte, essayant de proférer un son. Il n'y avait rien dans la lueur rougeoyante des âtres. Les tournebroches ronflaient dans l'ombre parcourue de reflets dansants ; les éminceurs gémissaient dans leur sommeil. Cependant, les battements effrayés de son cœur ne s'apaisèrent que lorsqu'elle eut reconnu le décor familier de la spacieuse cuisine, avec ses odeurs de

feu et de pain qui levait. Elle finit par sortir de sa paralysie et ferma le livre. Alors que, allongée, elle le regardait, sa main rampant sous le placard pour le toucher, elle avala de nouveau un morceau de lettre d'or.

Le chasseur nocturne se tenait au-dessus d'elle. Elle vit ses yeux sombres, voilés, la lune noire se levant entre ses cornes. Son visage frémissait légèrement, comme si elle le voyait à travers le reflet de l'eau au fond du chaudron. *Srevne*, dit-il. Ses chiens noirs hurlèrent à ce mot. *Srevne*, insista-t-il, couvrant le bruit de la meute, le regard rivé sur elle. Une perle de sang brillait au coin de sa bouche. *Srevne*, dit-il une troisième fois, et le hurlement de la meute s'amplifia, devint pur et métallique telles les voix des cors.

Elle s'éveilla en sursaut.

On sonnait au portail, en ces petites heures précédant l'aube. Les tournebroches, qui alimentaient en somnolant les feux des fours, se regardèrent.

— Quelqu'un veut entrer, murmura l'un d'eux.

— Ce doit être les mages, répondit un autre en écoutant attentivement. Les mages de Chaumenard.

Ils ne furent fixés qu'au petit déjeuner.

Les serviteurs montèrent des coupes en argent emplies de chocolats, des plateaux de biscuits au beurre, des tranches de jambon glacées au miel aussi fines que du papier, des œufs pochés dans le sherry, des oiseaux sculptés dans des melons et farcis de fruits. Ils revinrent blancs comme la crème. La surveillante écouta leurs explications un instant, puis s'assit lentement, ses propres joues, sous la couperose, aussi blêmes que du saindoux.

Le maître queux apostropha sévèrement le maître d'hôtel :

— Asseyez-vous et parlez lentement. Qui est là-haut et pourquoi est-ce que personne ne mange ?

— Les messagers. *Un* messenger.

— Il revient de Chaumenard ? demanda le maître queux en se laissant tomber sur un tabouret.

Le maître d'hôtel secoua la tête.

— Un seul est revenu, murmura-t-il. De tous ceux que le roi avait envoyés. Ils n'ont pas pu aller très loin. Ils ont été arrêtés à la nuit, avant d'atteindre la frontière.

Dans les collines rocheuses et abruptes, là où le passage se rétrécit et où la route surplombe la moitié de Pelucir.

— Que s'est-il passé ?

Les marmitons s'étaient groupés autour du maître queux ; personne ne bougeait. Les éminceurs et les éplucheurs s'étaient réfugiés sous les tables. Les serveurs, serrés les uns contre les autres, entouraient le maître d'hôtel. La surveillante malaxait son tablier amidonné entre ses doigts ; elle le porta à sa bouche.

— Quelque chose... quelque chose les a empêchés d'aller plus loin, balbutia le maître d'hôtel.

— Quoi ? demanda vivement la surveillante, avec la brusquerie d'un marron explosant dans les braises.

Un tournebroche sursauta. Le maître d'hôtel, le teint gris marqué sous ses cheveux filasse, leva vers elle ses yeux mornes.

— Un homme. Un mage. Un chasseur. Ses cornes étaient comme des éclairs noirs, une lune noire se levait entre elles, des chiens et des chevaux se matérialisèrent dans la nuit, du feu entre les dents. Il a refusé de les laisser entrer dans Chaumenard.

La surveillante étouffa un cri dans son tablier.

— Brandy, ordonna le maître queux. Sont-ils morts ?

— Le messenger n'a pas attendu. Ils ont tous fait demi-tour pour s'enfuir. Il est le seul à être revenu. Il est assez vieux pour avoir reconnu le Chasseur, et c'est de ça qu'ils parlent, là-haut. De ce monstre noir qui a tué le père du roi. Le messenger est mort ce matin.

La surveillante se couvrit les yeux et se balança un moment en silence. Elle s'arrêta pour saisir la bouteille d'alcool et en boire une lampée. Ses yeux, d'ordinaire brillants comme les ailes d'un scarabée, paraissaient caves et ternes. Le maître queux, à court de mots, inspira bruyamment.

— Après tant d'années ? Cette sorcellerie créée pour la bataille existe toujours ?

— Ils l'ont reconnu, murmura le maître d'hôtel. Ceux qui l'ont vu tuer sur le Champ du Chasseur. Le messenger a entendu les autres crier pendant qu'il s'enfuyait.

Il prit la bouteille de la main de la surveillante et but à son tour. Le maître queux s'en empara à sa suite.

— Nous devons amener un mage ici.

— Nous en avons un, soupira, la surveillante. Ce Loup Blanc.

— Il cherche le prince. Il s'occupera de ça aussi ; c'est ce qu'il a dit avant de disparaître. C'est le plus grand mage vivant.

La cuisine retomba un instant dans le silence. D'autres serveurs descendirent, rapportant des plateaux presque intacts. Le maître queux considéra les plats en fronçant les sourcils.

— Faites cuire les œufs jusqu'à ce qu'ils soient durs et hachez-les avec les saucisses. Le jambon se conservera jusqu'à ce que le roi reparte chasser. Ecrasez le melon dans du vin sucré et faites-le égoutter pour une soupe froide.

— Il ne peut pas aller chasser, souffla la surveillante, horrifiée. Pas avec ce qu'il y a dehors...

— Avec cette... cette chose et le prince Talis dehors, il ira, dit le maître queux. Si c'est ce qui a attaqué le prince dans la tour, alors le mage ne devrait pas être loin. Et Atrix Wolfe, ce n'est pas le premier venu. Il saura protéger l'héritier de Pelucir.

— S'il le peut, rétorqua, rigide, la surveillante. S'il en est capable.

Elle glissa lentement de son tabouret, les yeux écarquillés. Peu à peu, leur attention dériva vers les plongeuses et, un bref instant, sur Shagran qui avait abandonné ses casseroles et était tournée vers eux, immobile, comme si elle comprenait.

— Assiettes ! lança la surveillante.

Les plongeuses pivotèrent, se penchèrent au-dessus de leur eau tiède.

— Casseroles !

Mais Shagran avait déjà disparu tête la première dans son chaudron pour récupérer les plats à jambon. Le maître queux, qui ne voyait plus son visage, oublia ses yeux curieusement attentifs.

Srevene, dit l'eau au plus profond du chaudron en clapotant sur la paroi. Elle sentit ses lèvres bouger, former des sons. C'était un sortilège, un message, une devinette, un avertissement, un mot terrible, magique. Elle ne pouvait pas plus le prononcer qu'elle ne pouvait dire "casserole" ou "balai", mais le chasseur nocturne était venu dans son rêve et le lui avait soufflé. À moins que ce ne fût son rêve lui-même qui lui eût parlé. Elle frotta vigoureusement la graisse de porc. Le mot se répercutait dans sa tête, à présent. Elle éprouva de nouveau l'étrange picotement dans ses yeux, car il ne signifiait rien de plus que ceux qu'elle voyait dans le livre du prince.

Le roi décida de tenir conseil en fin de matinée. Les plats de viande, de biscuits aux amandes, de gratin de légumes redescendirent intacts à la cuisine. Les carafes de vin épiceé revinrent vides.

— Personne ne mange, remarqua nerveusement la surveillante. Et qu'est-ce que c'est que cette bosse dans le plateau de bronze ?

— Le roi a donné un coup de pied dedans, expliqua un serviteur du bout des lèvres. Il n'est pas loin d'écumer de rage.

— C'est fait, annonça un autre serviteur revenant avec des gobelets.

Il essuya une fine pellicule de sueur sur son visage.

— Il repart à la chasse à midi. Il pense que quelque chose d'épouvantable... Il dit que le monstre est sorti du livre de magie du prince, et que c'est Atrix Wolfe qui a écrit le livre... alors il pense que... il dit qu'Atrix a créé le...

— Tu racontes n'importe quoi, aboya le maître queux, cassant. C'est absurde. Jambon froid, pain aux herbes, tourte à la volaille, vin rouge. Il les jettera peut-être aux chiens, mais au moins ce sera mangé.

Au grand soulagement de tous, les chasseurs revinrent au crépuscule. Comme si l'on préparait un siège, ils avaient rapporté tant de gibier que le maître queux ordonna qu'on allumât tous les feux pour fumer la venaison et les sarcelles au-dessus des flammes. Il envoya du ragoût et des tourtes dans la grande salle, des salades aux épinards, aux radis et au bacon et du pain noir encore chaud. Un repas simple, consistant, auxquels les hommes firent cette fois honneur. Ils parlaient cependant plus qu'ils ne mangeaient, rapportèrent les serviteurs. Mais il n'y avait rien de nouveau.

Shagran frotta les moules à tourte, les marmites à ragoût, les plaques de four, les lèchefrites, jusqu'à ce que, regardant autour d'elle, hébétée, elle découvrit un monde débarrassé de ses casseroles sales, et très calme. Assise à l'ombre de son chaudron, elle attendit placidement que les tournebroches reviennent de leur promenade du soir et couvrent les feux. Ils finirent par se coucher et ronflèrent bientôt. Elle sortit le livre de sous le placard et le posa sur ses genoux.

Elle ne l'ouvrit pas.

Il y aurait, elle le savait, les mêmes dessins de miroirs et de racines de mandragore, de gobelets et d'oiseaux en vol. Les mêmes lignes précises, claires, composées de lettres et de mots qui auraient aussi bien pu être des toiles d'araignées ou des taches d'huile, tant ils restaient muets. Elle s'adossa contre le placard, les yeux perdus sur le feu. Elle observa les petites flammes qui surgissaient de temps à autre des braises, tels des spectres, telles des rémanences du feu, jusqu'à ce que, rêvant à demi, elle oubliât que le feu avait un nom, et ne vît plus que des vagues de couleurs flamboyantes et sanguines frémissant d'ombres mouvantes onduler gracieusement sur les mamelons ardents, pour s'enfouir à nouveau, se cacher parmi les cendres d'où jaillirait soudain, inattendu et sonore, un essaim d'insectes luminescents.

Une chose se courbait sur un âtre, le dissimulant à moitié. Une ombre épaisse, noire, lourde, que ses mains connaissaient autant que ses yeux. Assise, sans bouger, elle ressentit sa rondeur rugueuse, familière, contre ses paumes alors qu'elle la poussait, et sa lourdeur

peu maniable contre sa hanche quand elle la renversa, et l'eau sale qui lapa la paroi et se déversa dans le conduit.

Elle ressentit sa force en elle, sa forme immuable, solide, qui résistait à tout changement, contrairement au feu qui dansait au moindre souffle d'air et avait le pouvoir de transformer tout ce qu'il touchait. Son esprit sautait de l'un à l'autre, les explorait : la grosse bulle de fonte qui contenait l'eau, l'air, les casseroles sales, les visions, et son étreinte dure, protectrice ; le feu qui dévorait les ombres, les os, luisait comme l'amour dans les yeux des tournebroches, et comme la mort dans les yeux du cygne décapité.

Choses sans nom. Elle les fit entrer en elle. Elle se fit aussi forte et inflexible que l'un, aussi lumineuse et fluide que l'autre. Son squelette était de la même fonte que le chaudron, son cœur battait avec des ailes de feu...

Shagran ! Elle entendit son nom, loin, très loin. La surveillante, ou un tournebroche avec une lèchefrite dégoulinante. Elle façonna une bulle de fonte autour d'elle. La voix, aussi légère et pure que celle du cor, rebondit contre l'alliage. Plus tard, elle suivit le chemin du feu dans la cuisine, vit comment il s'attardait, telle une phalène frémissante, dans la courbe d'une casserole en cuivre, comment il modifiait la forme d'une chandelle, métamorphosant quelque chose de froid et de raide en des larmes tièdes qui sculptaient d'étranges reliefs en refroidissant. Curieuse, elle laissa son esprit se couler dans la cire.

Une autre chandelle fixée dans un candélabre en bois de rose et corne de cerf, tout près d'elle. La cire, réchauffée, pleurait. Elle glissa avec elle, la sentit descendre le long de la chandelle, se solidifier en tombant sur le livre...

Shagran ! cria une voix, dans le souvenir, et un mot s'agita dans le fond de sa gorge, une réponse.

Shagran !

C'était comme si le chaudron lui-même avait crié. Elle sentit ses os trembler, puis s'apaiser. Elle releva brusquement la tête. Soudain terrifiée, elle rassembla les phalènes et les étoiles autour d'elle avant de regarder au-delà de son cercle de feu et de rencontrer les yeux ébahis de la surveillante.

Talis chevauchait avec les chasseurs de Pelucir.

Il s'était habitué, au cours des derniers jours, à son invisibilité. Il montait un cheval trouvé dans un pré où, avec d'autres tout aussi fiers et beaux que lui, il courait en liberté. Il avait la couleur du miel, une crinière blanc doré, et il galopait parmi les chasseurs humains, les cors, les chiens et les cris, comme s'il s'agissait de simples feuilles portées par le vent. Écoutant au hasard, Talis apprit ce qui avait figé l'expression sinistre qu'il voyait sur les traits de Burne. Et pourquoi de moins en moins de chasseurs s'aventuraient dans le bois avec lui, et pourquoi aussi ils paraissaient maintenant déterminés à tuer tout ce qui y vivait, comme s'ils se préparaient à soutenir un siège.

Il ne vit pas trace d'Atrix Wolfe. Mais si le Chasseur hantait encore le Champ, alors le mage devait toujours être là, quelque part. Dans l'ombre d'un mûrier ou derrière une fenêtre du donjon, en train d'observer le sinistre Champ. Talis avait cherché jour et nuit. De jour, le bois, dérangé par la chasse royale, semblait si exsangue de magie qu'il se demandait si le Chasseur et Atrix n'étaient pas partis poursuivre leur combat à Chaumenard.

Au crépuscule, le château, de l'autre côté du pré maudit, se refermait sur lui-même. Personne ne se risquait au-dehors. Talis, dissimulé à l'orée du bois, pouvait voir le champ silencieux, immobile jusqu'au lever de la lune. Puis quelque chose venait le brouiller, une brume, ou la clarté lunaire, si lumineuse qu'elle cachait ce qu'elle illuminait. Quand il essayait d'y pénétrer, il se retrouvait invariablement renvoyé dans le bois, quelque forme qu'il prit.

C'était la magie d'Atrix Wolfe, il n'en doutait pas, et elle lui était destinée. Les chasseurs la voyaient aussi, cette brume. Ils parlaient depuis leurs fenêtres à voix basse et tremblante du combat entre le mage, le Chasseur et tous les fantômes du Champ du Chasseur, et les imaginaient se poursuivant dans le brouillard. Talis passa plusieurs nuits à essayer d'apercevoir ne serait-ce qu'une ombre errant dans la brume. Il finit par renoncer et laissa sa monture aux yeux d'étoile retrouver son chemin au milieu des campanules et du muguet sauvage. Elle but dans un étang argenté qui reflétait de délicats visages parmi les fleurs, lesquels disparaissaient sitôt que Talis cherchait à les voir.

Tout autour du pré, les chênes refluaient vers la campagne environnante. Il ne voyait rien d'autre. Avisant un rocher qui surplombait l'étang, il s'y assit en soupirant, fatigué, affamé et inquiet. Le temps paraissait sans contours, dans le bois de la reine. La nuit à Pelucir pouvait être une nuance plus sombre de bleu dans le ciel paisible, ou un beau crépuscule brumeux qui s'attardait jusqu'à ce que le soleil se lève sur le Champ du Chasseur. Une fois, la nuit était aussi tombée ici, sans raison apparente, si ce n'est peut-être en réponse à un puissant besoin de sa part de s'endormir sous le clair de lune. La reine avait traversé tous ses rêves, dans ses voiles vaporeux. Il lui avait offert des présents – une clé, un nid, un silex, un fer à cheval doré, un champignon écarlate – mais elle refusait toujours de lui révéler son nom. Quand la lumière redescendit sur le bois et qu'il s'éveilla, il trouva du pain, du fromage et des fraises enveloppées dans des feuilles à côté de lui. Comme si, songea-t-il avec mélancolie, dans ses rêves, elle lui apportait des cadeaux.

Elle n'était pas revenue, et ne lui avait pas permis de la rencontrer à nouveau. Son absence devait l'inciter à trouver Atrix Wolfe, faute de quoi il ne pourrait revoir son visage. Il pensait à elle constamment, aussi seule et abandonnée que lui dans son royaume. Ses bras gardaient le souvenir de leur étreinte, ses mains se rappelaient les siennes. La lumière coulait entre les branches, enflammant les feuilles de chêne mortes, et il voyait ses cheveux, feu, ambre et or. Le cerf levait la tête au son d'un cor, et il voyait son visage, beau et vulnérable. Il regardait un églantier et il songeait à elle. Un tendre bouleau blanc, et il songeait à elle. Une colombe blanche voletant dans les feuilles vertes, et il songeait à elle. Tout ce qu'il effleurait du regard devenait elle.

Pourtant, il ne connaissait pas son nom. Pas plus qu'il ne connaissait celui de son époux, remarqua-t-il en observant la ronde incessante des minuscules poissons diaphanes dans le calme de l'étang. Atrix Wolfe, qui le combattait dans la brume du Champ du Chasseur, ne le savait pas davantage. Talis s'agita, nerveux, profondément troublé par sa propre impuissance. Atrix Wolfe ne se laisserait pas trouver ; pas plus que la reine. Et à moins qu'Atrix ne puisse le nommer, il ne pourrait jamais venir à bout de ce qu'il combattait, car il pensait lutter contre lui-même.

Un poisson frôla la surface et fit un rond. Un visage apparut dans l'anneau, si proche des couleurs reflétées de la mousse et de l'herbe que Talis ne s'en émut pas, jusqu'à ce qu'il vît deux yeux qui le fixaient.

Il sursauta, releva la tête pour voir le cavalier fait de feuillage dont le cheval noir buvait dans l'étang.

— La reine a perdu trois oiseaux, dit-il. Un oiseau bleu, un oiseau rouge, un oiseau jaune comme le soleil. Elle vous demande, dans la mesure où vous n'avez rien de plus pressant à faire que de rester assis sur un rocher à regarder les poissons, d'essayer de les retrouver pour elle.

Talis remonta lentement ses lunettes, étudiant le visage étrange, aux nobles traits.

— Le bois est rempli d'oiseaux, répondit-il enfin. Comment saurai-je reconnaître les siens ?

Il sentit alors son cœur répondre à sa place. Quelle importance ? Il les capturerait tous, rien que pour vivre le moment où il les lui apporterait.

Le cavalier tourna bride, indifférent.

— Vous le saurez, dit-il.

— Attendez ! s'écria Talis.

Le cavalier arrêta son cheval, lui adressant un regard dénué de toute expression.

— Quel est le nom de l'époux de la reine ?

Sans comprendre ce qui lui arrivait, il se retrouva brusquement dans l'eau, assis parmi les poissons qui fuyaient en tous sens, ses lunettes de guingois, trempé, le visage légèrement douloureux, comme s'il avait été frappé.

— Ah ! les humains... lâcha, vaguement méprisant, le cavalier en lui tournant le dos.

Talis, hébété, se hissa hors de l'étang. Un oiseau bleu, se dit-il en essuyant ses lunettes sur sa manche ruisselante. Un rouge. Un jaune. Ils nous rendent responsables, nous, les hommes, de la disparition de l'époux de la reine et de son enfant.

Il appela de nouveau, cette fois silencieusement. *Attendez !* Le cavalier, arrivé à la lisière du bois, s'arrêta sous un chêne. Parmi les feuilles, sa monture et lui, pommelés d'ombre, étaient presque invisibles.

Talis ressentit sa surprise à travers le pré. L'homme ne répondit pas, mais attendit qu'il vide l'eau de ses bottes et foule l'herbe, pieds nus. Cheval et cavalier l'observèrent avec la même indifférence quand il se posta devant eux. Le visage végétal lui évoquait un bourgeon encore fermé, une feuille non dépliée, quelque chose d'enroulé sur soi, protégeant un mystère.

— Le mage qui a jeté un sort sur l'époux de la reine le combat avec une magie humaine, dit Talis. Si le mage meurt, il n'y aura aucun

espoir pour lui et il restera prisonnier de cette forme aussi longtemps qu'il vivra.

L'ombre d'une feuille, ou un soupçon d'expression, frémit sur le visage figé. Talis leva une main ouverte, et poursuivit prudemment :

— Pour que le mage puisse briser le sortilège, il a besoin de savoir à quelle magie il a affaire. C'est pourquoi j'ai demandé le nom de l'époux de la reine. Je ne l'ai pas fait à la légère et je n'avais pas l'intention d'offenser qui que ce soit. La magie à laquelle vous avez eu recours pour me faire tomber dans l'étang m'est inconnue.

Un souffle de brise souleva une feuille du chêne qui voleta jusqu'au sol. Un oiseau, bleu, rouge ou jaune, lança son cri. Talis continuait de fixer, sur le visage immobile. Le cavalier reprit enfin la parole :

— Vous n'utilisez pas votre magie, ici. Vous m'avez fait attendre pendant que vous traversiez le pré à pied.

— Elle ne m'a pas enlevé pour ma magie.

Il sentit la chaleur empourprer ses joues malgré lui.

— Il y a de nombreux mages humains bien meilleurs que moi.

Il s'interrompt, entendit la question non formulée.

— Elle m'a enlevé parce qu'elle savait que je lui donnerais mon cœur. Et avec lui tout ce qu'elle pourrait désirer d'autre. J'ai traversé le pré à pied parce que je ne connais pas le langage de la magie dans ce pays. Je ne tenais pas à ce qu'il y ait de malentendu entre nous. Il est plus simple de comprendre un homme à pied, surtout quand il est trempé jusqu'aux os et qu'il tient ses bottes à la main.

Une lueur brilla fugacement dans les yeux verts de son interlocuteur, presque une étincelle.

— Il est moins facile, je vois, de comprendre l'homme assis tranquillement près d'un étang. Je ne vous donnerai rien que le mage puisse utiliser contre l'époux de la reine.

Talis secoua vivement la tête.

— Pour rien au monde je ne voudrais la blesser davantage, dit-il à voix basse. C'est uniquement pour que le mage comprenne la magie qu'il combat. Si je peux le trouver.

— Quand ?

— Quand je le trouverai.

Le cavalier mit pied à terre. Une colombe vint se poser sur son épaule, à l'abri de ses cheveux dorés. Il ne bougea plus, ses yeux rivés à ceux de Talis. Talis, tout aussi immobile, regarda le masque de feuillage frissonner, se séparer, devenir feuilles sur un rameau

soupirant sous la brise. Un chêne prit forme dans son esprit, ses grosses branches brunes créant un entrelacs complexe sous le vert tendre. Un visage apparut dans la frondaison. Des branches s'assemblèrent en un squelette. Des feuilles habillèrent les os. L'arbre s'éloigna de ses racines, se retourna pour se regarder lui-même.

— Je suis le seigneur Chêne et je parle au nom des chênes. Les oiseaux me connaissent, la foudre me connaît. Tu me connais, désormais, Talis Pelucir. Apporte ces oiseaux à la Reine du Bois, puis rejoins-moi à la frontière qui sépare les mondes, où le bois rencontre le bois à la lisière du Champ du Chasseur. Je veux te montrer ce que j'ai vu.

Talis cilla plusieurs fois. Le visage se projeta hors de son esprit. Des oiseaux étaient venus se poser sur ses épaules. Il sentit la caresse de leurs plumes, un murmure à son oreille. Le seigneur Chêne déposa la colombe parmi eux.

— Emporte-la aussi. Offre-lui de ma part. Derrière toi, ajouta-t-il laconiquement, en réponse à la question muette de Talis.

Talis le regarda se remettre en selle puis s'éloigner dans le bois, jusqu'à ce que le feuillage, les branches et l'ombre l'engloutissent. Alors, il enfila ses bottes, doucement, pour ne pas effaroucher les oiseaux sur ses épaules, et se tourna.

Un splendide palais se dressait devant lui.

Il emplissait le pré d'où il semblait surgir, ses murs et ses tours couverts d'une vigne vierge si fournie que l'édifice paraissait être lui-même en fleur. Ses tours semblaient faites de lumière, de verre fumé, d'arc-en-ciel. Son portail était une arche de feuilles vertes sur un pont d'épaisse treille. Personne ne le gardait, à l'exception, peut-être, songea Talis, des vignes elles-mêmes. Il s'avança avec précaution, et les feuilles sous ses pas murmurèrent. La blanche colombe chuchota une réponse.

Il franchit les portes de chêne, trouva une salle aussi vaste qu'une clairière, avec une petite mare argentée en son centre. Des clochettes en bronze, en verre et en cire poussaient autour de l'étendue d'eau, parfumaient l'air de miel. Les autres pièces restaient dans l'ombre. C'est un palais qui attend de se révéler à chaque pas, songea Talis.

La silhouette assise au bord de l'étang leva une main. Les oiseaux s'envolèrent des épaules de Talis en éclairs colorés, pour aller se poser parmi les fleurs figées. La colombe vint se nicher dans les mains de la reine.

Elle sourit à Talis et le prince sentit son cœur ouvrir ses ailes et tenter de s'envoler, lui aussi.

— Je regrette de ne pas vous avoir apporté tous les oiseaux du bois, murmura-t-il. Si j'avais su que vous alliez sourire...

— Les oiseaux t'ont conduit à moi, dit-elle. Comme de bons messagers. Mais cette colombe...

— C'est le seigneur Chêne qui vous l'envoie.

— Je sais. Je vous ai observés, tous les deux, dans cette eau.

Talis rougit.

— Vous m'avez vu assis au milieu des poissons ?

— Le seigneur Chêne se sert de la foudre qui s'accroche dans ses branches. J'ai entendu ta question. Tu ne m'as pas amené le mage.

Elle caressait la gorge de la colombe sans plus sourire, le visage grave.

— Il se cache. Il m'évite, je crois. Il doit savoir que je le cherche.

— Comment comptes-tu l'approcher ?

— Je ne sais pas. En apprenant du seigneur Chêne comment attirer la foudre, peut-être. Je dois le trouver rapidement, avant qu'il ne quitte Pelucir.

La reine lança la colombe dans les airs.

— Assieds-toi, dit-elle à Talis en indiquant l'ombre. Tu as raison de vouloir connaître le nom de mon époux. Le seigneur Chêne, qui porte la foudre qu'il a avalée, peut se montrer susceptible, à l'occasion.

— Est-ce cela qui m'a frappé ?

Il s'assit, émerveillé, près d'un parterre de muguet en bronze. Dans la mare, des petites flèches de lumière fourmillaient comme des bancs de poissons. L'eau était étale et calme. La reine esquissa un geste. Des serviteurs sortirent de l'ombre avec des plateaux. Talis mangea des champignons, des oignons, du lièvre rôti mariné dans du vin et des épices, du pain tiède aux noix et au fromage. La reine but une coupe de vin clair.

— Shagran ressemblait à mon époux, dit-elle quand il eut fini. Des yeux d'ambre, des cheveux longs et brillants, blanc laiteux. Elle a hérité de ses pouvoirs et des miens, quelque chose de chacun de nous : le bois sauvage, muet, et le langage des humains. Il lui avait appris beaucoup de choses, quoiqu'elle fût très jeune. Elle parlait le langage des oiseaux, des arbres, avant même de pouvoir marcher. Mon époux avait également hérité d'un pouvoir double. C'est pourquoi il est devenu aussi redoutable.

Elle s'interrompit. L'eau de la mare s'obscurcit passagèrement, comme si l'ombre du Chasseur était venue s'y coucher.

— Je n'espère pas le revoir, soupira-t-elle.

Elle secoua lentement la tête devant le murmure muet de Talis.

— Jamais tel qu'il était. Jamais. Après ce qu'il est devenu... Comment pourrait-il revenir ?

— Si Atrix sait... quand il saura...

— Que pourrait-il faire ? Changer le passé ? Mon amour m'a quittée. Il a disparu dans la nuit meurtrière des humains.

— Atrix essaiera de le sauver. Dès qu'il saura.

— Je t'envoie le chercher pour le bien de Shagran, répliqua-t-elle farouchement. Mon époux, quant à lui, est déjà mort. Je le connais. Il ne pourrait pas vivre en sachant ce qu'il est devenu. Pas plus qu'il ne le permettra au mage – sauf peut-être pour sauver Shagran. Il tuera Atrix Wolfe s'il le peut, sous l'empire de la fureur, de la tristesse, peut-être en souvenir de ce qu'il a été, de ce qu'il a eu. De ce qu'il a aimé.

— Oui, murmura Talis.

— Je l'ai vu, une ou deux fois, dans cette eau. Et je l'ai vu la nuit où je t'ai chassé avec mon équipage. Une partie de lui se rappelle encore mon bois. Je me demande ce qui pourrait l'empêcher de s'adonner à une traque sauvage pour reprendre possession de ses souvenirs perdus.

Elle leva les yeux vers le visage exsangue de Talis.

— Tu ne dois pas tenter de le sauver pour moi. Tu sais combien il est dangereux. Mais tu dois aider Atrix Wolfe à sauver Shagran.

Sa voix trembla en prononçant ce nom. Elle baissa rapidement la tête. L'eau frissonna comme sous la caresse d'une main invisible.

— Il me l'a prise. Il la retrouvera pour moi. Le nom de mon époux était Ilyos.

— Et le vôtre ?

Elle se leva. Il sentit ses doigts effleurer légèrement sa joue. Il ferma les yeux ; sa main, se levant pour toucher la sienne, se referma sur l'air. Un goût doux-amer dans la bouche, il écouta ses pas jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent.

Le palais disparut derrière lui dès qu'il l'eut quitté. Il retourna dans la forêt, à la frontière entre le bois et le champ, et vit le ciel du monde humain bleuir et violacer à la tombée du jour. À mesure que le crépuscule s'épaississait, un brouillard épais roula sur le Champ du Chasseur, escamotant le château, à l'exception de l'œil unique du vieux donjon.

Le cœur battant, Talis s'avança dans la brume.

Il existait toujours un instant où la luminosité, aveuglante, tourbillonnante, semblait sur le point de prendre forme, de devenir Chasseur ou chassé. Cette fois, les feuilles devinrent chêne, et le chêne, qu'il reconnut, lui saisit l'épaule dans une étreinte bruissante.

— Attends, dit-il.

Il s'arrêta, le regard perdu dans le brouillard, déconcerté, frustré.

— Je ne peux pas sortir du bois, dit-il. Comment puis-je trouver le mage si je ne peux pas pénétrer dans le champ ?

— Ferme les yeux, suggéra le seigneur Chêne. Cette brume t'aveugle parce que tu essaies de voir. Ecoute.

Talis ferma les yeux. Une brise se faufila entre les arbres autour de lui. Un oiseau chanta. Il se concentra, écoutant le chant, et non plus le bois, cherchant à entendre le bruit que pourrait faire un mage qui foulerait l'herbe, s'y déplacerait silencieusement, cherchant à percevoir les pas du Chasseur.

— Qu'entends-tu ?

— Rien.

Il rouvrit les yeux.

— Rien.

— Que vois-tu ?

— La brume. Rien.

— Qu'éprouves-tu ?

Il secoua la tête. La brume ne lui adressait aucun signe.

— Rien, répondit-il avec lassitude. C'est comme un dédale sans chemin, sans centre...

— Ecoute.

— J'ai essayé...

— Ecoute-toi.

Il se tut. Rien, lui dirent ses yeux, ses oreilles, son cœur aux aguets. Rien. Rien.

— Rien, murmura-t-il encore.

Il se tourna pour faire face au chêne, soudain glacé, comme s'il se tenait au sein du brouillard.

— Atrix Wolfe est parti.

— C'est ce que j'ai ressenti en me tenant ici, au bord du champ désert, dit le seigneur Chêne.

— Il a créé cet écran pour que je continue à le chercher ici pendant

qu'il poursuit son combat ailleurs.

— Où ?

Il fixa attentivement la brume qui commença à façonner sous ses yeux des pics escarpés et des nuages lumineux. Il ferma les yeux, percevant enfin ce que le mage avait laissé derrière lui dans le champ.

— L'ombre du Loup, dit-il. Chaumenard.

Dans la cuisine, Shagran était penchée sur la lune noire au fond de son chaudron. Le feu d'une torche que tenait un tournebroche embrasait la surface immobile de l'eau.

Un apprenti, assis à côté du chaudron, le livre du mage ouvert sur ses genoux, peinait sur un mot.

— "Méd... ati... médation...", en tout cas, après, il y a écrit "sur".

— Ne saute pas de mots, dit sévèrement le tournebroche, les yeux sur Shagran. Il faut qu'elle sache.

— "Médiation."

Le feu jouait et s'épanchait dans l'eau. Shagran, accoudée au bord du chaudron, l'observait distraitement, à peine consciente de ce qui se passait autour d'elle. Ils triaient les mots et les ustensiles, tous ceux qui savaient lire, tous ceux qui avaient les mains libres. Ils poussaient les choses sous son nez et lui lisaient les mots. Elle comprenait mieux le feu qui murmurait sur la torche et inondait la fonte noire de sa lumière.

— "Méditation", espèce de dindon ! s'exclama un autre marmiton en passant, les bras pleins d'oignons.

— Et comment est-ce que je pouvais le savoir, moi ? Ce n'est pas un mot de cuisine.

— Fais attention à ce que tu dis, lança la surveillante, acerbe, ou elle finira par tous nous transformer en betteraves.

— Oui, mais qu'est-ce que c'est, la méditation, si ça ne fait pas partie d'une recette ? insista, agacé, le marmiton assis par terre.

— C'est la contemplation, répondit un autre.

— Quoi ?

— C'est réfléchir, renchérit la désosseuse aux yeux verts en tranchant une caille en deux avec son couperet. Allez, continue ! De toute façon, elle ne t'a pas attendu pour le faire. Regarde-la. On dirait qu'elle est née en méditant.

— Alors, à quoi je sers, moi ?

— Tais-toi et lis, lança le tournebroche.

— "Méditation sur l'objet désiré." Je suppose que ce sera le prince

Talis.

— Exactement, approuva la surveillante en sortant des serviettes pour le petit déjeuner.

Elle regarda le feu et l'eau en pensant à lui.

— "On verra l'objet – ou le sujet – dans le mélange des éléments... des éléments... des éléments." Voilà. C'est tout.

Il repoussa le livre et se redressa sur les genoux pour se pencher au-dessus du chaudron. Le tournebroche relâcha un instant son attitude raide pour se pencher à son tour. La surveillante jeta un coup d'œil et découvrit son reflet parmi les autres visages rongés de curiosité.

— Poussez-vous de là ! protesta-t-elle. Comment est-ce que je pourrais voir quelque chose avec vos grosses bouilles entassées là-dedans ?

Elle tapota gentiment l'épaule de Shagran.

— C'est ça, ma fille, pense au prince Talis.

Elle haussa le ton.

— Lèchefrites ! Non, pas toi, s'empressa-t-elle de dire quand Shagran sursauta. Tu ne fais plus les marmites. Tu fais... je ne sais pas encore quoi. Mais plus les marmites.

Shagran reporta son attention sur le feu. Elle entendit les lèchefrites qu'on traînait sur le sol et, habituée à bondir au signal d'une casserole sale, dut faire un effort pour ne pas bouger. Talis, songea-t-elle, comme si elle entendait son nom pour la première fois. Elle vit son visage, grave, réfléchi, ses yeux cachés derrière des cercles de lumière. Puis il tourna lentement la tête. Elle vit clairement ses yeux, bleu nuit, qui esquissaient un sourire.

Elle le vit marcher dans la brume. Un hibou blanc sortit du brouillard et s'envola vers le château, planant au-dessus de la tête des gardes qui, sur les remparts, surveillaient les nuages lumineux tombés du ciel clair de la nuit pour couvrir le champ. Le hibou s'éloigna des remparts. Son vol régulier, rapide, se modifia ; il commença à se métamorphoser. L'oiseau perdit de l'altitude, descendit en vrille, remonta un peu, battant désespérément des ailes. Il tomba finalement dans un bouquet d'arbres. Sitôt au sol, il redevint Talis. Le prince s'adossa, fatigué, à un tronc, reprenant haleine, se retourna vers les étoiles de feu dans les éminences de pierre sombre qu'il avait laissées derrière lui. Puis il leur tourna le dos et se mit en marche.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Shagran entendit les questions fuser autour d'elle alors que le prince disparaissait dans le feu et l'eau.

— Elle a vu quelque chose. Si. Regardez ses yeux.

Aussi ronds que des yeux de chouette. Qu'est-ce que tu as vu ? Shagran, qu'est-ce que c'était ?

Ils l'entouraient, impatients de savoir. Le tournebroche qui tenait la torche rompit le silence :

— Comment voulez-vous qu'elle le dise ? Elle ne peut pas parler.

Plus tard, après que les serviteurs eurent rapporté les tourtes de saumon froid, la venaison rôtie marinée dans le vin, l'ail et le romarin, les carottes frites dans le beurre et l'aie, les pommes au four farcies au chou et à la crème, les corbeilles de fruits en meringue tressée saupoudrées de chocolat parfumé au brandy, les marmitons reprirent le livre de magie, y cherchant une recette qui permettrait à Shagran de parler. Les éminceurs, les désosseurs, les plumeuses, les tournebroches et les éplucheurs se jetèrent sur les restes avec une voracité de rongeur, puis s'éparpillèrent de nouveau sous les tables, devant les âtres, hors du chemin des mitrons, des plongeuses et de la plumeuse écœurée qui devait maintenant se charger des casseroles sales et laissait des chemins de suie et de graisse derrière elle en traînant les lèchefrites à travers la cuisine. On avait emprunté un chaudron aux suiffeurs ; Shagran avait refusé de se séparer du sien.

— C'est ce qu'elle connaît le mieux, avait déclaré la surveillante.

Mais ils lui donnèrent une peau de mouton pour dormir, et déplacèrent le chaudron dans un endroit plus chaud, près des fours.

La cuisine s'apaisa, ne respirant plus qu'au rythme de la pâte que les mitrons pétrissaient sur les tables pour les pains et les biscuits du matin. Les essuyeuces essuyèrent les dernières assiettes, les rangèrent avec délicatesse. Puis, le travail fini, elles s'approchèrent, avec la désosseuse aux yeux de fumée, de Shagran, assise dans l'ombre de son chaudron.

— C'est une visionnaire, expliqua la désosseuse, enroulant une mèche de cheveux noirs sur un index à l'ongle rongé. Elle doit être la fille d'une sorcière, en fait.

— Non, d'un mage, répliqua une plongeuse.

Ses yeux brun clair, comme des noisettes, rencontrèrent ceux de Shagran. Shagran la regarda un instant, puis se détourna, en serrant nerveusement les bras autour de ses genoux. La désosseuse posa doucement la main sur son épaule.

— On ne te veut pas de mal, dit-elle. Regarde.

Elle sortit une tranche de tourte au saumon à peine entamée de son tablier et la posa sur les genoux de Shagran.

— Mange. Tu as besoin de prendre des forces.

Shagran, après une courte hésitation, se détendit et mordit dans la pâte. Sur les tabourets, au-dessus d'elle, les marmitons, fascinés, tournaient les pages du livre de magie.

— Regarde celui-là : "Laisser un message dans l'eau." Et ceux-là : "Faire sonner une cloche à distance. Ouvrir une porte verrouillée..." Hé ! Ce n'est pas celui-ci que...

— Le prince essayait d'ouvrir une porte le jour où...

— Le jour où l'éclair a failli tuer le roi.

Ils jetèrent un coup d'œil méfiant vers Shagran qui mangeait sa tourte.

— Elle ne provoquerait pas d'accident, hein ? Elle est née avec ce don, pas le prince.

— De toute façon, il faut savoir parler, avec ce rituel. Alors, elle ne risque pas de provoquer quoi que ce soit.

Il doit bien y avoir quelque chose là-dedans pour l'aider à parler.

— Il y en a qui naissent muets, tout simplement.

— Pas les mages.

— Shagran, dit la désosseuse, quand elle eut fini.

Et, posant sa main sur celle, crispée, de Shagran :

— Ecoute-moi. On voudrait t'apprendre à dire des mots. Tu en as besoin, pour faire de la magie.

— Jusqu'à maintenant, elle n'a jamais rien dit, murmura la plongeuse aux yeux bleus.

— En tout cas, on a besoin qu'elle parle, nous. Ecoute, Shagran. Tu peux dire ton nom ? D'abord, c'est comme un chuintement. *Shh*. Après, tu ouvres grande la bouche. *A*. Puis tu grondes, comme les chiens. *Grr. Gran*. C'est facile. Essaie. *Sha. Gran*.

Elle prit la main de Shagran, l'ouvrit, et la posa sur sa gorge.

— Tu sens ma voix ?

Shagran, sentant vibrer des ailes sous ses doigts, de l'eau frémir, s'agita, surprise. Elle toucha sa propre gorge : rien n'y bougeait.

— Peut-être qu'elle n'a pas de voix.

— On devrait demander à un tournebroche de lui faire peur, suggéra la plongeuse aux yeux noisette. On verrait bien si elle crie.

— Elle ne l'a jamais fait. On n'a jamais entendu un seul son sortir de sa bouche.

Ils la fixèrent, déconcertés.

— Essaie, au moins, l'encouragea la désosseuse. Bouge les lèvres. *Sha-gran*.

— Il faudrait prévenir le roi, dit la surveillante au maître queux alors qu'il profitait d'un de ses rares moments de répit pour jeter un coup d'œil par-dessus les épaules des marmitons sur le livre de magie. Il y a une magicienne dans cette cuisine qui a vu le prince Talis.

Le maître queux eut un rire bref et méprisant.

— Ou plutôt, il y a une récureuse de casseroles muette qui a vu le prince au fond de son chaudron.

— Oui, évidemment, raconté de cette façon...

— De quelque façon qu'on le dise, c'est ce que comprendra le roi.

— Mais il a tellement besoin d'avoir des nouvelles du prince !

— Je sais. Nous sommes tous dans le même cas. Laissez-la faire. Elle doit trouver elle-même le moyen de le lui annoncer. Il ne nous écouterait jamais. Il nous enverrait simplement promener, nous et nos plateaux.

— Peut-être, bredouilla-t-elle, dubitative. Elle a eu l'air aussi surprise que nous tous par ce qu'elle a fait au feu. Je ne pense pas qu'elle se rende compte de ce qu'elle est. Comment aurait-elle pu récupérer toutes ces casseroles sans rechigner depuis des années s'il en était autrement ? J'ai l'impression qu'elle se laisse simplement porter par quelque chose qui la dépasse. Elle ne tient pas compte de ce livre. Elle ne sait même pas dans quel sens il faut le prendre. Elle laisse faire, tout simplement. Et elle-même ignore ce qu'elle fera ensuite.

— Mais elle a bien su le trouver. Donc, elle sait quelque chose.

— C'est vrai. Alors, on devrait en parler au roi.

Shagran toucha sa bouche, sentit ses lèvres bouger en regardant celles de la désosseuse. *Sha. Gran*. Les ailes dans sa gorge refusaient de s'envoler. Les mots ne pouvaient s'échapper de cette façon. Et pourtant, c'était ce qu'ils attendaient tous d'elle. Elle devait dire ce qu'elle avait vu, traduire l'image en mots. Elle laissa brusquement tomber sa tête contre ses genoux, s'aveuglant pour se concentrer sur les sons qui bruissaient autour d'elle.

— Elle est fatiguée, poursuivit la surveillante. Et elle ne sait plus où elle en est, pauvre petite.

Il fallait que les ailes battent dans sa gorge, sortent de sa bouche, emportant les mots. Ses lèvres bougèrent de nouveau, formant son nom. *Sha. Gran*. Elle releva soudain la tête, regarda la désosseuse avec le sentiment qu'on lui avait donné quelque chose qui lui appartenait en propre, quelque chose d'intime, qu'elle ne perdrait jamais.

Shagran, dirent ses lèvres, sans bruit, sans aile. La désosseuse arbora un large sourire.

— Bien... C'est un début, en tout cas. Ton nom.

Au cours des jours suivants, *Shagran* vit le prince *Talis* voler à travers le feu et l'eau sous les formes d'un aigle, d'un hibou, d'une oie sauvage, s'attardant à chaque fois un peu plus longtemps dans les airs avant que sa magie ne s'épuise et qu'il ne soit contraint de se poser en catastrophe. Elle le vit marcher sur des routes sombres et dans des champs rocaillieux. Elle le vit courir avec des chevaux sauvages sur des falaises escarpées. Elle le vit dériver parmi les humains dans des petites pièces pleines de monde, enfumées, écoutant les conversations. Jamais ils ne le regardaient ni ne lui parlaient. Il paraissait transparent, à la façon dont leurs yeux passaient sur lui sans le voir. Et cependant, *Shagran*, elle, le voyait, dans son chaudron magique, et elle sentait grandir en elle un étrange tumulte, comme si elle avait avalé un nuage d'orage dont les grondements et les éclairs étaient autant de mots essayant de se former.

Elle faisait des choses sans s'en apercevoir, en continuant à l'observer. Du bout des doigts, elle rallumait la torche vacillante du tournebroche quand le chaudron s'assombrissait. Elle levait la main, et une pomme ou un quignon de pain y tombaient, qu'elle croquait distraitement, sans quitter *Talis* des yeux. Une fois, alors qu'elle le suivait dans ses pérégrinations, essayant de comprendre, de voir ce qui l'avait rendu invisible, elle entendit un fracas autour d'elle, des cris, des bruits d'ustensiles roulant au sol. Elle se retourna et les vit qui la cherchaient, affolés, leurs yeux passant sur elle sans s'arrêter, comme elle l'avait vu faire pour *Talis*. Et puis, brusquement, leurs regards se fixèrent sur elle, la reconnurent. Elle était partie puis revenue.

— Nous devons avertir le roi, répéta la surveillante avec insistance. Elle voit le prince. Elle sait où il est. Il a envoyé chercher des mages qui n'ont pas pu venir ; eh bien nous, nous avons ici une magicienne qui pourra le trouver.

— Il ne nous écouterait pas, répéta le maître queux.

— Il le faudra bien.

Il leva les mains, manquant assommer une éminence avec le couvercle qu'il tenait.

— Et qui ira lui dire que le prince *Talis* est dans le fond d'un chaudron ?

— Vous.

Le roi continuait à chasser tous les jours à la recherche de son frère

et, chaque nuit, il faisait boucler portes et fenêtres pour se protéger de l'étrange magie qui enveloppait le champ. Cependant, Talis n'était plus dans le bois. Il s'était mis en route vers une lointaine brume bleue qui changeait lentement à mesure qu'il se rapprochait et où se révélaient des contours, des ombres, de vastes voiles verts, des pics gris qui se délitaient en nuages.

Shagran observait, accrochée au rebord du chaudron comme si elle craignait d'être happée par ce paysage enchanté qui montait vers le ciel.

Un soir, tard, elle entendit les apprentis murmurer entre eux alors qu'elle rêvassait à côté du chaudron. Ils se regroupèrent sous la torche du tournebroche qui les couvra du regard avec méfiance, comme s'ils pouvaient on ne sait comment chaparder la lumière de Shagran. Ils tournèrent les pages lentement, discutant des rituels comme ils l'auraient fait de recettes pour le souper du lendemain.

— Tiens, en voilà un. Qu'est-ce que vous en dites ? "Faire tomber des petits objets."

— Trop bruyant.

— "Comment voir dans le noir."

— Il faudrait qu'on éteigne les feux. Les ragoûts mijotent, les pains cuisent dans les fours... Et puis, de toute façon, il faut que Shagran puisse voir. Tiens, celui-là, plutôt : "Comment soulever un objet de son support."

— On pourrait le faire avec quelque chose de silencieux.

— Un couteau.

— S'il tombe, ça fera du bruit.

— Un oignon.

— C'est pas drôle.

— Alors, le livre ! On va soulever le livre.

— Shagran ! s'exclama l'un d'eux.

Leurs visages, rendus pâles par la lueur de la torche, se tournèrent brièvement vers elle. Elle sentit leurs regards.

— Elle est occupée. En plus, elle s'en fiche ; elle ne le regarde jamais, ce livre. Et puis...

— C'est rien qu'un rituel.

— Un petit de rien du tout.

— Bon. D'abord : Placer l'objet à soulever dans un endroit où son mouvement ascendant ne sera pas entravé."

Léger silence.

— "Mouvement ascendant... entravé." Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est des herbes, ou quoi ?

— Ce doit être un langage magique... En tout cas, "mouvement", on sait ce que c'est. C'est comme bouger. Mais les livres, ça ne bouge pas beaucoup.

— Quand le maître queux nous les lance à la figure, si. Ça y est, j'ai compris. Ça veut dire simplement qu'il faut le mettre là où il ne se cognera pas contre quelque chose en montant. Allez, vas-y.

— Non, il va toucher la torche. Il faut le mettre plus sur le côté. Pousse ton coude. Là. Maintenant, on y va.

Leurs voix s'éloignèrent de Shagran, se mêlèrent aux bruits de la cuisine. Aux craquements du bois dans le feu, au bouillonnement régulier des ragoûts dans les marmites de fonte, aux respirations bruyantes des tournebroches endormis, aux messes basses des éplucheuses sous la table, aux ronflements du balayeur, tas d'os avachi à côté de son balai.

Talis volait vers les confins déchiquetés du monde ; une énorme couronne de pierre délavée par la clarté lunaire, qui accrochait les nuages, les déchirait et les refaçonnait avant de les libérer. De temps à autre, le vent violent arrachait à Talis sa forme d'oiseau, le contraignant à se poser brutalement, en se rattrapant maladroitement avec une aile, un bras, jusqu'à ce qu'il se stabilise et se cache de nouveau sous ses plumes.

Shagran ressentait le pouvoir magique de ce vent. La lumière y chatoyait, de curieuses silhouettes, d'étranges ombres y tourbillonnaient, telles des feuilles, avant de disparaître. L'oiseau vola loin au-dessus d'une grande forêt sombre qui grimpait haut avant de céder la place à de la pierre nue se dressant vers les étoiles. Le vent redoubla alors qu'il approchait des rocs puis le força à descendre en vrille jusqu'au versant boisé où il abandonna sa forme en touchant le sol. Le prince, adossé à un tronc, se balança avec lui dans le vent tout en se glissant lentement parmi ses racines. Shagran vit son visage blanc, creusé d'ombres, les yeux mi-clos, cherchant quelque chose dans ces vents qui couraient comme de farouches chasseurs entre les arbres.

Quelques instants plus tard, il changea de nouveau de forme.

— C'est désespéré, grommela un marmiton derrière elle. Autant essayer de soulever une montagne.

Le livre se ferma avec un bruit sec.

Un loup blanc avançait vers le pic nu où les vents prenaient naissance.

Sur le plus haut mont de Chaumenard, Atrix, illusion de granit parmi les blocs brisés, contemplait sa création. Le Chasseur, qui rôdait sur les saillies de la roche, plus bas, le trouverait. Ils étaient liés, songea Atrix avec lassitude, plus proches qu'un homme de son ombre. Le clair de lune dévalait en cascade les pics et les pentes vers la vallée en contrebas. Les chiens noirs y glissaient silencieusement, guère plus que des spectres eux-mêmes. Le pouvoir infatigable du Chasseur étonnait le mage.

Srevne, entendait-il quand il s'assoupissait un instant. Le Chasseur, silencieux la journée, hantait ses rêves la nuit. *Xirta Eflow* : la face cachée du pouvoir d'Atrix, lui-même transposé dans ce terrible reflet. Mais une ombre ressemble à son maître. Or, celle-ci ne semblait pas avoir de forme précise, de limites familières, de gestes qui s'accordassent aux siens. Le Chasseur était aussi isolé que la lune parmi les étoiles. Atrix, se cherchant dans l'esprit du Chasseur, ne parvenait qu'à attiser une rage impuissante.

Tu es à moi, lui rappelait-il. *Tu es moi. Je t'ai créé.*

Je suis en toi. Tu as voilé ma face, L'autre versant de cette lune noire, mais je suis en toi. Je suis toi.

Un bloc de granit explosa près de lui, comme si le Chasseur avait entendu ses imprécations. Atrix devint un éclat de roche, et vola le long de la pente vers le cœur du monstre. Celui-ci, qui écartait les pierres d'un geste de la main, découvrit celle qui ne voulait ni être déviée, ni tomber, mais arrivait directement sur lui, se transformant, alors même qu'elle s'approchait, en une question muette.

Qu'es-tu ?

Il prit le Chasseur par surprise, s'insinua sous ses défenses et un court instant, rencontra son regard.

Il vit un champ flamboyant d'obscurité sur lequel la nuit prenait la forme d'un corbeau, d'une meute de chiens, d'une lune noire, la forme d'une orbite vide. Il sentit le Chasseur qui tentait de se libérer, d'empêcher le mage de pénétrer son esprit. Atrix s'accrocha encore un moment à lui, regarda l'ombre tapie dans l'orbite d'un œil, s'efforçant de découvrir ce pouvoir qui s'enveloppait de ténèbres, s'efforçant de trouver son propre visage à l'intérieur de la cavité noire.

Il vit le bois vert de ses rêves.

Puis le feu ravagea le bois, et il entendit son propre cri. Quittant l'esprit du Chasseur, il se retrouva plaqué contre une falaise, assailli par un vent furieux qui l'entraînait irrévocablement dans le monde éclaboussé de clarté lunaire.

Il se fondit profondément dans le roc et y resta, écoutant les hurlements rageurs des chiens. Le souffle puissant du vent secouait la montagne pour découvrir sa retraite.

J'ai laissé un rêve dans l'esprit du Chasseur, songea-t-il, surpris, se rappelant la fureur qui l'avait poussé à jeter ce terrible maléfice sur le champ de bataille. Alors, un affreux mélange de lassitude et de désespoir l'étreignit. Il venait de se reconnaître dans cette ombre. Je suis le corbeau, je suis la meute, je suis la lune noire se levant dans les flammes, je suis le rêve du Chasseur... Et avant que je ne puisse le détruire, il me faudra prendre sa place.

À moins qu'il ne devienne ce que je suis.

Mais lequel est l'autre ? se demanda-t-il. Et pourquoi, si je suis le créateur et lui ma création, est-il si puissant ?

Au-delà de la pierre, le vent épuisait sa colère. Atrix se prépara à affronter de nouveau le monstre, avant que la lune ne tourne sa face sanglante vers Pelucir.

Au lever du jour, il l'emprisonna au plus profond de la montagne, dans une énorme colonne de calcaire. Ses chiens, en cercle autour de lui, étaient gelés. Il sentit la lumière toucher les pics froids, loin au-dessus, et se dirigea lentement vers la chaleur. Il s'endormit parmi les éclats de granit éparpillés au sommet de la montagne.

Dans son rêve, il vit un loup blanc sortir de la forêt ombreuse, suivre le versant nu de la montagne fouettée par le vent. Il le regarda pendant un long moment avant qu'il ne se transforme, comme il arrive dans les rêves. C'était un jeune garçon debout sur les pierres, ses lunettes étincelant à la lumière, essayant de repérer quelque chose qui n'était qu'un mot, une légende dans ce monde. Il porta les mains à ses yeux. Les lunettes tombèrent à ses pieds.

Le Loup Blanc l'observait depuis son refuge au sommet de la montagne. Il y avait quelque chose de troublant dans la présence du garçon, bien qu'il n'eût rien fait d'autre que de grimper, de s'arrêter et de perdre ses lunettes. Il continuait à regarder vers le haut, le visage nu, scrutant la pierre qui ne devait plus être pour lui qu'un brouillard gris contre le ciel. Le mage envoya un rayon de lumière dans ses verres. Le jeune homme l'ignore. Il s'avança encore et écrasa ses lunettes. Il poursuivit son ascension, puis, redevenant le loup blanc, il

oublia le monde derrière lui pour atteindre le sommet de la montagne.

Atrix ressentit l'étreinte glacée de la peur avant même de se réveiller.

— Talis, murmura-t-il, s'extirpant de la pierre pour se dresser dans la lumière, ivre de fatigue.

Sur la montagne, rien ne bougeait. Mais il était toujours là, le prince de Pelucir, à la recherche du mage. Il avait compris ce que signifiait la brume sur le Champ du Chasseur, et avait suivi Atrix à Chaumenard.

Le mage redoutait d'attirer Talis dans ce monde. Ce qu'il pouvait voir, le Chasseur le voyait aussi. Il ne permettrait pas à Talis de rester sur la montagne, en quelque monde que ce fût. Ce qu'il savait, le Chasseur le saurait, et Atrix ne pouvait imaginer ce dont le monstre était capable. Il n'y avait qu'une chose à faire, mais il ignorait pour l'instant comment y parvenir. Il s'assit à l'ombre d'un rocher et ferma les yeux, essayant de se replonger dans le rêve.

— Talis, souffla-t-il. Où es-tu ? Je ne peux pas te voir. Dis-moi comment te rejoindre...

L'ombre du rocher auquel il était adossé pesait lourdement contre ses paupières. Il lutta un moment, vulnérable, exposé, sous sa forme humaine, au vent et à la lumière. Puis il se sentit sombrer lentement dans les ténèbres.

Il se tenait dans le bois vert, où de petits oiseaux chantaient dans l'air que parfumaient des senteurs de roses. La reine s'avança vers lui à travers les arbres qui se courbaient sur son passage pour la saluer. Leurs branches effleuraient ses cheveux, caressaient son visage. Elle portait le même vert que les feuilles qui l'enveloppaient comme un nuage, se mêlant à sa chevelure ardente et la faisaient apparaître un peu floue, comme au sortir d'une volute de vent.

— Atrix Wolfe.

Sa voix était telle qu'il s'en souvenait, grave, douce, teintée de passion et de tristesse.

— Où êtes-vous ?

— Je suis ici, dit-il. À Chaumenard.

— Vous devez venir à moi.

— Je suis dans votre bois.

— Non, vous n'y êtes pas. J'ai besoin de vous. Talis vous cherche.

— Je sais, reconnut-il, impuissant. Il me cherche dans mes rêves. Et à mon réveil, c'est moi qui le cherche. Nous ne pouvons pas nous rejoindre de cette manière. Vous devez m'aider.

— Comment le puis-je ? Je ne connais rien de votre façon d'agir, de votre monde.

— Mais vous connaissez mon nom, s'étonna-t-il, perplexe, en voyant naître une douleur secrète dans ses yeux.

— Je vous connais.

Les feuilles tourbillonnèrent soudain autour d'elle, bourrasque de vert, comme si une saison hors du temps les avait brusquement arrachées de leurs branches. Il percevait encore son visage, ses cheveux, ses mains. Quand elles retombèrent enfin, les arbres autour d'elle étaient nus, et le ciel noir.

Il eut dans la bouche le goût de la neige, respira l'odeur du bois brûlé. Les feuilles emportées par le vent étaient noir de jais. Elles poussaient des cris rauques en tournoyant. Il ne pouvait plus voir le visage de la reine qui n'était plus qu'un ovale noir, vide.

— Talis vous mènera à moi, dit-elle. Il vous a trouvé pour moi. Je vais vous le rendre.

— Pas ici, supplia-t-il, terrifié. Pas maintenant...

— Vous vouliez le voir, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas pu le trouver dans mon bois. À présent, trouvez-le à Chaumenard.

— Non ! hurla-t-il.

Son cri le réveilla.

Le soleil était déjà haut. Atrix était couché en pleine lumière, sur les pierres. Il se redressa, les membres raides, et se retira dans l'ombre d'où il scruta la montagne de son œil d'aigle. Rien ne bougeait. Il laissa son esprit vagabonder parmi les arbres, sentit la vie dans leurs rameaux agités par le vent. Aucun loup blanc n'errait dans leur ombre, ni n'attendait, caché dans les rochers. Ce n'était qu'un rêve, songea-t-il. La peur, cependant, s'accrochait à lui, formant une vision dans son esprit : le prince de Pelucir pris entre le Chasseur et le Loup sur cet étrange champ de bataille.

Le soleil couronnait les cimes. La journée tirait à sa fin. Affamé, il changea de forme et partit en chasse dans les prés en contrebas, oubliant tout, l'espace d'une petite heure, n'écoutant que la voix du vent, que le murmure de la terre, que le frissonnement des fleurs sauvages. Reprenant sa forme, il traversa le temps et remonta au sommet de la montagne.

Un loup blanc sortit de l'ombre pour venir à sa rencontre.

Atrix s'immobilisa. La peur s'empara de lui, encore, colorant son ombre. Le loup se transforma. Talis se tenait désormais sur le Mont Chauve, malmené par le vent, frissonnant comme s'il avait été arraché

trop tôt à un rêve.

— Atrix Wolfe ! s'exclama-t-il, incrédule. Vous pouvez me voir ?

— Je le peux, oui, répondit Atrix, grave. Bien trop clairement.

— Comment suis-je ? Êtes-vous ?

— Elle t'a envoyé ici. La Reine du Bois.

Les lunettes du prince, accrochant la lumière, étincelèrent. Il les remonta et jeta un regard autour d'eux, puis le long du versant abrupt, à la recherche, semblait-il, d'un monde disparu.

— Talis, dit Atrix en posant imperceptiblement la main sur lui pour tenter de le réveiller.

Le prince le considéra, toujours avec le même étonnement.

— Elle n'aurait jamais dû faire cela. Il te tuera. Tu dois repartir... Je vais te conduire...

— Non.

— Talis... Ecoute...

— Non. *Vous* allez m'écouter.

Talis tendit soudain les mains et saisit la tunique du mage pour le secouer. Le visage du prince s'était brusquement coloré. Atrix se rendit compte que ce n'était pas lui qu'il voyait. Ses yeux étaient pleins d'arbres, de lumière, du vert secret et murmuré du bois.

— Je dis oui à tout ce qu'elle veut. Si c'est ce qu'elle désire, alors je resterai ici, sur cette montagne, avec vous, jusqu'à ce que la lune se lève, devienne noire, et tombe du ciel. Vous avez fait votre choix, sur le Champ du Chasseur, la nuit de ma naissance. J'ai fait le mien. Elle a besoin de vous. Et elle a besoin de moi pour vous amener à elle ; il faut et qu'à nous deux, nous trouvions une solution. Autrement le sang de Pelucir coulera sur une montagne de Chaumenard, et viendra peser sur votre conscience.

Il le lâcha, se recula, la respiration courte.

— Vous avez menti aux mages de Chaumenard, poursuivit-il. Vous avez menti à Pelucir et à Kardeth. Vous avez menti dans votre livre. Pourquoi voudriez-vous que je vous écoute ?

Un instant, Atrix ne sut quoi dire. Puis un long doigt de lumière trancha l'air entre eux, dernier rayon de soleil de la journée, et il y trouva une réponse.

— J'ai regardé ton père mourir dans le Champ du Chasseur, dit-il. Je ne te regarderai pas mourir ici, pour personne, fut-ce une reine des bois. J'ai promis à ton frère de te rendre à lui, où que tu sois. Et je lui ai promis qu'il pourrait ensuite me tuer. Tu auras quitté cet endroit

avant que le soleil n'ait disparu derrière ces pics. Ce n'est pas ta bataille, et tu n'as pas suffisamment de pouvoir pour lutter contre moi.

— Vous avez promis à Burne que...

Une saute de vent soudaine le fit vaciller. Il reprit son équilibre, sans quitter Atrix des yeux.

— Burne ne peut pas...

Il agrippa de nouveau la tunique du mage, plus doucement cette fois.

— Ecoutez-moi... Vous ne pouvez pas...

— Je ne peux pas quoi ? Que ne puis-je pas faire ? Dis-le-moi. Dis-moi où se trouvent les limites.

— Vous ne pourrez pas rendre la vie à mon père en laissant Burne vous tuer. Et vous ne pouvez pas laisser votre spectre hanter Pelucir.

— Tu en discuteras avec Burne, et avec moi, si tu le souhaites, mais plus tard. Pas ici, et pas maintenant.

Il prit le poignet de Talis.

— Je t'emmène à l'école. Restes-y. Dis-leur, là-bas, ce qui se passe ici, sous l'Ombre du Loup. Assure-toi qu'ils ne s'en mêlent pas...

— Atrix, écoutez...

L'urgence qui transparaissait dans sa voix força l'attention du mage qui s'arrêta dans son mouvement.

— Le Chasseur a un nom.

— Quoi ?

— Vous ne l'avez jamais su. Elle m'a envoyé ici pour vous le dire.

— Elle...

Il se retourna, ses mains emprisonnant les bras de Talis.

— C'est moi qui l'ai créé. Il n'a d'autre nom que le mien !

— Ecoutez. Réfléchissez. Avec quoi avez-vous créé le Chasseur ? De quoi est-il constitué ?

— De nuit, dit-il, la voix tremblante. De sang. De feu. De rage. De désespoir. De tous les cauchemars, de toutes les terreurs que j'ai trouvés dans ce champ... Que peut-elle savoir de lui ?

— De quoi, encore ?

Il ne voyait plus le visage du prince. Il voyait des vents chargés de gros flocons, un champ de feu et de neige, des arbres nus comme l'os couronnant une colline enfouie dans l'hiver, un bois dans lequel des animaux faméliques, épuisés, fuyaient les chasseurs désespérés qui les traquaient.

— De cerfs affamés. De chasseurs. De corbeaux. De guerriers.

— Vous avez pris des humains...

— Non. Seulement leur habileté. Leurs désirs. Le souvenir que les animaux du bois gardaient d'eux.

— Et quoi encore ?

— La nouvelle lune.

— Quoi d'autre ?

Ses mains s'étaient resserrées. Sa voix semblait aussi implacable que la pierre martelant la pierre. Quoi d'autre ? La neige, la nuit, le vent, le feu, le bois sur la colline. Il retint son souffle. Une brume verte jaillit d'entre les arbres sur le champ nu. Il pénétra de nouveau dans le bois de ses rêves.

— Lui ai-je pris quelque chose qui lui appartenait quand j'ai jeté ce sort ? geignit-il.

Il s'interrompit, se rappelant l'image fugace du bois vert qu'il avait surprise dans l'œil du Chasseur.

— Quelqu'un ?

La lumière faiblit, les traits du prince étaient dénués d'expression.

— Son nom, dit Talis, est Ilyos.

Il apparut comme s'ils l'avaient appelé. Les sabots de son cheval lançaient des étincelles sur le granit qu'ils effleuraient à peine. Ses chiens hurlaient à côté de lui. La nouvelle lune brûlait entre ses cornes. Son regard emprisonnait Talis. Sa meute se rua sur le prince, qui, fasciné par cette vision, paraissait incapable de réagir. Le Chasseur leva une main, tira la lune noire d'entre ses cornes et la lança vers lui.

— *Srevne !* cria-t-il.

La lune, comme tombée du ciel, luisait dans le crépuscule. Talis, envoûté, leva les mains pour l'attraper.

Atrix la pulvérisa en une pluie de larmes brûlantes.

— Ilyos ! rugit-il, et le Chasseur se tourna brusquement vers lui.

Atrix ressentit le choc de ses souvenirs, et de sa soudaine et violente fureur. Saisissant le poignet de Talis, il se cacha avec lui dans un rêve du bois vert où les arbres se taisaient, immobiles, des rayons de lumière traversant leurs ramures.

Le Chasseur y chevauchait. Une lune noire était accrochée entre les branches ignées de chaque chêne. Le sol tremblait sous les sabots de sa monture. Des éclairs jaillissaient de la gueule de ses chiens.

— Xirta Eflow, dit-il. Atrix Wolfe.

Le mage sentit Talis échapper à son étreinte.

— Atrix ! appela-t-il, de très loin, semblait-il, de l'autre côté de la nuit.

— Talis !

Il vit une cicatrice sombre partager le bois incendié, un chemin obscur conduisant à la lune noire qui s'élevait au-dessus des arbres.

Talis courait à perdre haleine.

— Atrix ! hurla-t-il.

Un chêne en feu se pencha, près de tomber en travers de la route, pour les séparer. Il appela de nouveau.

— *Srevne !*

La forêt s'embrasa derrière Talis. Atrix fondit dans le feu pour suivre le prince, et se retrouva sur le sentier pâle, froid et miroitant de la lune montante.

L'argent devint or. Tout autour de lui, à leur façon secrète, les arbres regardaient. Il se tourna, ahuri. Au-dessus de lui, la lune et le soleil brillaient ensemble dans le ciel.

La Reine du Bois avançait sur le chemin d'or, à travers les chênes, venant à sa rencontre.

Sa suite chevauchait avec elle. Atrix vit des visages de feuillage, de bouleau blême et de roseaux tressés parmi des figures plus humaines, sans âge, chargées de mystères, dénuées d'expression. Comme dans son rêve, la reine portait un arc. Il le remarqua à peine. Elle tira une flèche de son carquois. Il regarda la lumière à travers les feuilles agitées par le vent, au-dessus d'elle, s'emparer d'une mèche de feu dans ses cheveux, puis d'une mèche d'or.

Il sentit alors Talis près de lui, entendit sa respiration haletante. Puis le vent dans les chênes autour d'eux rugit à travers les branches. Un cavalier, derrière la reine, au visage de feuilles lisses, ouvrit des yeux châtaigne et fixa Atrix. Un éclair jaillit de nulle part, frappa le sol aux pieds du mage.

Il se fondit instinctivement dans une bourrasque de lumière. Puis, entendant la voix de Talis, il réapparut juste au moment où le second éclair atteignait son cœur.

Il entendit de nouveau Talis, quelque part au-dessus de lui. Il sentit les feuilles de chêne sous son visage, sous ses mains. Dans son cœur, quelque chose brûlait, au-delà des limites du supportable. Il sentit les mains de Talis l'agripper, entendit des mots se former dans les vents chaotiques.

— Je ne vous l'ai pas amené pour ça !

— Ça n'a plus d'importance, murmura-t-il aux feuilles, mais Talis l'entendit.

— Si, c'est important, rétorqua Talis vivement. Nous avons besoin de vous.

Puis il s'adressa à la reine :

— Je vous en prie. Vous aussi, vous avez besoin de lui. Vous voulez qu'il retrouve Shagran pour vous.

J'ai trouvé le chagrin pour elle, répondit silencieusement Atrix. Le prince lut dans ses pensées.

— C'est sa fille, Shagran. Vous l'avez happée dans votre sortilège, ce soir-là. Elle a disparu du bois et est entrée dans notre monde. Voilà pourquoi la reine vous a envoyé ces rêves. Pour vous appeler. Mais vous ne pouviez la rejoindre. Alors elle s'est tournée vers moi, parce que je peux la voir dans son monde, et que vous ne le pouviez pas. Elle m'a utilisé pour vous amener ici.

Atrix ouvrit les yeux. Talis était agenouillé au-dessus de lui, le protégeant contre un danger que le mage ne pouvait voir.

— Shagran, répéta-t-il d'une voix blanche.

Puis il leva la tête et se redressa sur son coude pour voir le visage de la reine. Il remarqua son arc, puis ses yeux fiers et tourmentés.

— J'ai pris votre fille, aussi ? demanda-t-il, incrédule.

— Shagran, dit-elle, d'une voix sortie de ses rêves.

Elle s'immobilisa, la corde de son arc tendue, ses yeux et l'œil aveugle de la flèche pointés sur la poitrine d'Atrix. Le mage attendit, retenant son souffle. Enfin, elle relâcha la flèche et l'arc, les laissa glisser de ses mains et tomber au sol. Talis relâcha son étreinte et resta agenouillé, implorant, dans les feuilles de chêne, le visage pâle comme le clair de lune, jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole.

— Non. Je n'ai pas demandé qu'il vienne jusqu'ici pour cela.

Elle mit pied à terre. Atrix agrippa l'épaule de Talis et se redressa péniblement, en proie à la douleur, se retenant à lui alors qu'il se relevait.

— Racontez-moi, implora-t-il d'une voix lasse. Dites-moi ce que j'ai fait. À Ilyos. À Shagran.

— Ilyos était mon époux, dit-elle. Shagran était notre fille. Vous me les avez pris tous les deux ce soir-là. Je ne les ai jamais revus depuis.

Il soutint son regard, obscurci par les voiles du passé, et sentit le feu couvant dans son cœur rejaillir en lui, brûler ses yeux secs.

— Chagrin, reprit-il, troublé par ce mot. Quand vous me parliez, dans mes rêves, c'était toujours ce que j'entendais.

— Vous savez pourquoi, désormais.

— Oui, maintenant je sais, souffla-t-il.

Le visage de la reine était sans couleur, sans expression sous sa chevelure d'automne.

— Je n'espère plus revoir Ilyos. Pas vivant, pas après ce que votre pouvoir l'a contraint de faire. Mais je veux Shagran. Elle est dans votre monde. Trouvez-la. Je ne sais pas ce qui compte pour vous, en dehors de Talis. Je le libère maintenant, car il a fait ce que je lui ai demandé en vous conduisant à moi. Mais je le reprendrai et le garderai jusqu'à ce que Pelucir ne soit plus qu'un lointain souvenir dans la mémoire des mortels si vous ne retrouvez pas Shagran. Quand vous aimerez de nouveau, je vous prendrai ce que vous aimez. Vous ne connaîtrez plus de paix, ni de jour, ni de nuit, si vous ne retrouvez pas ma fille.

— Je la retrouverai, dit-il doucement. Il est inutile de me menacer.

Son visage se transforma alors. Une touche de couleur l'éclaira. Sa rigidité glaciale se réchauffa quelque peu.

— Vous avez un pouvoir immense, reprit-elle, mais si peu de considération pour votre vie que vous m'auriez laissé vous tuer. J'ignore ce qui vous importe à ce point et qui a pu donner autant de poids à mes menaces.

— Je suis encore en vie, lui rappela-t-il. Et cela suffit. De plus, vous m'avez déjà menacé à travers la vie du prince. Cela aussi compte, pour moi.

Elle se tut un moment, le dévisageant, les sourcils plissés, comme s'il employait un langage qui la déconcertait.

— Je vous ai parlé dans vos rêves, dit-elle lentement. J'ai chevauché à travers eux. Je vous ai envoyé des présages, des images. Mais je ne voyais jamais votre visage. Je vous imaginais différent.

— Vous pensiez, suggéra-t-il douloureusement, que je ressemblerais à ma création.

— Je pensais que vous seriez moins humain. Arrogant, sans cœur, jouant inconsciemment avec le pouvoir. Peut-être devrais-je dire *plus* humain.

— J'ai été tout cela.

Talis se tourna vers lui.

— Il y a des règles, rappela-t-il sévèrement à Atrix, qui gouvernent les choix des mages puissants et dangereux.

— Je sais, soupira Atrix. De telles règles sont établies par des mages puissants et dangereux eux-mêmes, qui sont également plus ou moins humains. Tu me pardonneras ce qui s'est passé sur le Champ du Chasseur bien avant que je me sois pardonné moi-même.

Talis se détourna.

— Peut-être, souffla-t-il, la tête baissée vers le sol.

Puis il releva les yeux vers le mage, toujours distant, mais curieux.

— Comment retrouverez-vous Shagran ?

— Je l'ignore. D'abord, je dois m'occuper de ma création. Parlez-moi de votre époux, demanda-t-il à la reine. J'ai besoin de savoir.

Elle garda le silence, les mains crispées sur ses bras, le visage presque diaphane, alors qu'elle plongeait dans les brumes hivernales de sa mémoire.

— Il a le pouvoir du bois, dit-elle enfin. Du chêne, du cerf roux et du ruisseau. Le temps n'existe pas pour lui, ou si peu. Il...

Elle s'interrompt, fit signe à Atrix de se taire quand il voulut parler.

— Il ne mourra pas comme meurent les humains.

Elle l'arrêta de nouveau, la main levée, les yeux sombres.

— Autre chose. Il aimait Shagran. Il ne doit pas vous trouver ensemble. Ils vous ont entendus parler, ce soir-là. "Un loup", a murmuré Shagran. Plus tard, je me suis longuement répété ces paroles. Les voix dérivent dans mon monde à la manière des rêves, ou des enchantements. Shagran m'a donné un nom avant de disparaître. Alors, j'ai commencé à le traquer, à essayer de le reconstruire : Atrix Wolfe.

Il baissa la tête.

— Et vous m'avez passé le message. Comment vous trouverai-je si j'ai besoin de vous ?

— Talis vous conduira jusqu'ici.

Son visage s'adoucit en prononçant son nom. Elle se tourna vers le prince, prit ses mains entre les siennes.

— Tu t'es montré loyal et courageux.

Elle effleura sa joue du bout de ses doigts, puis l'embrassa.

— Merci. Maintenant, je peux te renvoyer.

— Où ? demanda-t-il sans comprendre, comme si Pelucir n'était plus qu'un rêve.

— Dans ton monde.

Il resserra ses mains sur celles de la reine, s'y agrippa comme s'il glissait dans une eau profonde.

— Je t'ai gardé assez longtemps, ajouta-t-elle.

— Non, pas longtemps, bredouilla-t-il. Pas longtemps... Vous reverrai-je ?

Elle ne répondit pas. Elle s'écarta de lui et du mage, puis commença à s'effacer.

Atrix retint Talis qui s'avavançait pour la suivre. Le prince se dégagea, mais ne sut où aller dans le bois redevenu vide, éclairé par la lune. Seul restait le château qui se dressait de l'autre côté du champ silencieux.

Talis entra dans une salle pleine de chasseurs fatigués et hagards. Par habitude, il avait utilisé ses dons de mage et évité le portail et les gardes. Pour ces témoins, songea-t-il, il avait sans doute eu l'air de sortir de l'ombre et des flammes des torches, car les visages blêmes et les yeux rouges autour de lui étaient figés comme s'il leur avait jeté un sort.

— Je suis revenu, dit-il à la statue qu'était Burne.

Burne se leva, renversant son fauteuil. Derrière lui, le tas d'arêtes de poisson que portait un serviteur ahuri glissa lentement du plateau incliné vers le sol. D'autres domestiques, se ressaisissant, relevèrent le fauteuil du roi, servirent du vin. Burne, sans quitter son frère des yeux, se rassit pesamment.

— Tu vas bien ?

Talis hocha la tête, le regard fixé sur le fond de son verre. Des doigts, doux comme la soie, glissaient sur sa joue. Le coin de sa bouche lui brûlait toujours. Il sentait encore son baiser, tendre et fugace, ses lèvres comme les pétales fermés et secrets d'une rose. Le feu frémissait à la surface du vin sombre ; il saisit le gobelet et but.

— Je vais bien, répondit-il enfin.

Les serviteurs lui apportèrent une assiette de mets chauds auxquels il n'accorda pas le moindre intérêt. Dans la pièce, les gens revinrent à la vie et reprirent leurs conversations, mais à voix basse, pour écouter.

— Alors, où étais-tu ? demanda Burne.

— Dans le bois. Dans *son* bois.

— Nous sommes allés chasser pour te trouver. Nous avons couru partout, tous les jours. Le mage...

Il s'interrompit, le visage tendu.

— Le mage a dit que tu étais dans un rêve.

— C'était lui qu'elle cherchait.

Il reprit son gobelet.

— Elle avait besoin que je le conduise jusqu'à elle, c'est tout.

— Et tu l'as fait ?

— Oui.

— Donc ils sont ensemble, maintenant ?

— Oui.

Il reposa son vin sans avoir bu.

— Elle veut simplement qu'il retrouve sa fille. En fait, je ne sais pas exactement où il est, en ce moment. À Chaumenard, je pense.

— Sais-tu que cet Atrix Wolfe a...

— Oui.

Ses mains se refermèrent sur la timbale d'or. Il s'assit en silence, essayant de se montrer patient au milieu de ces pierres grises et froides, de ces chasseurs à la mise négligée, à la barbe naissante, de ces tapisseries qui, si on les soulevait, révéleraient encore des pierres. S'il échappait à ce lieu, il pourrait voir le bois vert, les feuilles frissonnant autour de lui comme si une main venait de les effleurer. S'il ne regardait pas, elle viendrait...

— Talis !

Il releva la tête, vit des murs ternes, des visages las, sales, des mains baguées bouger sans grâce dans le feu et l'or. Le visage de Burne, blafard, bouffi de fatigue, lui apparaissait curieusement étranger.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as disparu depuis des jours, emprisonné dans un autre monde, à chercher le mage responsable de la mort de notre père et de l'horreur du Champ du Chasseur ; nous nous sommes épuisés à braver les spectres pour te retrouver, et à présent que tu es de retour, tu ne sembles pas vouloir t'exprimer autrement que par monosyllabes. Serais-tu victime d'un sortilège ?

— Oui.

Il s'était levé sans réfléchir, le gobelet à la main, qu'il avait envie de jeter contre le mur pour la simple raison que les pierres n'étaient pas des feuilles, que l'ombre n'était pas lumière.

— Oui, répéta-t-il. Je suis sous l'emprise d'un sortilège.

Autour de lui, les visages s'étaient de nouveau figés.

— Non. En fait, je ne le suis pas. Et je le regrette. Je donnerais tout ce que je possède pour être envoûté.

Burne posa lentement ses mains à plat sur la table. Talis savait que s'il prononçait un mot, ce ne serait pas le bon. Il attendit, incapable de quitter la salle, ne sachant où aller, mais incapable aussi de continuer à regarder le visage, décomposé, las, humain, de son frère.

— Nous aussi, nous avons besoin de toi, dit Burne, qui s'assit de

nouveau, le cœur brisé, déchiré, mais encore vivant.

Talis but un peu de vin, mangea du bout des lèvres, muet, conscient des efforts de Burne, de sa patience inaccoutumée.

Les yeux finirent par se détourner de lui, des conversations oiseuses allégèrent le silence.

— Qu’attends-tu de moi ? demanda finalement Talis avec lassitude.

— Pour commencer, que tu sois là répondit Burne. Tu es le seul à t’y connaître tant soit peu en sorcellerie, et tu dois savoir désormais ce qui s’est levé avec la lune pour chevaucher dans le Champ du Chasseur.

— Atrix Wolfe est toujours en train de le combattre.

Il avala une autre bouchée qui lui parut insipide, et entendit de nouveau la voix de la reine : *Il s’appelle Ilyos*. Il déglutit, se força à parler.

— À Chaumenard. C’est là qu’Atrix l’a emmené.

— Crois-tu qu’il va y rester ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être qu’ils s’entre-tueront, dit Burne d’un ton lugubre. Autre chose : on n’a pas pu retrouver le livre.

— Quel livre ?

— Celui d’Atrix Wolfe. Il a dit qu’il ne fallait pas le garder au château ; il est lié au Chasseur. Je n’y comprends rien, mais le mage pensait que c’était important.

— Il est dans le donjon.

— Il n’y est plus. J’ai regardé.

— Tu es monté là-haut ? demanda Talis, surpris.

— Je n’avais confiance en personne, pour chercher. Le sol était jonché de couvertures en cuir et de papier déchiré. Il y en a partout. Tout est saccagé. Il disait qu’il serait intact. Alors, soit il s’est trompé, soit ce maudit livre a disparu.

Il garda le silence un instant, les sourcils froncés, songeant au mage.

— Atrix Wolfe... murmura-t-il à la flamme de la bougie.

Talis ne pouvait déchiffrer l’expression de son regard. Penché sur son gobelet, il débita les mots sans s’arrêter pour réfléchir.

— Ce livre est un mensonge, les mots sont fallacieux, les rituels ne sont pas ce qu’ils prétendent être. Il inscrivait une formule et songeait à une autre. C’est pourquoi ce manuel est si dangereux. Il écrivait

"miroir", mais il pensait "Chasseur". Il écrivait "eau" et pensait "Chasseur". Les mots s'altéraient dans son esprit. Il est si puissant que chacun de ses actes se doit d'être précis, sans ambiguïté. Or, depuis cette fameuse nuit, le Chasseur a été présent dans la moindre de ses pensées.

— Pourquoi ? demanda Burne à la bougie comme si elle pouvait répondre pour le mage.

La flamme se figea, reflétée dans ses yeux. Talis secoua la tête en silence, le regard prisonnier du bois en haut de la colline, celui, enneigé, qu'avait vu le mage, celui, vert, hors du temps, auquel il s'était violemment confronté sans le savoir. Erreur, accident, impulsion irréfléchie – il semblait n'exister aucun mot pour cela.

— À toi de le lui demander, répondit-il finalement. Il était là. Pas moi. Je ne peux pas répondre à sa place.

Il ne s'approcha pas du donjon de toute la matinée. Dans ses rêves, il errait à travers un bois défeuillé à la recherche de quelque chose : du vert, un cerf blanc, un arbre paré de son feuillage d'automne. Il n'aperçut que des cerfs bruns, faméliques, dans le froid glacial. *Rentre chez toi*, dirent-ils. *C'est toujours l'hiver, maintenant*. Quand il s'éveilla, il s'avança vers une fenêtre et son cœur bondit à nouveau vers ce nuage vert secret en haut de la colline. Il pourrait y aller, il pourrait rester parmi les arbres, ne demandant rien qu'un peu d'eau, une noisette de temps à autre, attendant simplement dans son bois, espérant qu'elle le remarquerait, qu'elle poserait une main de lumière sur sa joue, une rose contre ses lèvres.

Il se rendit au donjon et chercha un moment parmi les pages humides et déchirées. Il les reconnut toutes ; aucune n'appartenait au livre d'Atrix. Perplexe et en proie à un curieux malaise, il alla trouver les gardes qui se trouvaient auprès de lui dans le donjon quand le Chasseur était revenu. Ils n'avaient rien pris, ni croisé aucun visiteur ; d'autant que personne, au château, ne se serait aventuré ici après ce qui s'y était passé. Seul le roi était venu lui-même fouiller les décombres, sans rien trouver.

Talis parvint à rester loin du bois jusqu'à midi. Alors, il entra parmi les arbres, sans réfléchir, sans espérer, les entendit murmurer autour de lui, entendit les oiseaux chanter dans un langage qu'elle comprenait. Elle semblait se tenir juste au-delà de son champ de vision, dans chaque flaque de lumière. Son reflet venait à peine de s'évanouir dans chaque ruisseau qu'il traversait.

Les trompes, au portail, annoncèrent son retour. Avant même qu'il n'ait mis pied à terre, on l'avait déjà averti à trois reprises que le roi souhaitait le voir.

Il trouva Burne arpentant le chemin de ronde surplombant le Champ du Chasseur.

— Qu'y a-t-il ? demanda Talis. Il s'est passé quelque chose ?

Burne s'arrêta de marcher pour lui faire face.

— Rien, apparemment, répondit-il sèchement. Mais comment puis-je en être sûr quand tu disparais ?

— Oh...

Il s'appuya contre un merlon du parapet, perdant le peu d'intérêt qu'il avait fugacement porté aux inquiétudes de Burne. De là, il regarda le vert intense du bois s'assombrir à mesure que la lumière se retirait. Shagran, songea-t-il avec espoir. S'il pouvait trouver Shagran avant Atrix Wolfe, peut-être l'aimerait-elle... Prenant conscience que Burne avait dit quelque chose, il se détacha à contrecœur de sa vision.

— Un livre ?

— Le livre d'Atrix Wolfe.

— Oh... Non. Je suis monté ce matin.

Il sentit le vent caresser ses joues et ferma les yeux.

— Je n'ai rien trouvé.

— Talis ?

— Oui ?

— Elle viendra te chercher, si elle a besoin de toi.

Il rouvrit les yeux, remonta ses lunettes d'une main tremblante.

— Je sais, souffla-t-il. Bien sûr que je sais. Mais crois-tu que ça puisse changer quelque chose ?

— Non... Je suppose que ça ne change rien, en effet. À quoi ça ressemble, là-bas ? Que vois-tu, quand tu chevauches dans le bois ? Est-ce si différent d'ici ?

Il secoua la tête, incapable d'expliquer, incapable d'exprimer avec des mots le goût de la lumière, l'intensité vibrante de l'air, dans ces lieux où elle était susceptible d'apparaître.

— Elle ne veut pas de moi, reconnut-il enfin, le regard tourné de nouveau vers le bois. Elle ne m'enlèvera plus, comme elle l'a fait. Tu n'as plus rien à craindre.

La main de Burne tomba lourdement sur son épaule.

— Est-elle cruelle au point de t'abandonner ainsi ? demanda-t-il, incrédule.

— C'est nous qui avons été cruels avec elle.

Il contempla quelques instants de plus le bois, monde crépusculaire

s'opacifiant, à l'instar de son visage que la lumière commençait à désarter. Puis il soupira et se tourna vers son frère.

— Tu m'avais averti, dit-il. Mais comment pouvais-tu savoir ?

Burne haussa les épaules.

— Je l'ignore. Comment apprend-on ces choses ?

Talis remarqua, vaguement intrigué, qu'il évitait son regard.

— Rentrons. Nous sommes toujours en état d'alerte, la nuit, jusqu'à ce que le mage nous informe qu'il a réussi. Au fond, je ne comprends pas comment il peut lui-même être en danger face à sa propre création. Ça n'a aucun sens.

— C'est l'autre raison pour laquelle la reine voulait retrouver Atrix Wolfe.

Il expliqua tout à Burne durant le souper, lui fit revivre la sinistre nuit du siège, le vent froid soufflant entre les mondes, la neige tombant dans le bois vert, entre les cornes ardentes d'Ilyos, les bourrasques enneigées enveloppant la fille de la reine, l'emportant dans un monde de chaos, de mort et de sombres enchantements. Burne, grave et stupéfait, repoussa son assiette de venaison comme si elle contenait quelque maléfice.

— Quel cauchemar ! dit-il. En une seule nuit... Par où commencera-t-il à chercher cette fille ?

Ici, je suppose. À Pelucir. Et partout où elle pourrait être, jusqu'à son dernier jour.

Burne essaya de lire dans le regard fixe et indéchiffrable de son frère derrière ses lunettes.

— Atrix Wolfe a jeté le sort, dit Talis, mais c'est nous qui lui avons fourni les raisons de le faire.

Un court instant, Burne entrevit ce qu'il voyait. Puis les traits du roi se fermèrent.

— La guerre est la guerre, reprit-il avec rudesse. Elle dure depuis que l'homme respire, et ce mage y a pris part. Il a créé la meilleure arme qui soit et il s'est emparé du Champ. S'il était trop innocent pour savoir ce qu'il faisait, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Et il le paie.

Le prince but une gorgée de vin.

— Il paie pour la mort de notre père, acquiesça Talis sombrement. Espérons que le prix à verser n'en sera pas sa vie, sinon nous serons prisonniers ici jusqu'à la fin de la nôtre.

Il retourna chevaucher dans le bois le lendemain, puis le jour

suisant. Le bois, dans ses rêves, était vide, nu, et il n'était guère plus vivant pendant ses heures d'éveil, à l'exception des chasseurs qui en battaient chaque buisson pour rapporter du gibier. Il les accompagna une ou deux fois, espérant être à nouveau renversé de son cheval par le seigneur Chêne, puis sortir en boitant de l'eau et rencontrer la Reine du Bois. Le saccage auquel se livrait la petite troupe, les flèches qui se plantaient au hasard dans les arbres, les oiseaux, les cerfs, les sonneries triomphantes qui annonçaient la mort finirent par l'impatienter et le déprimer.

Un matin, il remonta dans la tour et entreprit de nettoyer le fatras de parchemins humides et de bois brisé, à la recherche du livre qui, expliqua-t-il à Burne, ne pouvait être ailleurs, bien qu'il sût qu'il n'était plus dans le donjon. Il s'était ouvert en libérant son pouvoir mortel. Le chercher était illusoire. Il faudrait certainement bien plus qu'une volonté humaine pour qu'un tel livre qui pouvait sortir seul d'une prison de granit, se poser sur l'étagère d'un placard ou se faire emporter à Pelucir pour y attirer un mage et sa création révèle sa présence.

Enfin, las de magie, fatigué, il demanda qu'on lui apporte un balai et un marteau. Il nettoya le verre brisé et répara la table, brûla les seaux cassés et les fragments de rituels. Les fantômes, sur le mur, s'immobilisaient de temps à autre pour l'observer. Ils évitaient son regard, mais il sentait le leur, comme s'ils voyaient en lui, comme s'ils savaient que la lumière qui tombait dans le donjon n'était pas celle qui éclairait ses yeux, comme s'ils comprenaient que le souvenir qu'il cherchait sur les murs n'avait rien à voir avec leur destinée.

Burne, suspicieux, vint le trouver dans son refuge.

— Tu ne vas pas recommencer, dit-il sévèrement.

— Le livre n'est plus là, répondit Talis. Tout ce que je peux faire en dehors de lui n'est pas dangereux. Et je te le promets : pas de magie ici tant que le Chasseur ne sera pas mort.

— Tu ne restes pas dans ce donjon ! s'emporta Burne. Tu as déjà failli y perdre la vie ! Je veux t'avoir sous les yeux, entouré par des vivants, et non par des spectres. Quand tu n'es pas dans le bois en train de chasser un rêve, tu viens flirter ici avec le malheur. Tu ne pourrais pas t'intéresser à quelque chose d'humain, pour changer ?

Talis, surpris par la véhémence de son frère, entendit sa propre voix se gonfler jusqu'à lui devenir presque étrangère.

— *Et comment le pourrais-je ? rétorqua-t-il. J'ai été entouré de fantômes toute ma vie. On m'a bercé avec leur histoire, j'ai grandi en l'entendant raconter des centaines, des milliers de fois. Cette guerre n'a jamais pris fin. Atrix l'a maintenue vivante, comme toi, comme

tout le monde dans ce château. Vous accusiez la sorcellerie, Kardeth... Et tu me reproches maintenant de chercher un peu de paix dans le seul endroit où ce mot a un sens pour moi ?

— Autant courir après un fantôme, répondit vivement Burne. Tu es amoureux de tes propres rêves. Rien de plus. Elle n'a que douleur à t'offrir. Et si tu restes dans cette tour, tu finiras par être aussi mort et malheureux que ces pauvres ombres qui hantent les murs.

Talis, les lèvres pincées, soutint son regard. Puis il jeta brusquement le marteau qu'il tenait à la main et s'avança vers la fenêtre qui lui offrait une vue reflétant ses pensées : le Champ du Chasseur, le bois de la reine. Il s'en écarta brusquement, puis posa le front contre la pierre.

— Je ne peux pas l'aider, murmura-t-il. Atrix Wolfe seul le peut. Elle n'a pas besoin de moi, mais de lui. Je ne lui sers plus à rien. Je ne peux même pas t'aider, toi. Il ne me reste plus qu'à attendre, mais attendre quoi ? Que le souvenir de ce bois désormais vide dans mes songes ronge mon cœur jusqu'à ce que je ne ressente plus rien ? Alors, je pourrai vivre de nouveau parmi les vivants. Est-ce ce que tu veux ?

— Atrix Wolfe, répéta Burne. Atrix Wolfe... Pourquoi faut-il que ce nom soit présent au détour de chaque phrase ?

Il éleva de nouveau le ton.

— Ne peux-tu te montrer raisonnable, à la fin ? Il a tué son époux ! Pire, même ! Pourquoi devrais-tu être jaloux de lui ?

Talis releva la tête et se tourna vers son frère.

— Il faut que j'arrive à le haïr.

La lumière tomba entre eux ; pour une fois, elle n'était imprégnée d'aucun souvenir.

— Je ne peux pas pardonner. J'ai grandi avec trop de fantômes pour me le permettre.

— Personne n'a dit que tu devais pardonner ! s'exclama Burne. Et il n'était pas question d'Atrix, mais de la reine ! Comment sommes-nous passés d'elle à lui ?

— Je ne sais pas, répondit Talis d'une voix tremblante. Ce qui s'est passé dans le Champ du Chasseur est un puzzle magique à reconstituer. Il faut que je comprenne ce qui lui est arrivé cette nuit-là, sinon je ne pourrai plus jamais pratiquer le moindre rituel. Comment pourrais-je avoir confiance en ce que je fais, si sa magie à lui a pu s'altérer de façon aussi dramatique et prendre un visage aussi effroyable ? Il faut que je comprenne.

— Et moi, c'est toi que j'aimerais comprendre, marmonna Burne

entre ses dents.

Il se tourna brutalement, manquant bousculer, sur le seuil, le spectre muet d'une fille venue apporter le plateau de Talis.

— Rempportez ça à la cuisine ! Tu peux au moins manger avec les vivants ! ajouta-t-il alors qu'elle s'écartait pour le laisser passer, les yeux écarquillés, apeurés. Et débrouille-toi pour retrouver ce livre. S'il dit qu'il est dangereux, c'est qu'il l'est. Il est bien placé pour le savoir. Ça te donnera quelque chose à faire au lieu de hanter ce donjon ou ce bois comme une âme en peine.

— Ce n'est pas... Bon, entendu, soupira Talis dans le dos de Burne.

Il s'avança pour prendre le plateau, mais il semblait avoir magiquement disparu dans les ombres imprévisibles. Il rattrapa Burne au pied des marches, mais n'aperçut nulle trace du dîner ni de celle qui le portait.

— Elle est peut-être un fantôme elle-même, reconnut-il pensivement.

Burne lui prit le bras, mais gentiment.

— J'essaie d'être patient, se plaignit-il. J'essaie de comprendre.

— Je sais.

— Qui est un fantôme ?

— Cette fille.

— Quelle fille ?

Talis déjeuna avec le roi, se montra relativement aimable avec les convives inquiets, puis remonta ensuite dans le donjon pour condamner la pièce afin d'avoir la paix avec son frère.

Il trouva le livre de magie posé sur la table.

Il n'y toucha pas. Assis sur le rebord de la fenêtre, il le regarda, les yeux grands ouverts, calme. *Personne ne vient jusqu'ici*, avaient dit les gardes. *Jamais personne ne...*

Un visage apparut dans son esprit, pâle, silencieux, incroyablement insignifiant. Il la regarda entrer dans la pièce, son plateau dans les mains, l'observa qui posait ses yeux ici, là, puis sur lui, avec son visage constamment en mouvement et des yeux dont il ne pouvait se rappeler la couleur. Il se souvint brusquement qu'elle était venue un soir pour lui dire quelque chose, mais qu'elle n'avait pu parler. Elle était montée, seule, dans le noir, pour l'avertir de quelque chose.

Personne ne vient jamais ici.

— Tu es venue, toi, dit-il.

Rien de ce qui existe n'est négligeable, avait écrit Atrix Wolfe dans le

manuel.

Il laissa le livre et partit à la recherche de la fille.

Penchée sur le bord du chaudron, Shagran regardait le prince qui, dans l'eau sombre, descendait du donjon, le visage éclairé par la lumière tombant des meurtrières, puis obscurci par de soudaines ombres denses. Il ne portait pas le livre de magie. Elle l'observait avec une certaine insouciance, presque par habitude, ignorant à quel moment il tournerait la tête et découvrirait ce qu'elle avait vu. Quelques jours plus tôt, ses yeux l'avaient suivi alors qu'il chevauchait dans un bois qui semblait être le reflet de celui dont rêvait le chaudron. Comme lui, elle y cherchait des choses qu'elle ne pouvait trouver, des visages émergeant des feuilles, de la lumière. Elle l'avait vu plus tard brûler des pages déchirées dans la tour, et nourrir le feu de rituels brisés. Elle l'avait regardé s'adosser aux ombres mouvantes sur le mur, retirer ses lunettes et pleurer.

— Shagran !

La surveillante l'avait appelée pour lui confier un lourd plateau. Une soupe à l'oignon couverte d'une fine croûte de gruyère doré, une petite miche de pain brun, un carafon de vin, une tarte aux oranges dont les tranches glacées, disposées en cercles réguliers, sentaient bon le gingembre.

— Je ne trouve pas un seul volontaire pour monter.

Shagran abandonna donc son chaudron et partit vers la tour.

Personne ne l'interrogea quand elle rapporta le plateau intact. Et nul ne la questionna lorsque, les yeux encore affolés, elle ferma le manuel sous le nez d'un tournebroche et ressortit de la cuisine en le tenant sous son bras.

— Il veut sûrement récupérer son livre, supposa la surveillante.

— Ça n'a jamais marché, de toute façon, marmonna un marmiton.

À présent, le prince quittait le donjon et traversait le jardin. La lumière flottait à la surface de l'eau, taches de bleu brumeux sur les angles durs de la pierre. Il n'entra pas dans le château, mais suivit le mur extérieur, le long du chemin qu'elle avait emprunté, le petit sentier où les marguerites et les mauves poussaient dans les crevasses du rempart. Les gardes et les pages qu'il croisait paraissaient surpris de le rencontrer. Le sentier s'élargissait au coin de la bâtisse pour pénétrer dans le potager, avec ses longues plates-bandes bien

entretenues d'herbes aromatiques et de légumes, son énorme tas de bûches, sa fosse à purin fumante. Les bûcherons s'immobilisèrent en plein effort, la hache suspendue en l'air, et le regardèrent passer. Talis marchait toujours du même pas déterminé. À quelques mètres devant lui, le jardin s'arrêtait brusquement au pied d'un haut mur ombrageant des rangées de potirons et de salades. Il emprunta l'allée pierreuse qui menait à la porte des cuisines.

Shagran leva la tête en cillant. Le brouhaha et l'agitation qui régnaient derrière elle venaient de cesser net. Elle se tourna et les vit tous, cuisiniers, éminceurs, tournebroches, figés devant leurs casseroles, leurs feux, leurs volailles, les yeux rivés sur la porte. Elle se pencha, aperçut la silhouette se découpant à contre-jour dans l'embrasure et plissa de nouveau les yeux. Un mot essayait de se libérer de sa gorge. Elle se leva lentement et rencontra les yeux du prince.

La surveillante, portant son tablier à sa bouche, y étouffa un cri. Le regard du prince se posa sur elle.

— Quel est son nom ? demanda-t-il.

La surveillante lâcha son tablier et esquisssa une révérence maladroite.

— Shagran, sire, répondit-elle.

Un instant, en regardant Shagran, il resta aussi figé que tous ceux qui l'entouraient. Puis il leva la main, remonta ses lunettes. Un mot voulut se frayer un chemin entre ses lèvres, mais échoua. Il reporta son attention sur la surveillante.

— Elle ne parle pas ?

— Elle n'a jamais parlé, sire.

La surveillante se ressaisissait. Le tablier sur son cœur, elle ajouta :

— Pas une seule fois depuis qu'on l'a trouvée.

— Où ?

— Dehors, à côté du tas de bois.

Quand ?

Elle secoua la tête.

— Il y a des années, sire, souffla-t-elle. Juste après le siège de ce terrible hiver. Ce n'était qu'une petite gamine maigrichonne, tout engourdie de froid, et muette comme une éponge...

Il remonta de nouveau ses lunettes, machinalement. Tous se tournèrent vers Shagran.

— Alors, comment connaissez-vous son nom ? demanda-t-il d'une

voix rauque.

— Elle paraissait être la fille du chagrin, et le nom lui est resté.

Elle vit à ce moment ce nom s'inscrire sur le visage du prince et dans ses yeux qui brillèrent soudain derrière ses verres. Il les retira, s'essuya les joues du revers de sa manche. Un tournebroche poussa un petit cri. Tout le monde parut sortir de sa transe, comme si les larmes du prince avaient brisé quelque sortilège.

— Qui est-ce, sire ? demanda le maître queux, stupéfait. Pouvez-vous nous le dire ? Elle a récuré des casseroles ici durant toutes ces années. Et ces derniers temps, elle était en possession de votre livre, on ne sait comment. Il y a quelque chose de magique en elle...

— Oui.

Puis :

— Personne n'a jamais pensé à prévenir le roi ?

— Nous y avons pensé, bien sûr, s'empressa de répondre la surveillante. Mais vous n'étiez pas là, et elle...

— Nous savions qu'elle vous observait dans ce chaudron, renchérit le maître queux. Mais personne à part elle ne pouvait vous voir, et elle ne pouvait pas parler. Alors, le roi n'aurait finalement rien vu d'autre qu'un chaudron plein d'eau et une récurveuse muette.

— Nous avons tout de même cherché une façon de l'avertir, insista la surveillante. Mais Sa Majesté, dernièrement, était tellement... tourmentée. Elle bouillait, dirais-je, si vous me le permettez, sire, quand elle n'explosait pas carrément.

Le prince entra dans la cuisine, les yeux rivés sur Shagran. Elle le regarda, par habitude, soulagée qu'il fût hors du chaudron et devant elle. Ce qui devait arriver semblait étrangement imminent, et elle était à cent lieues de pouvoir le prévenir.

Il la considéra un long moment, en silence, immobile. La cuisine chuchota autour de lui. Rien en lui ne parlait, pas même ses yeux, devenus sombres et secrets comme le chaudron de Shagran quand ses rêves étaient sur le point de sourdre des profondeurs pour apparaître à la surface lisse de l'eau. Puis il bougea, murmura quelques mots et glissa la main sous ses lunettes pour se frotter les yeux.

— Elle est sous l'emprise d'un sortilège très puissant, reconnut-il, enchantant toute la cuisine.

La surveillante se laissa tomber sur un tabouret, s'éventant avec son tablier. Une désosseuse et une essuyeuse se poussèrent du coude en chuchotant. Eminceurs et plumeuses sortirent de sous les tables pour voir ce qui se passait. Les tournebroches sourirent, leurs yeux ardents

rivés sur lui. Cuisiniers et marmitons délaissèrent leurs sauces frémissantes. Le maître queux oublia le souper.

— Mais qui est-ce ? demanda-t-il encore. Pouvez-vous nous éclairer, sire ?

Le prince ne répondit pas. Il prit la main de Shagran. Peu habituée à être touchée, la jeune fille voulut se dérober, ignorant ce qu'il voulait. Il garda sa main tendue, offerte. Les doigts de Shagran, se retirant lentement, effleurèrent des lignes, une peau qui n'étaient pas les siennes. Elle entendit une essuyeuse soupirer. Le prince esquissa un sourire, le visage un instant détendu, avant que des pensées ne viennent en altérer de nouveau les traits.

— Je me demande... murmura-t-il, la regardant sans la voir, ainsi qu'il en avait toujours été pour elle. Je me demande si...

À présent, Shagran s'apercevait avec étonnement qu'ils la voyaient tous. Comme si elle s'était elle-même jeté un sortilège, avec sa propre magie, pour renaître. Le prince la fixa de nouveau, puis son regard la traversa de nouveau, ses pensées allant et venant dans ses yeux, son expression en constante métamorphose.

— Non, lança-t-il finalement à voix haute. Je ne veux pas en parler à Burne.

Il se tourna vers le maître queux.

— Vous le lui direz.

— Que devrai-je dire au roi, sire ? s'enquit le bonhomme ébahi.

— Où je suis parti.

— C'est-à-dire... ?

— Je retourne dans le bois.

— Le bois ?

Il frotta son sourcil hirsute avec son pouce.

— Vous allez chasser, sire ? demanda-t-il avec espoir.

— Pas dans ce bois-ci, rectifia Talis.

Le maître queux ferma brièvement les yeux.

— Sire Talis, souffla-t-il, ayez un peu de pitié pour lui. Vous venez à peine de rentrer. Il me jettera une table à la figure et me la fera cuire pour le dîner, avec les clous, les chevilles et le reste.

— Je sais, répondit Talis d'une voix étrangement douce et implacable. Mais la magie assiège de nouveau ce château, et je ne peux la combattre si j'y reste enfermé.

— Atrix Wolfe... commença le maître queux.

Il s'interrompit brutalement, le visage blême comme un masque de cire.

— Quel est le rapport entre le bois et ce qu'Atrix Wolfe a créé ? Et avec Shagran ?

— Sa magie, dit le prince.

Shagran le regardait. Elle entendait des choses, dans sa voix, comme une sauce mise à mijoter trop longtemps dans une casserole, ou un potage bouillant trop vite au lieu de frissonner. Ses doigts se refermèrent sur sa main. Il la regarda, surpris, comme si elle avait parlé. Sa voix s'éclaircit.

— Il est inutile de lui parler de ça. Ni de Shagran. Dites-lui simplement que je suis retourné dans le bois de la reine. Il sait que je ne crains rien, là-bas.

— Mais, sire... ! s'exclama le maître queux. Si ce n'est pas le cas, vous ne devez pas...

— Dites-lui que je reviendrai dès que possible.

— Mais, sire...

— Quelle reine ? s'enquit la surveillante en fixant Talis, son tablier en boule dans ses mains crispées.

Autour de lui, les bouches béaient de nouveau, les yeux s'arrondissaient, certains fixés sur lui, d'autres sur Shagran. Le visage de Talis se transforma, comme si la lueur d'une torche ou une main l'eût effleuré.

— La Reine du Bois.

Il marqua une pause, puis ajouta très doucement :

— Je vais lui ramener sa Shagran.

Alors qu'il l'entraînait dehors, la jeune fille s'arrêta sur le seuil et lança un regard en direction de son chaudron. Elle souhaitait l'emmener, comme si cette coquille de fonte dans laquelle elle avait lavé toutes les marmites du monde et ses mystères silencieux étaient une partie d'elle-même dont elle n'osait se séparer. Mais elle ignorait comment on disait "chaudron", et elle essaya de le soulever par la seule force de sa volonté, mais il refusa de bouger. Talis parut ressentir son désarroi. Il se retourna.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Montre-moi.

Elle releva les yeux vers lui, les plissa légèrement, étonnée peut-être de ce qu'elle lisait dans ses pensées. Alors, elle sentit la fonte du chaudron, forte, lourde, solide, sous sa peau, dans ses os, et sut qu'elle portait ses étranges visions en elle. L'œil noir du chaudron était son œil, il voyait. Mais, comme elle, l'ustensile était muet, et il lui fallait

formuler des mots pour Talis qui attendait patiemment, des flèches de lumière ricochant sur ses lunettes.

Elle sentit soudain quelque chose frémir dans l'écume puis monter, désireux de se déverser, d'enfreindre ses limites, de se répandre sur le feu. Elle le laissa déborder. Talis s'écarta brusquement d'elle, le souffle coupé. Un éclair avait jailli entre eux, bourdonnant furieusement, et s'était tassé près de la porte.

— Doucement, ma fille, lança anxieusement la surveillante. Le prince cherche à t'aider. Suis-le tranquillement. Personne ne te fera de mal.

Talis tendit de nouveau la main. Pâle sous la chaude lumière, il restait immobile, toutes ses pensées, sauf une, tournées vers l'intérieur. Shagran ne voulait voir que par ses yeux à lui. Elle reprenait vie. Elle voulait voir ce qu'il voyait d'elle, voir ce que signifiait son nom. Cette fois encore, pourtant, elle se drapa dans la fonte froide, implacable, qui l'apaisait. Puis elle mit enfin sa main dans celle du prince.

Il l'emmena dans un rêve. Les visages se tournaient vers lui partout où il allait, toujours avec la même question muette, comme s'ils voyaient le prince d'un œil et sa compagne de l'autre, comme s'ils ne pouvaient dire ce qu'ils voyaient vraiment. On lui amena un cheval.

Il se mit en selle, puis tendit la main à Shagran. Elle la prit et se retrouva dans ses bras, étonnée et troublée par ses visions, comme si le cheval n'avait pas été ce cheval, les bras autour d'elle, qui la maintenaient, n'avaient pas été ceux du prince. Les portes s'ouvrirent lentement. Le vert se répandait partout devant eux, le bleu se déversait pour le rejoindre, aussi loin, plus loin qu'il n'était possible d'aller.

Ils chevauchèrent vers le bois sur la colline.

Elle le reconnut presque. Ces arbres pâles, zébrés de lumière, identiques à ceux du chaudron qui n'étaient cependant qu'un reflet du vrai rêve. Cette eau qui coulait, argentée et sucrée comme le miel, parmi de vieilles racines, coulait quelque part, ailleurs, blanche comme un éclat de lune, et le cerf qui levait la tête en entendant les pas du cheval, des gouttes accrochées à ses naseaux, était blanc, et non brun. Elle sentait les mots, telles des feuilles, tomber sans cesse, sans bruit, à travers elle. Talis parlait de temps à autre. À l'écoute de la voix des arbres, elle l'entendait à peine. Peut-être parlait-il aux chênes et aux bouleaux, peut-être lui répondaient-ils. Leurs branches semblaient se pencher pour écouter, et un rayon de soleil rebondissant de feuille en feuille pour éclairer le visage de Shagran paraissait l'aveugler.

Une femme s'avança dans le jour resplendissant, s'en détacha pour venir à leur rencontre. Un instant, le prince, derrière Shagran, s'immobilisa. Puis ses mains lui parlèrent, l'aidèrent à descendre ; elle resta près de sa monture, essayant de distinguer la silhouette qui se dessinait à contre-jour. Le visage de la femme se plissa et se brouilla comme si Shagran la voyait à travers les eaux de son chaudron.

— Shagran ! s'écria enfin la femme, mais sa voix, qui effaroucha les oiseaux dans les arbres, semblait venir de très loin, et le mot lui-même, quand il parvint à Shagran, se transforma en quelque chose d'entièrement différent et inconnu.

Atrix rêvait.

La reine et sa suite poursuivaient un jeune cerf à travers bois. Le cerf était blanc comme le lait, avec des yeux de la couleur des avelines. Si les chasseurs étaient rapides, il l'était plus encore, bondissant avec une incroyable grâce par-dessus les ruisseaux, les halliers, les buissons d'égliers et de mûriers. La reine criait un mot, encore et encore ; tantôt il signifiait une chose, tantôt une autre. Le cerf ne s'arrêtait jamais, bien qu'il tournât parfois le cou en entendant la voix de la reine. Les chasseurs ne tiraient pas, car ils ne portaient pas d'arcs. Le cerf courait toujours quand Atrix se réveilla.

Le soleil commençait à se coucher, argenté derrière la brume dont le mage avait enveloppé le pic rocheux. Son voile était accroché, de jour comme de nuit, à la montagne. Même le vent le plus violent ne pouvait l'en arracher. Le tonnerre, la nuit, roulait dans ses vapeurs ; de soudaines flambées l'embrasaient, elle devenait or, pourpre, rouge sang ; des couleurs lumineuses visibles même au cœur de la nuit, il le savait, par tous ceux qui vivaient sur la montagne, et depuis l'école. C'était un avertissement : l'ombre du loup. Les mages la reconnaîtraient ; il espérait vivement que les élèves, l'imagination enflammée par les légendes du Chasseur et du Loup, ne risqueraient pas leur vie pour l'atteindre.

Il se battait depuis des années, depuis des siècles semblait-il. Il avait parfois la sensation de se battre contre le temps, ou contre la mort elle-même, contre le sein de granit de la montagne, contre le cœur immuable de la lune, contre quelque chose qu'il ne pourrait jamais vaincre, mais qu'il ne cesserait de combattre aussi longtemps qu'il existerait. D'autres fois, il avait l'impression de lutter simplement contre son ombre, car son adversaire s'accrochait à chacun de ses mouvements, à chacune de ses pensées. Ce qu'il avait entraperçu de l'époux de la reine n'avait été que l'apparition fugace d'un fantôme, un fragment de souvenir, car le Chasseur ne donnait à Atrix rien de plus de lui-même que tous ces visages nus dans le Champ du Chasseur, et il ne parlait pas.

La nuit tomba au-delà de la brume. Atrix se fondit dans la pierre et attendit.

Il a le pouvoir du bois, avait dit la reine. Il ne mourra pas comme

meurent les humains.

Le pouvoir du chêne, du cerf roux et du ruisseau... le pouvoir du bois de la reine, dont Atrix avait à peine entrevu l'existence. Il songea, tandis qu'il attendait que les chiens du Chasseur le flairaient, que le feu brûlant dans ses cornes pourrait débusquer son ombre dans la pierre. Il connaissait les formes du chêne, du cerf et de l'eau dans le monde humain. Mais le chêne, dans le bois de la reine, était enraciné dans un pouvoir différent. Il offrait une autre prise au temps et au souvenir. Le chasseur au visage en feuilles de chêne, dans la suite de la reine, s'était tourné vers lui, et il avait senti la foudre frapper son cœur. Il pouvait créer la lumière par la pensée, mais ne pouvait arracher la foudre du ciel, la laisser se fendre, se ramifier et s'ancrer dans son corps, l'emprisonner et la laisser chanter silencieusement comme la sève jusqu'à ce qu'il ait besoin d'elle.

Ilyos le pouvait, mais où se trouvait-il ? À l'intérieur du monstre, pour faire usage de ses pouvoirs ? L'époux de la reine avait été dévoré par la lune noire ; les cornes ardentes étaient ses os. Le Chasseur avait tué sa mémoire, à l'exception de son nom et d'un fugace instant de lumière dans le bois.

Ilyios, songea Atrix, et le rocher dans lequel il se cachait se fracassa.

Il tenta alors de trouver une faille dans le temps, une lézarde dans l'esprit du Chasseur, pour découvrir les souvenirs de la Reine du Bois. Un enchevêtrement de rameaux de chêne, un éclair de vert, ce fut tout ce qu'il aperçut avant que le Chasseur, furieux, ne le jette dans le vent, sur le flanc de la montagne. Rudoyé par les violentes bourrasques, il prit la forme d'un corbeau et, se retournant, vit le monstre à travers un œil aussi noir que la lune entre ses cornes. Il l'observait. *Je te connais*, disait son silence. *Je suis toi. Le corbeau et la lune noire. Je suis toi.*

Une bande de freux aux yeux comme des lunes blanches et aux griffes en os s'envola de l'endroit où il se prouvait. Atrix tomba parmi eux telle une flamme noire, et dans l'esprit du Chasseur alors qu'il les façonnait et les libérait.

Une masse de plumes bruissant dans l'obscurité emplissait son esprit ; une forme floue y apparaissait, immobile, mais pas tout à fait morte. Rien de plus : pas de chêne, pas de vert si translucide que les feuilles semblaient faites de lumière. Rien que des corbeaux dans le noir, silencieux, mais toujours en mouvement, et l'ombre du cœur s'insinuant lentement dans la neige. Atrix reconnut ce fragment de passé ; il en avait tissé son sortilège. Un corbeau leva la tête, le regarda, comme il l'avait fait dans le champ.

C'est tout, dit son œil brillant.

Désespéré, Atrix sentit soudain l'attention du Chasseur peser sur lui. Les freux s'éparpillèrent, balayés par une furieuse bourrasque glacée. Atrix s'envola avec eux, arrachant son esprit aux pensées du Chasseur, et devint fil de lumière sur le chemin du vent. Le feu d'Ilyos l'illumina, fin cheveu d'or dans la brume. Les flammes s'avancèrent vers lui ; il se laissa tomber dans les ombres au milieu des blocs de pierre brisée au sommet du mont, devint ombre lui-même. Un chien surgit de nulle part, ses griffes labourant les ténèbres, projetant des lambeaux d'obscurité dans le vent. Atrix se fondit dans la pierre. D'autres chiens flairèrent l'homme, ou la magie, dans le granit, et l'acculèrent. Leurs hurlements, trop aigus pour être perçus par les humains, ébranlèrent les roches jusqu'à ce qu'elles se brisent, roulent et provoquent une avalanche ronflante sur le flanc de la montagne. Atrix, entraîné dans leur chute et craignant pour l'école en contrebas, tissa un filet sur leur passage, et brisa l'impétueux courant. Les derniers blocs déboulant à une vitesse vertigineuse s'écrasèrent contre les premiers, brutalement arrêtés dans leur course. Il les pulvérisa comme du verre. Une fine marée de tessons de granit et de cailloux vint s'échouer à la lisière de la brume.

Étendu parmi les éclats de pierre, incapable de penser, épuisé, il prit plus de volume qu'il ne l'aurait souhaité. Un nuage noir s'abattit sur lui ; il respira des plumes, les vit, les sentit partout autour de lui, l'espace d'une seconde, tandis que les vents hivernaux du Champ du Chasseur pleuraient à ses oreilles.

C'est tout, dirent les corbeaux, et une griffe de ténèbres lui poignarda l'œil, puis le cœur.

Il se retrancha dans un caillou, puis roula entre les pierres brisées. Lorsqu'il sentit la terre, il s'y coula comme dans de l'eau, profondément, jusqu'à ce qu'il découvre un ruisseau secret et s'y glisse, se laissant porter dans l'obscurité. Bientôt, il respira la résine, le pin et ses sombres souches assoiffées. Il remonta le rets de racinés jusque dans la nuit, et se sépara de l'arbre à l'orée de la forêt.

Le Chasseur l'attendait.

La silhouette massive, sombre, couronnée de cornes et de feu, avec la lune incandescente au-dessus de sa tête et la meute noire tournant follement autour d'elle, paraissait quelque chose d'ancestral, d'indomptable, quelque chose venu d'un ailleurs hors du jour, du temps et de la nuit, et qu'il aurait contribué à rappeler à la vie. Il soutint le regard du monstre, las, exténué, et demanda, parce qu'il ne savait que demander d'autre :

— Qu'es-tu ? Es-tu seulement ce que j'ai créé, cette nuit-là, dans le Champ du Chasseur, ou es-tu quelque chose qui n'a jamais été créé et

ne mourra jamais ?

Le Chasseur ne bougea pas, ne répondit pas, les yeux aussi muets et lointains que la lune, comme s'il attendait une autre question. Atrix, reprenant espoir, ajouta :

— Je ne peux pas te laisser me tuer. J'ai promis à la Reine du Bois de retrouver Shagran.

Le monde parut exploser autour de lui. Il s'enfuit de nouveau sous la brume. Si vite qu'il filât, les chiens hurlants, le rattrapaient, quelle que fût la forme qu'il empruntait, la lune noire le voyait, jusqu'à ce que la vraie lune se cachât finalement derrière la montagne, et que l'Ombre du Loup se fît translucide et silencieuse sur la pierre brisée.

Il rêva de nouveau : l'agile cerf blanc, les chasseurs sans armes, la reine criant un mot, toujours le même, et qui pourtant changeait constamment. Le cerf franchissait un ruisseau d'un bond quand quelqu'un lui toucha l'épaule.

Il disparut alors même qu'il s'éveillait. D'un peu plus haut, quelque part dans les airs, il aperçut Talis, agenouillé sur la pierre où il était encore une seconde plus tôt, qui le cherchait, perplexe. Le prince sursauta devant le brusque éclair de peur et de colère qui zébra l'air juste avant qu'Atrix n'apparaisse.

— Talis !

Il agrippa le prince, le remit sur ses pieds.

— Que fais-tu ici ? Je t'ai laissé en sécurité à Pelucir.

— Je suis venu par le bois de la reine. Atrix, elle a besoin de vous...

— Que fais-tu ici ? répéta le mage. Elle-même t'a renvoyé chez toi. Ne peux-tu rester avec Burne au moins jusqu'à ce que j'en aie terminé ici ?

— Atrix, j'ai trouvé Shagran.

Ces mots n'avaient aucune signification pour le mage. Shagran était un rêve, un mystère, un problème à résoudre dans le futur, s'il en avait encore un.

— J'ai trouvé Shagran, Atrix, insista Talis. Et votre livre. Elle était dans la cuisine depuis tout ce temps, jusqu'au jour où elle a pris le livre dans le donjon et où elle a commencé à apprendre la magie. Je ne sais pas pourquoi, ni comment elle savait qu'il était là-haut... elle ne peut pas parler. Elle a besoin de votre aide. Elle se rappelle à peine le bois et n'a pas l'air de comprendre la reine... Elle doit être sous l'emprise d'un sortilège. Le vôtre. Votre magie l'a changée, cette nuit-là, dans le Champ du Chasseur. Je ne sais pas comment, mais c'est un fait...

Atrix le lâcha, s'assit lentement sur le rocher. Pour une fois, les vents ne lui apportaient ni force ni réconfort ; il arc-bouta sa frêle forme humaine contre eux en frissonnant.

— Elle a trouvé mon livre ? dit-il, étonné. D'abord toi, puis elle...

— Elle l'avait caché dans la cuisine.

Il s'interrompit pour dévisager Atrix.

— Vous êtes en piteux état, reprit-il sombrement en faisant glisser un sac de son épaule. La reine a pensé que vous pourriez avoir faim.

Atrix secoua la tête, trop épuisé pour manger. Talis ouvrit le sac, en sortit du pain, de la viande et du vin. Le vin, quand il déboucha la bouteille, avait un parfum de soirée printanière lourde de senteurs de fraises et de résine. Atrix le prit en silence et but. Il regarda le soleil qui déclinait sur l'horizon.

— Je ne peux pas partir, dit-il.

Talis enveloppa un morceau de sanglier rôti dans une tranche de pain et le lui donna. Il attendit qu'Atrix en ait mangé la moitié avant de répondre.

— Si vous mourez ici, dit-il, personne ne pourra aider Shagran. La reine dit que vous devez venir maintenant. — Vous pourrez être de retour avant que la lune se lève.

Atrix prit une autre bouchée. Rien ne semblait s'y opposer. Le soleil était assez haut pour lui permettre d'abandonner le mont quelque temps. Il acquiesça d'un hochement de tête sans cesser de mâcher. Le regard de Talis fut attiré par l'étrange vide qui s'était fait autour de lui.

— Je croyais... j'avais l'impression qu'il y avait plus de pics, par ici ?

— Ils ont été brisés.

Il reprit du vin, et vit Talis le regarder fixement, choqué, livide, lui tendant le reste du pain et de la viande.

— Atrix... vous allez mourir ici ?

— Je ne sais pas.

Il garda le silence un instant, les yeux dans le vague.

— À quoi ressemble-t-elle ? demanda-t-il enfin. Shagran ?

— À quelqu'un qui récure des casseroles dans une cuisine depuis vingt ans.

Il esquissa un mince sourire.

— On ne la voit pas. Personne ne l'a jamais remarquée. Mais ça

faisait partie de votre magie, je pense... On peut la regarder en face sans percevoir la couleur de ses yeux, et son visage change constamment, comme si le vent s'amusait toujours à le refaçonner. Elle n'a jamais prononcé un seul mot. Mais ses yeux commencent à parler. Elle peut me transmettre ses pensées. Quand je suis sorti de la cuisine avec elle, elle m'a laissé lui prendre la main. Et puis, sans raison apparente, mais peut-être que je lui avais fait peur, elle a lancé un éclair entre nous qui a failli mettre le feu au tas de bois.

Il s'interrompt, et répondit enfin à la question d'Atrix.

— Ses cheveux sont de la couleur de la cire. Du moins, je crois... Ses yeux... je ne sais toujours pas.

Il se tut de nouveau, jeta un caillou dans le vide.

— Elle m'arrive à peine à l'épaule. Je pensais que de savoir, pour Ilyos, rendrait le combat plus facile.

Atrix secoua la tête, regardant à travers sa brume les arbres qui dévalaient la montagne. Loin de là, sur une arête du mont, à l'endroit où il avait prononcé le nom de Shagran, il pouvait voir un fouillis de troncs éventrés, abattus, ouvrant une profonde blessure dans la forêt.

— Il est... enfin, ce qu'il reste de lui est furieux contre moi. Mais il y a autre chose...

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Essayez. Essayez de me le dire, implora Talis, les yeux immobiles derrière ses lunettes.

— Pourquoi veux-tu l'entendre ?

— Parce que je ne veux pas commettre votre erreur.

Atrix cilla. Il sentit de nouveau les vents, durs, douloureusement froids.

— Non, dit-il d'une voix sourde. C'est ce qu'Hedrix m'a demandé, la nuit où il m'a appris que tu avais mon livre. Il pensait que j'aurais dû écrire la vérité sur le Champ du Chasseur, afin que les autres mages puissent en tirer la leçon. Mais au lieu de cela, comme tu l'as vu, j'ai menti.

Talis se taisait. Il se leva soudain, retira sa cape et la posa, en luttant contre le vent, sur les épaules du mage.

— C'est effrayant, dit-il finalement, si bas qu'Atrix l'entendit à peine, de savoir que quelqu'un d'aussi puissant, expérimenté et sage que vous a pu bafouer à ce point tout ce qu'on nous a enseigné.

— *Srevne*, murmura Atrix. L'autre visage du pouvoir. Et pourtant,

ce n'est pas tout... Si c'était tout...

— Tout quoi ?

— Tout ce que je combats. Il semble y avoir une force par-delà la guerre et le bois, une force que j'ai réveillée... J'ignore ce qu'elle est. Quelque chose de séculaire, d'immuable, que je ne reconnais pas et ne peux pas nommer...

Talis déglutit, la gorge sèche, et remonta ses lunettes.

— La mort ?

— Non.

— Alors, ce n'est pas la mort ?

— Non, répéta Atrix.

— *Srevne*, dit Talis, d'une voix heurtée.

Ses mains tombèrent soudain sur les épaules d'Atrix qui les sentit trembler.

— C'est votre sortilège. Si ce n'est pas la mort, alors c'est la vie. Peut-être est-ce cela que vous combattez, Atrix Wolfe. Pas la mort, mais la vie.

Atrix se leva. Il grelottait de nouveau, non de froid, mais sous l'effet d'une soudaine et obsédante vision. La silhouette dissimulée sous les ailes des corbeaux, aveugle, immobile, mais encore en vie. Que cachaient les ailes ? Un guerrier inconnu du Champ du Chasseur ?

Ou lui-même ?

Il murmura, sans voir Talis, ni la montagne, ni quoi que ce fût de Chaumenard, il ne voyait rien que la nuit sur un champ de Pelucir balayé par les impitoyables vents hivernaux sortis de sa mémoire pour l'ébranler :

— Je ne peux voir ni le passé ni le futur au-delà de cette nuit. Le temps s'est arrêté là. Le Loup Blanc a cessé d'exister. Je ne peux voir derrière le visage du Chasseur. Il a pris la forme de mon pouvoir et je ne peux rien y changer.

— Pourquoi l'avez-vous créé ? murmura Talis.

— J'essayais de mettre un terme au siège. D'inciter Riven de Kardeth à battre en retraite. De protéger Pelucir et Chaumenard. C'est tout. Et j'ai réussi tout cela. Mais pour y parvenir, je me suis transformé en quelque chose de plus terrible encore que l'armée de Kardeth.

Et c'est contre cela que je me bats maintenant, contre cette chose que je semble impuissant à vaincre.

Il s'interrompit pour regarder Talis, se demandant jusqu'à quel

point il comprenait.

— J'ai pris la forme de ce que je voyais dans le Champ du Chasseur, mais j'ignore à présent comment transformer les contours de la mort.

Talis retint son souffle ; Atrix ne pouvait déchiffrer son expression derrière ses lunettes.

— Vous devez trouver un moyen, dit-il, la voix altérée. Atrix Wolfe... vous ne pouvez pas mourir ici et nous laisser avec le Chasseur. Et vous ne pouvez pas non plus mourir entre les mains de Burne. Les rois de Pelucir ne tuent pas les grands mages de Chaumenard. Votre ombre retomberait sur nous. Votre mort hanterait Burne jusqu'à son dernier jour. Il faut que vous trouviez un autre moyen.

Ses yeux, derrière les lunettes, brillaient, sous la morsure glaciale du vent, à moins que ce ne fût l'ombre de la tristesse. Il tendit la main, la posa doucement sur Atrix.

— Vous devez trouver le moyen de vivre.

Atrix suivit Talis, bien qu'il ne pût voir ce que voyait le prince, qui le conduisit sans hésiter à travers la brume à l'endroit où le voile se délitait pour céder la place au bois vert. Peut-être, songea-t-il, l'enchantement résidait-il en Talis. Son cœur, poussé par son désir, trouvait le chemin du bois quand la reine l'appelait.

Elle les attendait, sa fille à côté d'elle. Atrix, atterré, réprima un gémissement en la voyant, car il n'aurait pu imaginer sortilège plus cruel.

Elle était petite, ainsi que Talis le lui avait dit, et très maigre, pieds nus, vêtue d'une robe sans forme, sans couleur. Ses yeux se rétrécirent en le regardant, comme si elle ne le percevait que vaguement au travers d'un vent chargé de neige. Bien qu'ils fussent colorés, l'œil ne pouvait en retenir la teinte. Rien en elle ne captait l'attention, car sitôt que l'on se concentrait sur son visage, ses traits s'altéraient, s'estompaient.

Mais elle possédait le pouvoir de son père.

— Shagran, lui dit le mage, je m'appelle Atrix Wolfe.

Il ressentit la réaction fascinante que provoqua l'énoncé de son nom, l'œil interne du pouvoir. Il tourna les yeux vers la reine. Elle tenait fermement la main de Shagran dans la sienne. Son visage, contrairement à celui de sa fille, était inoubliable et, à cet instant, aussi immuable que la pierre.

— Elle ne me reconnaît pas, dit-elle.

— Elle vous reconnaîtra, assura-t-il calmement. Elle se souvient de moi. Elle a un pouvoir très puissant qui pourrait devenir incontrôlé quand elle se rappellera cette nuit. Il sera dirigé contre moi. Mais vous risquez d'être blessée si vous ne la lâchez pas.

Ses lèvres se pincèrent. Ses yeux étaient froids comme les étoiles d'un ciel d'hiver.

— Je refuse de me séparer d'elle à nouveau. Faites ce pour quoi vous êtes ici.

Il inclina la tête. Puis il posa très doucement les mains sur les épaules de Shagran, afin de canaliser le flux de son pouvoir indompté, et chercha son regard. Ses yeux voyaient et ne voyaient pas. Leur couleur semblait fuir sans cesse. Ses lèvres bougeaient sans émettre le moindre son, mais elles formaient son nom.

— Oui, dit-il. Shagran...

Alors, les vents de Chaumenard parurent s'engouffrer dans le bois, dépouillant les arbres de leurs feuilles, arrachant les rameaux. Les oiseaux luttèrent en criant contre ce souffle puissant. La reine hurla et attira Shagran contre elle, le regard rivé sur ce qui chevauchait les vents et pénétrait dans son bois.

— Shagran ! cria le Chasseur, et autour de lui la foudre embrasa les branches des chênes séculaires.

Shagran libéra sa main de celle de*la reine et courut vers le Chasseur.

Un instant, elle resta face à lui, dans la neige. Les vents hurlaient autour d'eux comme des loups, la flamme de ses cornes traçait un large sillage incandescent, la lune noire se levait au-dessus du feu, suspendue dans une brume lumineuse. Un mot emplissait la bouche de Shagran, qui le désignait, lui. Elle le savait, mais ne parvenait pas à trouver le moyen de le dire, et ne pouvait le découvrir dans ce visage sauvage, masqué, couronné de feu et de cornes. Des voix l'appelaient dans le rugissement des vents alors qu'il s'avançait vers elle – les cris des oiseaux apeurés qui s'enfuyaient.

Shagran.

Trouvée, songea-t-elle, fascinée par les yeux du Chasseur. *Trouvée*. Et alors que fondaient les neiges mémorielles et qu'une vive clarté se répandait sur eux, elle se sentit à la fois émerveillée et fébrile devant son visage aussi muet que le sien, comme si ni lui ni elle n'avait sa place dans cette lumière tombante, dans ce bois.

Shagran ! cria un oiseau. Et, de nouveau, la voix du prince :

— Shagran !

Elle se tourna brusquement. Talis se tenait sous un des chênes fumants. La lumière courait comme un être vivant derrière lui, dans l'arbre, à travers chaque branche, chaque feuille. De ses racines, sous le sol, sourdait une étrange trame flamboyante. Ses lunettes brillaient, semblaient jeter des éclairs à Shagran, au Chasseur, à Atrix, qui disparut soudainement dans un éclair aveuglant, à la reine, qui, immobile, envoûtée, fixait le Chasseur, des larmes dures comme des éclats de diamant sur les joues.

— Shagran ! appelait désespérément Talis tandis que les chiens noirs affluaient autour d'elle, et qu'elle sentait leur haleine chaude sur sa peau.

Ses lunettes étincelèrent encore, et elle retint son souffle, horrifiée.

Les chiens l'entouraient, désormais, silencieux, dangereux, prêts d'exploser sous la forte luminosité. Talis, qui avançait avec une lenteur étrange, comme au ralenti, décrocha un fil de lumière du chêne et le tint entre ses doigts. Ses yeux se portèrent sur le Chasseur.

Il leva la main.

Un éclair transperça Shagran comme si elle était un chêne frappé par le pouvoir et qui s'embrasait. Sa gorge bougea ; sons et formes entremêlés luttèrent pour en sortir. Quelque chose parvint à se libérer, tomba de sa bouche, mais ce n'était qu'un joyau de lumière. La main de Talis décrivit un arc dans l'air et s'arrêta. La clarté s'infiltra dans ses doigts, flamboya dans sa main. Un petit oiseau noir sortit de la bouche de Shagran et s'envola, effrayé, criant son nom dans son propre langage. Des larmes, dures et froides comme la glace inondèrent son visage. Puis le Chasseur décocha une flèche de feu blanc à Talis, et elle ressentit quelque chose qui n'était ni oiseau ni joyau, quelque chose qui s'arrachait de son souffle, de son sang, de son cœur, et prenait la forme du seul mot qu'elle connaissait.

— Shagran ! cria-t-elle, et Talis tourna vivement la tête vers elle.

Le feu du Chasseur frappa le bord de ses lunettes et en brisa un verre.

La puissance du coup le rejeta contre l'arbre et il glissa mollement à terre. Le chêne tissa un voile lumineux autour de lui. Ses racines tendirent leurs extrémités fourchues pour l'agripper, le maintenir fermement au sol. Il frissonna, son visage aveuglé tourné vers le Chasseur, puis s'immobilisa.

Atrix apparut alors à son côté, agenouillé, une main sur lui, l'autre tendue vers le Chasseur dont les chiens effectuaient une sombre ronde autour de l'arbre. Le monstre, les yeux fixés sur le prince allongé, s'avavançait aussi inexorablement que la nuit, la main de nouveau brandie, les sabots de son cheval se frayant résolument un chemin vers le mage et le prince, comme si ce qui se trouvait devant lui n'avait pas plus de substance que l'air. Un autre mot s'extirpa du cœur de Shagran, né de la nécessité et de la mémoire d'une rude nuit d'hiver.

— Père ! hurla-t-elle.

Le cheval se cabra devant elle. Elle vit soudain un enchevêtrement de ciel, d'arbres embrasés et de sabots qui retombèrent enfin avec un bruit sourd en l'évitant. Le cheval se figea, comme statufié. Elle regarda le visage de son père poindre sous celui du Chasseur. Elle vit ses yeux changer de couleur, le noir s'effacer devant la poussière d'or éclatante. Elle sentit alors son propre visage se transformer, sentit des expressions perdues frémir sur ses traits et les refaçonner tandis que le Chasseur les découvrait aux confins de sa mémoire. L'homme reporta finalement son regard sur la reine dont les larmes de diamant fondaient à présent, traçant sur ses joues des sillons incandescents.

— Shagran, dit-elle. Ilyos.

Il poussa un cri qui aurait pu sortir du cœur déchiré d'un chêne millénaire. Son regard balaya la cime des arbres. Le voile scintillant des éclairs se résorba en eux. Il leva la main. Une brume couleur de feuille et de lumière se concentra autour d'eux et ils se retrouvèrent dans un bois secret né de leurs souvenirs.

Il se pencha prudemment sous le poids des cornes ardentes. Sa main tremblante toucha le visage de Shagran.

Il soupira son nom. Elle ferma les yeux et goûta sa caresse, la même que dans un autre temps, un jour d'été éternel.

— Je peux les dire, maintenant, murmura-t-elle. Tous les mots que tu m'as enseignés avant que j'apprenne le chagrin.

Il laissa échapper un autre cri sourd, un mot sans forme qui parlait de malheur. Sa main la quitta pour se tendre vers la reine qui s'avavançait à côté de sa fille. Il arrêta ses larmes du bout des doigts.

— Tu pleures, dit-il, la voix cassée. Tu n'as jamais pu pleurer, avant.

Elle prit sa main dans la sienne, la porta à ses yeux, à ses lèvres.

— J'ai appris, dit-elle dans sa paume.

Sans le lâcher, la reine attira Shagran contre elle, l'étreignit, essuyant ses larmes dans ses cheveux. Shagran tendit les mains, saisit la cape de son père, s'y accrocha, ses yeux passant d'un visage à l'autre alors qu'elle voyait l'étrange passé se déployer devant elle, du bois vert à la cuisine, de la cuisine au bois, enfant de la reine et de son époux, puis enfant de personne, et à présent enfant du Chasseur.

— Je t'ai vu, lui dit-elle, sentant les larmes mouiller ses joues. Dans mon chaudron. Dans mes rêves. *Srevne*, me disais-tu. Tes yeux m'avaient retrouvée.

Il secoua la tête.

— Une partie de moi seulement. Celle qui essayait de revenir, depuis toujours.

Il se tut de nouveau, luttant contre son propre passé dont elle vit les ombres obscurcir les yeux, les traits de son père.

— Je ne te voyais même pas, murmura-t-il. Tu n'étais rien pour moi. Personne que je puisse haïr. Et puis tu as parlé, et rappelé à la vie ce que tu avais aimé.

— C'est alors que tu as changé.

La reine caressa les cheveux de Shagran, puis l'étreignit à nouveau. Shagran rencontra son regard, se rappelant sa voix, sa tendresse, se rappelant qu'elle avait cru, il y avait si longtemps, posséder tout cela pour l'éternité.

— Tu n'étais qu'un pâle petit fantôme, incapable de prononcer un mot, qui ne se souvenait pas de moi... et puis tu as parlé et brisé le sortilège du mage.

Shagran se tourna soudain pour regarder derrière elle. La brume de son père enveloppait passé et avenir. Le chagrin se consumait, elle le comprit alors, comme du petit bois sec, comme de l'eau bouillante.

— Il le fallait, répondit-elle.

Les mots étaient douloureux dans sa gorge.

— Je t'ai vu tuer le prince Talis, un jour, dans mon chaudron. J'ai essayé d'apprendre à parler, pour l'avertir. Il n'y avait que les mots pour décrire les images qui m'étaient apparues.

— Le prince Talis...

— Il a été bon pour moi.

Elle éprouva de nouveau le goût de la douleur qui semblait liée au langage.

— Ses yeux m'ont vue. "Mort" était le dernier mot que tu m'aies enseigné.

Il détourna la tête.

— C'est le seul mot que je connaisse désormais.

— Ilyos, insista la reine.

Il baissa de nouveau les yeux vers elle. Les terribles ténèbres s'estompaient peu à peu de son regard.

— Ilyos, reste avec nous. Tu as retrouvé mon bois. Tu nous as retrouvées. Reste.

— C'est un rêve, assura-t-il d'un ton las. Ce n'est qu'un rêve. Je suis la création d'Atrix Wolfe. Si je pouvais rester – si je parvenais à me délivrer de son sortilège pour rester –, je brûlerais de nouveau ces bois de mon passé. Je suis né cette nuit-là. Les mains du Chasseur sont les miennes, ces chiens et ces cornes ardentes sont les miens. Je suis mort cette nuit-là. Il ne reste plus d'Ilyos qu'un souvenir.

Sa voix s'affaiblit. Il la regarda, se rappela. Le visage de la reine s'apaisa, ses larmes séchèrent. Shagran sentit quelque chose s'éveiller en elle, un mot qui grandissait, un mot secret, très puissant.

Reste, implora doucement la reine. Si tu n'es plus qu'un souvenir, alors reste. Ici, parmi les miens.

Sur le point de répondre, il s'arrêta. Les mots passèrent entre eux, invisibles, silencieux. Il se mit à trembler ; la main de la reine se resserra sur la sienne.

— Reste, répéta-t-elle.

Mais Shagran entendait d'autres choses, le langage mystérieux qui perçait sous les mots. La reine s'accrochait à elle et à lui, ses yeux se posant alternativement sur l'un et l'autre visage, cueillant des souvenirs comme on cueille des fleurs. Ses traits soudain devinrent flous, l'ivoire en fondit sous le feu du regard de sa fille.

— Comment ai-je pu t'oublier ? Comment ai-je pu te voir et ne pas te reconnaître ?

— Je ne t'ai jamais oubliée, moi ! s'exclama la reine avec force. Pas même le temps d'un souffle. Pas même le temps d'un rêve.

Elle regarda de nouveau son époux couronné de feu, emprisonné dans sa nuit.

— Elle a brisé le sortilège jeté par le mage sur elle et sur toi. Elle a hérité de ton pouvoir.

Il inspira silencieusement.

— C'est ce que tu veux ?

— Oui.

Une larme tomba, scintillant dans la lumière, entre eux.

— Oui, dit-elle encore. Je te veux ici, dans mes pensées, dans mon bois. Tu t'es battu pour vaincre le mage et nous revoir. Ton pouvoir est encore puissant. Libère-toi. Pour moi. Et pour toi.

Le visage d'Ilyos s'apaisa. La reine et lui se regardèrent, immobiles, jusqu'à ce que le bois vert et la lumière dorée parussent se confondre avec le monde lové dans la mémoire de Shagran, éternel et intemporel. Il relâcha finalement la main de sa femme, effleura ses lèvres du bout des doigts.

Puis, tournant la tête vers Shagran :

— Je croyais savoir ce qu'était le chagrin, mais c'est à présent que je dois vous quitter, je sais.

La fumée des arbres brûlant autour d'eux diapra d'argent la riche lumière qui les enveloppait. Atrix était agenouillé au pied du chêne, les yeux fermés, ses mains retenant vainement les liens vivants, nouveaux, qui maintenaient Talis à terre. Le corps du prince semblait disparaître dans l'écheveau des racines. Le sol s'effritait lentement sous lui, s'ouvrant sur les ténèbres tapies en bas de l'arbre. Un mot jaillit de la gorge de Shagran. Le mage, désespéré, leva vivement la tête. Un instant, le visage démasqué du Chasseur, l'époux de la reine aux cheveux pâles, le frappa. Puis il se leva prestement, alors que le Chasseur, sa meute bondissant autour de lui, s'élançait sur sa monture comme pour le renverser, et le prince derrière lui, et le chêne lui-même.

Atrix tendit la main avant que le flot noir des chiens ne déferle sur lui.

— Ilyos ! cria-t-il. Attends...

L'époux de la reine ne l'écouta pas. Le mage devint feu et entoura le chêne d'un cercle de flammes dont il protégea Talis. Shagran, courant derrière les chiens, se jeta dans le brasier qui les retenait. Il ne semblait plus guère y avoir de différence entre le mage et ce qui brûlait sous une casserole fumante. Son esprit se coula dans le feu. Elle entendit sa voix, son secret, son langage ailé. Les racines du chêne, sous ses pieds nus, se rétractèrent sous elle comme si elle aussi brûlait. Elle secoua ses cheveux pour en chasser les flammèches et s'agenouilla près de Talis. Une racine bougea. Il s'enfonça un peu plus profondément dans la terre.

Il gémit – on eût dit qu'il se sentait succomber – et Shagran se figea. Elle baissa les yeux vers lui. Son cœur résonnait à ses tempes.

— Talis, dit-elle, mais il ne répondit pas.

Elle agrippa désespérément les racines qui l'entravaient et entendit la voix lointaine, ancestrale, du chêne :

... Trouble dans le bois... os dans l'arbre, tenir profondément, tenir fermement, os dans le bois, souffle dans le feu, profondément, os dans la racine, os dans le bois, humain dans les rêves... tenir les os et les rêves profondément dans les racines...

— Non, lui dit-elle.

Au-delà du feu, elle entendit le cri rauque d'un chien. Le sol trembla.

— Je veux cet humain. Tu n'en as aucun usage.

Je dois l'enterrer profondément, là où nul œil d'homme ne regardera jamais.

Une racine se resserra sur le torse de Talis. Il grimaça, happant un air trop lourd à respirer. Des gouttes de transpiration roulèrent sur son visage. Elle effleura doucement sa joue. Sous le verre brisé, du sang séché apparaissait autour de son œil ; l'autre s'ouvrit, la fixa sans paraître la voir. Elle se tourna de nouveau vers l'arbre, et de la voix et des mains, fermes en dépit de sa frayeur, flatta le tronc du seigneur Chêne comme s'il se fût agi d'un éminceur en pleurs ou d'un chien des cuisines.

— Je suis Shagran, fille de la Reine du Bois, et je veux reprendre cet humain. Que puis-je te donner en échange ?

Le feu flambait trop près. Et elle le repoussa comme s'il n'était qu'une tapisserie gonflée par le vent. Il s'apaisa. Le chêne resta

silencieux, au contraire du bois et des flammes qui ronronnaient familièrement. Elle fit une autre tentative.

— Dis-moi ce que je peux te promettre. Tir es très vieux, et il est trop jeune pour mourir enterré. Tous ses rêves seront trop jeunes.

Il m'a été donné...

— Je demanderai à la reine de venir s'asseoir sur tes racines et de peigner ses longs cheveux en chantant...

Les mots venaient d'une comptine, elle s'en souvenait. En la disant, elle entendait la reine la lui chanter. Les racines de l'arbre frémissaient.

La reine.

— Elle viendra, si je le lui demande...

La Reine du Bois.

— Elle viendra avec sa couronne d'or et son peigne doré, et elle chantera pour toi, et elle tressera tes feuilles dans sa chevelure.

La Reine du Bois...

Les racines autour de Talis relâchèrent leur emprise et commencèrent à s'écarter de lui, à s'enfouir de nouveau dans la terre. Le prince se débattit, murmurant des mots incohérents, tentant de s'asseoir et de remonter ses lunettes en même temps. Celles-ci glissèrent de sa main tremblante, tombèrent. Le sang qui baignait son œil roula sur sa joue. Il l'essuya de sa manche et cligna des paupières, distinguant enfin Shagran à travers l'air brûlant.

— Shagran ? demanda-t-il, hésitant comme si l'anneau de feu, aveuglant, "opérait des changements tels sur son visage qu'il ne la reconnaissait plus.

Mais sa main, elle, la reconnaissait. Ses doigts trouvèrent son poignet et se refermèrent sur lui.

— Shagran ?

— Oui.

Il chercha ses lunettes à tâtons afin de la voir plus distinctement, puis baissa la tête. Le verre brisé qui lui rappelait sa sombre vision avait rendu Shagran muette. Il semblait y avoir soudain trop de choses à dire, et de nouveau les mots se dérobaient. Elle porta la main à sa bouche.

— J'ai cru qu'il vous avait tué.

— Il a bien failli.

— Dans mon chaudron, je vous voyais mourir.

Il chaussa ses lunettes, la regarda. Les mots montèrent de sa gorge,

franchirent ses lèvres.

— Tu as vu cela ?

— Dans mon chaudron, oui. J'ai vu le... j'ai vu mon père. J'ai vu tout ce qui est arrivé. Mais je ne pouvais pas le dire. Je suis allée vous trouver, mais je ne pouvais pas parler.

Des larmes, plus chaudes que le feu, lui brûlèrent les yeux. Elle se sentit vaciller. Il la regardait, les doigts toujours serrés sur son poignet.

— Il fallait que je le dise, mais je ne savais dire que mon nom...

— Je t'ai entendue, dit-il, la voix altérée.

Il la prit par les épaules, l'attira contre lui, si près qu'il sentait les battements de son cœur, son souffle sur ses cheveux.

— Tu apprenais la magie dans la cuisine pour me sauver ?

— Vous étiez gentil avec moi, répondit-elle.

Il gémit, de surprise ou de douleur. Son étreinte se resserra.

— Je n'ai rien fait qui...

— Vos yeux me voyaient.

Elle s'interrompit, rencontrant son étrange regard.

— Personne ne me voyait jamais, murmura-t-elle. Ils voyaient une casserole sale ou une marmite propre. Et c'est comme ça que je me voyais aussi. Je ne me rappelais pas d'où venaient les mots. Je n'en ai jamais eu besoin jusqu'à ce que je voie le Chasseur... jusqu'à ce que je voie la mort...

Elle s'écarta brusquement de lui, emportée par ses souvenirs.

— Et je voyais quelqu'un d'autre dans le chaudron, qui criait pour vous prévenir. Mais je ne comprenais pas que... je n'ai jamais compris qui elle était ni quel mot elle criait jusqu'à maintenant.

Un magma inarticulé s'échappa de la bouche de Talis.

— Elle criait "Chagrin !", souffla-t-il enfin.

Il lui prit les mains et se pencha sur elles. Elle vit le sang dans ses cheveux, là où il avait heurté le chêne. Elle sentit ses lèvres sur ses doigts, puis sur sa joue. Le feu rugit soudain autour d'eux ; il leva la tête, la gorge sèche.

— Atrix. Comment peut-il encore se battre ? Où trouve-t-il la force de continuer à lutter ?

Il se leva péniblement, s'adossant au chêne pour se maintenir debout.

— Atrix est le feu. C'est mon père qui le combat. Il lutte contre le

sortilège. Ma mère veut que mon père reste dans le bois avec elle.

— Je ne comprends pas.

Il ferma les yeux un instant, étourdi, puis la regarda de son oeil valide.

— Pourquoi doit-il combattre Atrix pour cela ? Il ne l'en empêcherait pas. Veut-il simplement le tuer ? À moins que ce sortilège ne soit pas uniquement le fait de ton père et d'Atrix...

Il voulut de nouveau l'attirer contre lui alors qu'elle commençait à s'évanouir dans le feu.

— Shagran...

— Le Chasseur me connaît, à présent.

Elle posa les mains sur ses bras pour l'apaiser.

— Attendez.

Toutefois, lorsqu'elle réapparut de l'autre côté des flammes, elle faillit ne pas reconnaître son père.

Le cheval et les chiens avaient disparu. Son père se tenait au milieu des arbres. À la place des cornes, il portait une couronne de branches de chêne enflammées. Ses mains étaient tissées d'enchevêtrements de feuilles et de rameaux. Ses pieds s'étaient enracinés dans le sol. Sa peau était devenue dure, brune. Ses yeux dorés reflétaient les flammes d'Atrix. Le mage ne luttait pas ; feu, il dévorait les éclats de pouvoir que lui lançait Ilyos. Celui-ci se battait sans relâche.

Shagran vit sa mère qui observait depuis l'ombre verte. Son visage était immobile sous la tension. Elle ne pleurait plus. Sa peau reflétait les éclairs jaillissant des mains et de la couronne ignée de son époux. Elle ne quittait pas Ilyos des yeux, mais alors que Shagran s'approchait, elle tendit la main et l'attira contre elle.

— Que fait-il ? murmura Shagran. Pourquoi continue-t-il à lutter contre le mage ?

Sa mère ne répondit pas, se contentant de regarder tandis que chaque geste de son mari faisait naître une autre feuille parmi les éclairs entremêlés dans ses cheveux, un autre anneau d'écorce sous sa peau. Les rameaux le couronnant s'inclinaient toujours plus sur le feu du mage, comme pour s'y désaltérer. Des feuilles naissaient dans les flammes jaillissantes des branches, dures et brillantes comme des pierres précieuses, avant de prendre vie peu à peu. Ses bras se raidissaient, s'élevaient, s'arquaient, se courbaient de plus en plus lentement, de petits rameaux poussaient sur ses doigts, longs et fins.

Il cessa enfin de bouger, les mains tendues vers le ciel. Son visage était toujours visible, bosses et méplats taillés dans l'écorce, yeux,

bouche.

— Atrix Wolfe, dit-il.

Les flammes se rassemblèrent et le mage apparut aussitôt. Talis était derrière lui, toujours adossé au chêne. Atrix, le visage de ciré sous le soleil, ne quittait pas Ilyos des yeux. Il trébucha contre une racine, vacillant de fatigue, et faillit perdre l'équilibre. Il parla enfin, d'une voix lourde.

— N'existe-t-il pas un autre moyen ?

— Non, répondit Ilyos.

Atrix détourna alors son regard sur la reine. Elle rencontra ses yeux ; son teint était livide sous sa chevelure flamboyante.

— Non, murmura-t-elle, la voix aussi sèche et craquante qu'une feuille morte.

Atrix reporta son attention sur Ilyos.

— Chagrin, dit-il, la voix tremblante, en levant la main.

L'écorce recouvrit les yeux et la bouche d'Ilyos, aplanit son corps jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une subtile suggestion d'humanité dans les nœuds du bois d'où s'élevaient les branches, dans cette vague silhouette qui, sous la lumière dorée du soleil, semblait enfin avoir trouvé la paix.

Shagran s'avança. Ses pas étaient aussi malhabiles que ceux d'un jeune pin arrachant ses racines de la terre pour marcher, mais elle parvint enfin au tronc majestueux qu'elle entourait de ses bras. Elle entendit la voix lasse de la reine derrière elle.

— Partez, maintenant. Non... ne parlez plus dans mon bois. Allez-vous-en, c'est tout.

Shagran, qui étreignait toujours le chêne, tourna la tête et vit le visage blême et figé de Talis. Il la regardait en s'écartant gauchement de l'arbre. Incapable de parler, il essaya malgré tout, et ses yeux se fermèrent. Atrix l'attrapa avant qu'il ne tombe. Shagran ne dit rien, bien qu'elle sentît sourdement les mots s'accumuler en elle.

La lumière du soleil parut s'intensifier et la forêt s'embrasa, se revêtant d'une dignité radieuse, si étrange que le mage portant le prince dans ses bras n'y trouva plus sa place et se délita lentement.

Atrix se retrouva dans le Champ du Chasseur.

Le bois de la reine s'était estompé pour finalement disparaître et le laisser là. La brume verte des feuilles et la merveilleuse lumière s'étaient évanouies, lui abandonnant un surprenant reflet d'elles-mêmes dans ce large champ sur lequel son ombre s'étirait à l'infini. La luminosité éblouissante d'une fin d'après-midi y projetait les contours du château royal.

Il jeta un regard un peu hagard autour de lui, s'étant attendu à retrouver les monts de Chaumenard et ses vents violents. Il serra plus fermement Talis dans ses bras, s'avança vers le château, et put enfin constater les blessures que sa création maléfique avait infligées à l'héritier de Pelucir.

Il voyait à peine où il posait les pieds. Le soleil l'aveuglait, le brûlant douloureusement. Son cœur semblait la proie des flammes. Il avait envie de se transformer en pierre, là où il se trouvait, de devenir un sombre monument aux morts du Champ du Chasseur. Il avait envie de retourner dans le bois de la reine, de s'enterrer lui-même dans le sol qu'elle foulait, et de ne plus jamais parler ni penser. Mais il ne le pouvait, ayant en charge le prince de Pelucir, inconscient, dans ses bras, et il lui fallait trouver, non pas la Reine du Bois, mais Burne Pelucir.

Le prince ne pesait pas plus qu'une ombre ; c'était son cœur, lourd de la mémoire du champ, de la tristesse du bois, qui rendait difficiles ses gestes, l'empêchait de s'orienter.

Il cligna des yeux pour refouler les larmes de lassitude perlant sous le soleil qui l'aveuglait. Et il vit le Chasseur.

Il se tenait dans la lumière comme s'il venait d'être créé, modelé dans la nuit, le feu et les yeux des corbeaux ; ses cornes, qui enlaçaient la lune noire, s'étiraient vers le ciel pour engloutir le soleil couchant. Il semblait presque impossible qu'Atrix, ou n'importe quel autre mage, ait pu créer un tel sortilège. Le Chasseur n'appartenait à personne, et toutes les batailles d'Atrix n'avaient pour lui pas plus d'importance que les glaives brandis des guerriers qu'il avait laissés dans l'herbe, brisés, autour d'eux. Il ne regardait même pas Atrix. Son regard sombre et les yeux de ses chiens fixaient le prince dans les bras du mage.

Atrix sentit aussitôt les vents terribles et glacés de Chaumenard déferler sur lui. Son cri, si puissant qu'il fit éclater les vitres du château, attira des visages sur les remparts et les tours. D'autres cris lui répondirent, alors que les gardes découvraient ce qui venait d'apparaître dans le champ : le Chasseur, son créateur, et l'héritier de Pelucir, inerte dans les bras du mage. Atrix tourna le dos au soleil, cacha Talis à l'abri de son ombre, dans l'herbe. Puis il démantela sa création.

Il extirpa le feu de ses cornes et le répandit dans le pré. Il lança la lune dans le ciel, où elle resta accrochée, tel un œil noir, scrutateur et vide. Sentant alors les spectres du Champ du Chasseur se lever autour de lui, il lâcha les chiens parmi eux. Ils tiraient sur un bras, traînaient à terre un cavalier et sa monture, réveillaient les souvenirs, happaient l'air. Il arracha les corbeaux de l'esprit du monstre et les éparpilla aux alentours, si bien que lorsqu'il se saisit des cornes, il ne restait plus dessous qu'une masse de plumes, de têtes pointues et d'ailes sombres se couvrant peu à peu de sang. Il s'accrocha aux cornes et façonna un cerf famélique. Les cornes se rétrécirent pour porter le temps et la famine, et non plus la face cachée de la lune.

Il chassa d'un geste les freux et plongea son regard dans les yeux du Chasseur.

Celui-ci se tenait de nouveau dans la lumière, la nouvelle lune et le feu dans ses cornes, ses chiens à ses pieds, son cheval noir comme la nuit à ses côtés. Le pouvoir d'Atrix ne l'avait guère plus ébranlé que les feuilles mortes voletant autour de lui. Le mage tremblant d'épuisement, demanda, désespéré :

— Qui es-tu ? De quel champ de bataille t'ai-je arraché ?

— Xirta Eflow.

Les trompettes de Pelucir, dans le château, retentirent. Les portes s'ouvrirent en grand. Burne Pelucir sortit dans le Champ du Chasseur, suivi de sa garde personnelle, de convives et de soldats aguerris. Etirés sur un seul rang, ils se déployèrent derrière le roi. Atrix perçut leur fureur et une clameur d'effroi muette par-delà le silence. Le Chasseur se tourna alors pour monter sur son cheval noir. Il se figea un instant, ses yeux de lune morte soutenant le regard du mage.

— *Srevne*, dit-il. Je suis ce que tu vois quand tu vois Atrix Wolfe.

Ses chiens filant comme des ombres sur l'herbe couchée par le vent, il partit à la rencontre du roi.

Atrix, le souffle coupé de stupeur, sentit son propre nom résonner en lui si puissamment, si douloureusement qu'il craignit que son cœur ne se brise.

Il plongea ensuite dans ses rêves, déterminé à arrêter le Chasseur sur le Champ.

Il modela sa création avec des feuilles, de la lumière, et de l'air chaud et parfumé, si paisible que le temps semblait s'achever là. Il la façonna avec les ombres dorées des cerfs blancs, avec l'or de leurs yeux et les feuilles tombées dans une flaque de lumière au pied du chêne. Il prit les chemins du soleil et de la lune, les tressa ensemble, ivoire et or, et tissa avec eux les ombres évanescentes du zénith, les ombres brumeuses de la lune. Il prit la beauté farouche dans l'œil du hibou, le vol des colombes blanches s'élançant dans la clarté, le bond du lièvre sous la lune, l'éclair enchevêtré dans le chêne doré.

Il remonta plus loin dans sa mémoire, au-delà de l'interminable nuit d'hiver, et trouva, enfoui derrière les yeux du Chasseur, tout ce qu'il avait aimé à Chaumenard.

Monts escarpés et forêts séculaires, vents charriant des odeurs de miel, de loup, de fleurs sauvages, d'eau vive si pure qu'elle avait un goût de zéphyr, neige profonde reposant, paisible, sous le clair de lune, lumière estivale cascading sur la pierre tiède, sous un ciel si lumineux qu'il en avait perdu toute couleur. Il mit tout cela dans sa création. Il puisa dans ses souvenirs, en sortit les nuits calmes qu'il avait passées dans la pierre à écouter les pages de parchemin bruire autour de lui tandis que les étoiles naissaient dans le ciel, la magie dans les yeux des jeunes mages, vive et étincelante comme la flamme, et en modela son enchantement. Il prit le passé sans pouvoir du guérisseur et le rendit actif. Il tint entre ses mains les animaux nouveau-nés qui aspiraient en tremblant leur première goulée d'air, les visages des enfants qui vagabondaient avec lui. Les formes qu'il avait empruntées au cours de sa longue vie se fondaient les unes dans les autres aussi vite que son corps s'en souvenait ; le hibou blanc en hiver, l'aigle doré, le furet, la fouine et le vison, la pierre, le vent, l'arbre embaumant la résine gorgée de soleil, l'eau grondant sur le roc, éternelle cascade, le cerf se désaltérant, le loup blanc. Il se rappela les visages qu'il avait aimés, d'amis et d'amantes, de professeurs et d'élèves, leurs yeux épelant son nom, Atrix Wolfe, esquissant un sourire. Il prit ce nom dans leur regard et le mit dans sa création. Il modelait ce qui lui venait, ce qui s'était affranchi de son cœur, si vite qu'il ne savait ce qu'il créait. Il savait seulement que quelque chose grandissait en lui qu'il ne pouvait plus contenir, quelque chose qui brillait de plus en plus dans ses yeux, jusqu'au moment où, essayant de voir son œuvre, de la libérer dans le Champ du Chasseur, il ne vit plus la lumière.

Aveuglé, il se tourna, debout, dans l'œil du soleil. Puis il entendit l'étrange silence dans le champ, alors qu'autour de lui, ne frémissait

pas le moindre mouvement, pas même une pensée. Sa peur dissipa la lumière et il recouvra la vue, vit un coin plissé du manteau de Talis dont la main gisait dans l'herbe. Le monde reprit ses couleurs. Le vert de la nature, le noir de son ombre...

Le prince le regardait à travers son verre intact. Du sang avait séché sur l'autre, brisé.

Talis déglutit, mais semblait toujours incapable de parler. Puis il sourit, et Atrix vit la magie sur son visage, vive et translucide comme la flamme, et le nom que ses yeux lançaient au mage.

L'armée de Burne, toujours déployée, paraissait figée. Tous les regards s'étaient fixés sur lui, désarmé, dans l'impossibilité de bouger ou de parler. Puis Burne Pelucir brisa l'enchantement, chevaucha seul à travers le champ. Atrix regarda rapidement autour de lui. Les seules ombres qu'il découvrit étaient humaines, étirées sur l'herbe par le soleil couchant.

— Où est le Chasseur ? demanda-t-il à Talis.

— Là où vont les ombres, répondit le prince, énigmatique.

Il se redressa lentement, s'appuyant, étourdi, sur le sol, s'efforçant de l'affermir sous ses mains en s'asseyant. Burne arriva près d'eux. De même que Talis, il paraissait frappé de stupeur. Les yeux rivés sur Atrix, il ne pouvait prononcer un mot. Puis, portant le regard sur Talis, il recouvra sa voix.

— Où est ton autre œil ?

— Il a vu trop de choses dans le bois.

— L'as-tu laissé là-bas ?

Il le toucha et grimaça.

— Non.

— Je peux le guérir, promit Atrix.

Burne descendit de cheval et s'agenouilla près de son frère. Le mage attirait leurs regards ; dans leur silence, il perçut de nouveau le calme qui avait enveloppé le champ. Il le sonda en esprit, méfiant, perplexe.

— Où est ma création ?

— Partie, dit Burne. Quand nous avons pu voir de nouveau, il restait quelques ombres sur le sol. Un cheval, un chasseur, des chiens. Puis elles sont devenues les ombres d'un cerf, de corbeaux, et d'un arbre. Et elles ont brûlé.

— Mais j'ai créé autre chose – ce qui a détruit le Chasseur. Où est-ce ?

Ils le dévisagèrent, de nouveau à court de mots. Burne fut le premier à rompre le silence.

— Il n'y avait rien d'autre, dit-il. Rien que vous.

Talis rêvait.

Il était dans le donjon, il ouvrait un livre de magie qui ne portait pas de nom. Les rituels étaient simples, précis, écrits à l'intention des mages débutants. Sur chaque page figurait un mot unique, le nom d'un objet à contempler. "Bois", dit-il, et il devint bois. Il tourna une page. "Pierre", dit-il, et il devint pierre. "Feu", dit-il, et il devint feu. Il tournait les pages, prononçait les mots, clairs et dénués d'ambiguïté : "eau", "lumière", "feuille", et il devenait eau, lumière et feuille. Il sentait le soleil matinal sur ses mains entre chaque mot. La porte de la pièce était ouverte ; aucun homme ne la gardait. Aucun sceptre ne rôdait sur les murs. Il sentait chaque mot dans sa bouche, l'écoutait en le prononçant, s'y fondait aisément, puis redevenait lui-même. Il tourna une autre page. "Shagran", dit-il, et il s'éveilla.

Il ouvrit les yeux, vit la lumière de midi couler le long des tentures soyeuses encadrant les fenêtres de sa chambre. Puis il vit le mage, assis dans une flaque de soleil, la tête dans les bras sur le bord de la table, endormi. Il portait une longue robe que lui avait donnée Burne, d'un ton plus pâle que la lumière chaude qui tombait sur lui. Talis resta allongé, sans bouger, et l'observa. Il le revit dans le champ, prenant la forme de toute la magie du monde à la fois, chaque forme étrange et sauvage, plus belle, plus fascinante que la précédente, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place nulle part, ni dans le champ, ni dans les mémoires, pour le Chasseur ou les fantômes du Champ du Chasseur.

Talis bougea enfin, tâtonna sur la table de chevet où il avait posé ses lunettes.

Le verre brisé était de nouveau intact. Il chaussa ses lunettes, se rappela les mains d'Atrix effleurant son œil blessé et sa nuque, extirpant la douleur de son corps, prenant ses souvenirs pour tisser un rêve, le rêve pour broder son sommeil. Les soins s'étaient apparemment étendus aux objets. Il se releva en s'agrippant au montant du lit jusqu'à ce que les ténèbres s'estompent. Alors, il s'avança à pas prudents vers la table.

— Atrix ?

Il posa la main sur l'épaule du mage qui s'éveilla lentement, s'arrachant à quelque puits de nuit sans fond. Se redressant, Atrix hésita entre la pierre et la lumière, comme si son corps humain n'était

qu'une forme arbitraire, et trop rigide, à présent, pour qu'il s'y sente à l'aise.

— Je me suis endormi, reconnut-il, surpris.

— Vous n'aviez pas besoin de rester sur la table.

— Je suis depuis longtemps habitué à l'inconfort.

— J'ai rêvé de votre livre de magie, reprit Talis.

Atrix le regarda en silence, les yeux argentés à la lumière.

— Les mots qui y sont inscrits signifiaient simplement ce qu'ils disaient, rien de plus. Ils n'étaient pas dangereux.

— Ils ne le sont plus, confirma Atrix.

Il se leva, posa amicalement la main sur l'épaule du prince.

— Je le feuilletais, juste avant de venir ici. Tu rêvais du mage dans le donjon, tout comme j'ai rêvé de toi qui utilisais ce livre, une fois.

— C'est étrange, s'étonna Talis. Il a l'air si simple pour quelque chose de si puissant...

— Il n'y a pas de mots simples. J'ignore pourquoi j'ai cru pouvoir cacher quelque chose derrière le langage.

Il prit le visage de Talis entre ses mains et le tourna vers la fenêtre pour étudier le résultat de son travail.

— Tu as été à un mot de perdre cet œil, ajouta-t-il gravement. Sinon la vie.

— Shagran, murmura Talis, la revoyant à l'intérieur du cercle de feu. Je me suis réveillé et j'ai découvert qu'un arbre essayait de m'enterrer, et Shagran parlait, elle s'efforçait de m'arracher aux griffes du chêne en lui promettant des choses en échange. Même maintenant, j'ai la sensation d'avoir vécu un cauchemar effrayant.

— C'était exactement cela, dit Atrix. Je ne pouvais pas te libérer. Le chêne refusait de te rendre à moi – j'étais l'ennemi, dans ce bois.

Il s'interrompit brutalement. Talis vit les souvenirs défiler dans ses yeux, terrifiants, avant qu'il se détourne pour regarder le Champ du Chasseur.

Il sentit une douleur près de son œil. Il posa le front contre la pierre fraîche, les yeux perdus vers le bois au-dessus de la colline.

— Je me demande...

— Quoi ? dit Atrix au bout d'un instant.

— Pour Shagran... Il y a tant de questions que j'aimerais lui poser. Mais je ne pense pas que la reine m'autorisera à pénétrer de nouveau dans son bois, et Shagran ne reviendra sûrement pas ici.

— Je ne verrai jamais plus ce bois, dit Atrix à voix très basse, sauf dans mes rêves. Mais tu as rendu sa fille à la reine, et tu m’as trouvé, et ton cœur savait trouver son chemin dans le bois.

Talis se tut ; il sentit de nouveau la langue sèche du feu derrière son œil.

— Pas toujours, dit-il en se détournant.

Machinalement, il remonta ses lunettes.

— Merci de les avoir réparées.

— J’étais curieux de savoir pourquoi tu les portais, ce que tu voyais réellement...

Son visage, que les tourments avaient déserté, était désormais plus doux, mais un substrat de toutes les formes qu’il avait prises, d’aigle, de vent et de loup, y affleurait. Talis, en le regardant, perçut une étourdissante sensation de pouvoir et de liberté.

— Où irez-vous ? s’enquit-il, saisi d’un désir soudain et désespéré de suivre le mage. Vous retournerez avec les loups ?

— Je retournerai éventuellement à Chaumenard. Mais pas avec les loups.

Il posa de nouveau la main sur l’épaule de Talis, légèrement, comme s’il avait entendu, sous la question, ce qu’il n’avait pas dit.

— J’ai découvert que j’aimais soigner. C’est ce que j’ai fait, d’une certaine manière, depuis vingt ans. Mais d’abord, j’ai fait une promesse à Burne.

— La dernière fois que vous lui avez promis quelque chose, c’était votre vie.

— Je sais. Je le lui ai rappelé.

Il ressentit un brusque bouleversement dans les pensées de Talis.

— Je ne veux plus fuir quoi que ce soit, à présent, ajouta-t-il d’un ton apaisé.

— Oui, mais...

— Burne dit que le mage qui a jeté ce sort sur le Champ du Chasseur il y a vingt ans a disparu avec sa création.

Il inclina la tête, se détourna de la lumière pour rencontrer le regard de Talis.

— Burne se trompe. Mais il est très intéressé par ma vie. Il m’a dit qu’il n’aurait jamais imaginé que l’on pût faire tant de choses avec la magie, étant donné que tout ce qu’il en connaissait n’était que tes sortilèges incontrôlés et ma sorcellerie mortelle. Il m’a demandé de rester pour devenir ton maître.

— Vraiment ?

Talis s'accrocha à la pierre qui, un instant, avait semblé flotter, avant de se stabiliser de nouveau. La douleur entourait à présent son œil comme un anneau de feu.

— Vous restez ?

— Oui.

— Merci.

Il s'écarta de la pierre pour étreindre le mage.

— Merci.

— Cela permettra à quelques fantômes de reposer en paix... Ceux du donjon sont partis. Il n'y avait personne sur les murs, autour de moi, quand je travaillais.

— Vous n'avez pas laissé de place pour l'ombre.

— Sauf dans le cœur.

Les yeux du mage errèrent de nouveau sur le champ verdoyant.

— Burne m'a demandé pourquoi je n'avais pas fait cela il y a vingt ans. Il prétend que même Riven de Kardeth aurait été contraint de se soumettre. Si je l'avais pu, alors, je l'aurais fait. Je me demande quand, au cours des vingt dernières années, j'ai appris...

— Vous avez utilisé les mots que nous vous avons donnés sur le champ de bataille.

— J'aurais dû me servir d'un autre langage.

Il écarta Talis de la lumière, lui retira ses lunettes. La brûlure s'estompa sous son regard. Son visage calme se fit peu à peu distant, devint souvenir, vieille pierre, visage du vent, du loup.

— Dors, maintenant.

Talis rêva, cette fois-ci, d'un bois calme, de chênes se dressant dans la lumière riche, laissant un à un tomber leurs souvenirs, feuille par feuille, sur le sol.

Il se réveilla dans la soirée et se rappela le Chasseur, les ténèbres agressives de la nuit, la faux opaline de la lune.

Mais quand il s'approcha de la fenêtre, il eut l'image rassurante et floue d'un champ paisible et d'une lune ronde et pleine. Un carré de lumière tombait d'une haute tour sur l'herbe. C'était la fenêtre du donjon où Atrix travaillait. Personne d'autre que lui n'y serait monté.

Personne n'y montait plus...

Un coup retentit à sa porte. Le dîner, sans doute, songea-t-il. Il répondit, mais personne n'entra. Il se leva en tâtonnant dans la

chambre sombre, et ouvrit la porte.

Son cœur la vit avant lui. Ses longs cheveux pâles, brillants et sauvages comme ceux de sa mère, sa peau claire comme le bouleau, l'ovale parfait de son visage qui semblait appartenir à quelque chose errant librement dans des lieux secrets et parlant un langage différent.

Elle portait son souper sur un plateau. Il le lui prit sans un mot. Quand elle rencontra son regard, il se demanda comment il avait pu oublier cet or sombre, couleur des blés mûrs.

— Personne dans le bois de ma mère ne savait si vous étiez encore vivant, dit-elle simplement. Alors je suis venue et je suis allée dans les cuisines pour le leur demander.

Il la regardait toujours avec fixité.

— Tu es ici. Je ne pensais pas que tu serais jamais revenue.

— Je connais bien ce monde.

— Entre. Je t'en prie, reste et parle-moi.

Il lança un coup d'œil dans l'obscurité. La chandelle qu'il venait d'allumer crachota et s'étouffa. Elle la regarda en entrant dans la pièce. De petites flammes jaillirent alors sous ses yeux, bougie après bougie, tout autour de la chambre, jusqu'à ce que, une fois de plus, ils fussent encerclés par le feu. Fasciné, il se tourna lentement, avec le sentiment qu'elle avait emprisonné son cœur.

— Dans la cuisine, dit-elle, il y avait toujours un feu qui couvait et veillait sur moi. J'ai appris son langage avant de me souvenir des mots.

Elle s'assit sur le fouillis soyeux de draps et de plumes au bout du lit. Toujours muet, Talis resta debout, observant les lueurs dansantes éveiller une opale de feu dans ses cheveux. Il posa le plateau entre eux sur le lit. Elle promena un regard curieux sur la pièce.

— Les choses dans ce monde ne changent pas, à moins qu'on ne les change.

— N'est-ce pas le cas dans le tien ?

— Les couleurs changent. Les choses apparaissent, puis se transforment. Vous le savez. Vous y êtes allé.

— Pas assez longtemps.

Elle releva les yeux vers lui. Des yeux aussi clairs et dorés que du vin dans un verre en cristal.

— Assez longtemps, dit-elle, pour apprendre d'autres choses.

Il prit une longue inspiration.

— Oui. Ça n'a pas été facile de revenir ici. Tu m'as aidée, en me

donnant un mystère à résoudre.

Elle plissa légèrement les sourcils et il se demanda si elle avait appris ce qu'elle avait été dans l'un et l'autre monde.

— Je vous ai donné quelque chose ?

— Quelque chose qui m'a donné à réfléchir. Le livre¹ de magie disparu.

— Oh !...

Elle hocha la tête, se rappelant.

— Le roi vous disputait. Je ne l'ai jamais utilisé, alors je l'ai rapporté.

— Tu ne l'as jamais...

— Je ne savais plus lire, je ne me rappelais plus. Les marmitons le lisaient à voix haute entre eux comme un livre de cuisine. Mais ça ne marchait pas.

Il la regarda, ahuri.

— Alors, comment as-tu appris toute cette magie ?

Elle garda le silence un instant. Il vit un souvenir frémir dans ses pupilles.

— Mon père, dit-elle enfin. J'avais des visions de lui, le Chasseur avec ses cornes ardentes et ses yeux morts. Il éveillait la magie en moi, celle que j'avais apprise il y a si longtemps. Je ne me souvenais pas de lui – j'en avais tellement peur... Je ne connaissais que la cuisine.

Sa voix tremblait. Trop de souvenirs affluaient à ses yeux. Il se pencha, lui prit la main et la tint contre ses lèvres, puis contre son cœur.

— Tu m'as sauvé la vie. Même Atrix Wolfe le dit. Je voulais tant te revoir, t'entendre...

— J'espérais que vous me parleriez, dit-elle, et il vit l'ombre se coucher sur vingt ans de solitude. Presque tous les mots que je connais appartiennent à ce monde, et non à celui de ma mère. Elle ne pourrait pas comprendre la plupart des choses que j'ai apprises. Mais je pensais que vous, vous le pourriez. Personne d'autre ne connaît les deux mondes.

— Oui.

Il prit plus fermement sa main entre les siennes.

— Oui. Personne d'autre, à part toi. Encore que tu connaisses plus de mots de cuisine que moi.

— Gâteau, dit-elle, le visage calme. Brosse à récurer. Emincer.

Plumer. Tournebroche.

— Quoi ?

— Ce sont ceux qui tournent les broches dans les cheminées, et qui nourrissent les feux, et qui dorment près d'eux. Leurs yeux deviennent du feu, et leur cœur aussi.

Il inclina la tête, de nouveau fasciné.

— Il y a tant de choses que j'ignore.

— Comment m'avez-vous trouvée dans la cuisine ?

— Comment as-tu trouvé le livre dans le donjon ?

— Comment avez-vous trouvé le chemin du bois de ma mère ?

— Qu'as-tu vu d'autre, dans ce chaudron ? Et comment as-tu vécu pendant tous ces jours, toutes ces années ? Me raconteras-tu tout ça ?

— Et qu'est-il arrivé, cette nuit, dans le monde humain, quand le mage a enlevé mon père de notre monde ? Me raconterez-vous cela ?

— Oui. Mais pourquoi, après tout ce qui vous est arrivé, à toi et à ta mère, t'a-t-elle laissée revenir ici ?

La main de Shagran glissa lentement des siennes.

— Elle ne voulait pas, répondit-elle lentement. Mais elle n'a pas essayé de me retenir. Elle dit qu'elle a entendu quelquefois ton cœur l'appeler, et elle a commencé à comprendre qu'elle t'avait donné quelque chose à aimer.

Il détourna le regard. Ses mains vides errèrent sur le plateau, saisirent un bout de pain) jouèrent avec. Il essaya de parler. Il ne semblait exister aucun mot pour rendre ce que son cœur avait eu l'intention d'exprimer.

— Elle a dit que si je trouvais un chemin pour vous rejoindre, je pouvais partir.

Elle s'interrompit, le regarda.

— Les yeux parlent, souffla-t-elle doucement. Les mains qui cassent les cygnes parlent. Pendant toutes ces années où les mots me fuyaient, j'ai appris tant de langages...

Il leva de nouveau les yeux, rencontra les siens, immenses, interrogateurs.

— Comment es-tu revenue ?

— Il le fallait, glissa-t-elle simplement. Veux-tu que je revienne plus tard ?

Il ouvrit la bouche pour répondre. Mais il parla sans l'aide de mots.

Elle remporta le plateau à la cuisine, sachant que la surveillante en

vérifiait le bon état, que les essuyeuces seraient encore devant leurs éviers, que le maître queux organiserait les repas du lendemain, et que tout le monde se disputerait les reliefs du souper.

Elle descendit l'escalier et les regarda qui se tournaient vers elle et qui, frappés de mutisme, semblaient se demander s'ils étaient tous victimes d'un enchantement qu'elle seule pouvait briser.

— Et maintenant, lança-t-elle de sa voix claire, dites-moi tous votre nom.